



REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

REVUE
DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1849.

TOME NEUVIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1849

Littérature étrangère.

OEUVRES DRAMATIQUES

DE

FRÈRE GABRIEL TELLEZ

(***Tirso de Molina***),

Publiées à Madrid et recueillies pour la première fois (1844-1846).
Dix volumes.

Ce moine, carme déchaussé, qui a fait plus de cinq cents pièces de théâtre, et qui a été prieur de son couvent, vivait entre 1570 et 1650 à Madrid et à Séville, limites qu'il n'a jamais dépassées. On voit qu'il a été contemporain de Cervantes et de Shakspeare, de Corneille et de Molière, de Tasse et du Marino, et qu'il appartient à la fois à deux zones et à deux époques bien distinctes, aux dernières années du XVI[e] et aux

premières années du XVIIe siècle. Le *Convidado de Piedra*, dont Molière a fait son *Festin de Pierre*, lui appartient, comme chacun sait; et c'est à peu près tout ce que la critique française et même espagnole a dit jusqu'à présent de cet auteur singulier. Les soixante drames qui nous restent de lui viennent d'être réunis dans une collection de dix volumes publiés à Madrid entre 1844 et 1846; bonne édition d'ailleurs, à la tête de laquelle se trouve une notice incomplète et insuffisante.

C'est d'abord un personnage assez notable que celui d'un homme d'Église et de théâtre qui le matin enfonce son capuchon sur son nez et écrit gravement au fond de sa cellule la chronologie de son ordre religieux; puis, l'heure du théâtre arrivée, le capuchon tombe, le frère de la Merci disparaît, et ce docteur vêtu de noir qui a conservé le petit rabat et ne porte pas d'épée, c'est Gabriel Tellez qui s'avance d'un pas leste vers le *patio* où ses actrices et ses acteurs répètent son nouveau drame. Voyons un peu ce qu'il leur fait jouer.

Ce sont d'abord toutes les extravagances imaginables, quant aux incidents et à l'enchevêtrement des aventures; ensuite la glorification et l'apothéose des femmes en général et en particulier; enfin et surtout la continuelle ironie des moines et des gens de cour. Ses soixante drames n'ont pas d'autres éléments. Tellez touche bien de temps à autre aux sujets sacrés; mais alors même, comme dans sa *Venganza de Tamar*, où les Juifs sont fort petits et les femmes juives héroïques, il ne manque pas d'exalter les femmes à nos dépens, et surtout aux dépens des hommes du monastère et du sacerdoce; un railleur pourrait soutenir que le prieur du couvent de Soria peignit les femmes d'après l'idéal, et les moines d'après nature.

Ses intentions avaient plus de portée. Il se créait

ainsi dans le public des alliés considérables, d'abord toutes les femmes, ensuite tous ceux qu'elles font agir et penser. Écrivain populaire, il ne s'adressait ni aux littérateurs, comme Cervantes, ni aux gens de la cour et au roi, comme Calderon, mais aux bourgeois de Séville, aux *majos* de Madrid et aux *amancebadas* (dames *émancipées*), qui jouaient si bien des castagnettes (au dire de madame d'Aulnoy) et constituaient une véritable puissance dans l'État. Son langage était donc celui du peuple; il en avait le sel, l'épigramme, la naïveté, le jeu de mots, la répartie vive, le ton brusque, brillant et dégagé. Aucun poëte espagnol n'est plus exempt que lui de ces longs enroulements de fleurs, de diamants et d'étoiles, que le fameux Calderon prodigue, et qui deviennent fastidieux chez Rojas et Matos Fragoso. En revanche, il ne se fait pas faute de mauvais goût, de mauvaises pointes et de péripéties imprévues et baroques. Souvent, quand un caractère le gêne, il change ce caractère, et la trame logique des événements ne le préoccupe guère. Il veut amuser à tout prix, et il y réussit singulièrement. Les mœurs rustiques qu'il reproduit sont toujours vraies; il abhorre le sentiment factice, l'artificiel et le convenu. Il aime mieux inventer mal que d'imiter les autres ou même de s'imiter; enfin c'est un créateur d'esquisses charmantes, très-vivement jetées sur sa toile, avec beaucoup d'effet, sans prétention, sans affectation, sans retouches; malheureusement, ce sont des esquisses.

Il serait presque ridicule de classifier les œuvres d'un dramaturge irrégulier jusqu'à l'excès et bizarre par système, qui s'était fait, comme nous faisons tous, un système d'après ses goûts. Cependant, pour établir un peu d'ordre dans cette forêt d'épigrammes aventureuses et d'aventures épigrammatiques, on peut distinguer

trois espèces de drames sortis de la plume de Gabriel Tellez : les pièces sacrées en petit nombre, et qui ne manquent jamais de courir à droite et à gauche, tantôt vers la satire, tantôt vers le roman ; les pièces satiriques, toujours fort accidentées ; enfin les pièces composées en l'honneur, non pas des dames (les dames et l'honneur sont du ressort de Calderon), mais des femmes et de leurs vertus ; ce sont les plus nombreuses et les plus chaudement écrites ; c'est là que notre prieur triomphe. Même dans ses autres drames, les femmes n'ont pas de défauts ; elles sont héroïques, vigilantes, prudentes, discrètes, courageuses, adorables de tout point, très-aimantes d'ailleurs ; l'auteur ne leur prête que quelques peccadilles qui diversifient la trame de leurs vertus : ce sont des péchés si brillants, si gais, si spirituels et si entraînants, qu'il est impossible de ne pas les en aimer davantage. *Diablos son las mugeres,* dit Tellez sur le titre de l'une de ses pièces ; « les femmes sont des diables. » Quand il n'en fait pas des anges, il en fait des diables, et c'est à peu près la même chose pour lui.

« Je voudrais bien savoir, demande à ce propos un écrivain espagnol qui ne manque pas d'esprit (Agustin Duran), pourquoi Tellez, qui traite si bien l'autre sexe, nous représente, nous autres hommes, sous des traits si désagréables. On est ennuyé de voir dans tous ses drames un personnage nul qui est l'amant, le mari ou le père, en face d'un groupe féminin doué d'intelligence, d'énergie, de sensibilité et de beauté. Don Juan lui-même, dans *el Burlador de Sevilla* (*le Festin de Pierre*), est un véritable bandit qui n'a d'autre mérite que de bien boire, de se battre dans l'occasion, et d'avoir la jambe bien faite. »

Une fois seulement Tellez s'est avisé de médire des femmes ; et c'est aux dévotes, à ses propres ouailles,

qu'il s'est attaqué. *Marta la Piadosa* est le portrait comique d'un Tartufe femelle, peint des couleurs les plus vives et les moins indulgentes. Quant aux femmes qui prennent vingt déguisements pour courir après leur amant, qui se battent en duel cinq fois par jour ou mettent le feu à la maison de leur séducteur, ce sont pour Gabriel Tellez de petites saintes; il n'a pas le plus petit mot à dire contre elles. *La Condesa Bandolera* marche à la tête d'une troupe de bandits, *Mary-Hernandez la Gallega* mène trois intrigues de front, *la Villana de la Sagra* est plus rusée que Figaro. *La Villana de Illescas* joue à peu près le rôle hasardeux et divers de l'héroïne d'une très-jolie pièce de M. Scribe (*le Domino noir*); toutes elles parlent comme dix, elles ont de l'esprit comme quatre; elles se moquent du qu'en dira-t-on et de ce qui les entoure; elles tiennent entre leurs mains le fil des catastrophes et dirigent les cœurs, les esprits et les volontés, sans avoir l'air seulement d'y toucher. Là-dessus un métaphysicien peut se récrier; ce n'est pas de cette façon que procéderait la logique si elle était maîtresse des choses humaines, et je conçois qu'un tel spectacle fît hausser les épaules du philosophe qui ne voit les choses humaines que dans les *quiddités* d'Aristote; mais il a bien son côté vrai, surtout son côté dramatique, et il est fort divertissant.

C'est par là que les œuvres de Tellez ont de la valeur. Irrégulières, peu philosophiques, nullement systématiques, hasardées, contradictoires, elles ont le tort d'être confuses, elles ont le mérite de vivre. Elles sont le contraire du pédantesque, du convenu et de l'affecté. Nous donnerions la palme de l'art aux œuvres à la fois vivantes et bien réglées; la moitié seulement de ce double mérite est encore une fort belle part pour un écrivain. En fait d'art comme en politique et dans la nature, il n'y

a que deux puissances : l'ordre et la liberté ; l'homme reviendra éternellement à ce problème sans solution, à cet antagonisme de la fatalité et du libre arbitre, qui est la loi du progrès même. Si l'ordre ne manquait pas à Tellez, il marcherait de pair avec les plus forts ; il se contente de la liberté et de la vie. Même quand il soutient des thèses insoutenables, il intéresse et captive l'auditeur par cette qualité magnifique, celle de faire vivre son œuvre. Pour parler encore un moment philosophie, ou, comme disent nos voisins, « esthétique, » s'il n'a pas la force de l'organisme total et le don de l'harmonie réglée, il possède l'instinct éclatant de la vie partielle et le secret d'en reproduire les caprices. Une ou deux fois, et par hasard, un thème complet, un ensemble réel bien ordonné d'avance lui ont été fournis par la légende ou la tradition. *Don Gil de las Calzas Verdes* (Gilles la Culotte Verte), *el Burlador de Sevilla* (notre Don Juan), *los Escarmientos para el cuerdo* (*Exemples pour le sage*), et *el Condenado por Desconfiado* (Damné faute de foi), drames très-singuliers, maintenus dans les bornes d'une discipline logique par la croyance populaire, sont de très-remarquables ouvrages.

Don Gilles Culotte Verte se joue encore à Madrid, au grand plaisir des classes inférieures. Il s'agit d'un homme rustique qui, jeté au milieu des gens de cour, subit tous les plaisants contrastes que cette situation fait naître. Tellez a épuisé avec une grande verve et une vive malice, sans épargner les courtisans qu'il aimait peu, les effets de scène et de dialogue qui découlent de cette donnée amusante. *Le Moqueur de Séville* s'élève beaucoup plus haut. Ce n'est pas un athée comme chez Molière ; c'est un séducteur de profession, un fat, un raffiné, bien frivole et ami de ses aises, bonne épée d'ail-

leurs et gentilhomme orgueilleux, qui rit des hommes et trompe les femmes. Gabriel Tellez ne veut pas qu'on les trompe ; il va jusqu'à soutenir, comme nous allons le voir tout à l'heure, en examinant un autre de ses drames, que l'on est nécessairement frappé de la foudre et damné ensuite quand on se conduit mal envers elles. Le trio de Mozart, ce terrible groupe des trois victimes de don Juan, est de la création de Tellez. Dans son *Burlador*, ce ne sont pas des victimes gémissantes, ce sont de terribles personnes qui se mettent aux trousses du perfide, le suivent partout, hurlent de concert, ne lui laissent pas un moment de repos et lui font un enfer anticipé, en attendant le feu du ciel. Le laïque Molière est moins chevaleresque et plus bénin ; il laisse les femmes sur le second plan, et met Dieu sur le premier. On voit combien le sens philosophique et profond de notre don Juan est effacé par le moine. Quant au dénoûment, c'est Tellez qui a tout l'avantage, et il le doit moins à son génie qu'à la liberté de son théâtre et à la légende même qu'il reproduit fidèlement. La scène se passe dans la cathédrale de Séville, où le meurtrier a pris refuge, en face de l'autel, devant le tombeau du commandeur, sous les grandes voûtes gothiques, parmi les statues des saints et pendant la nuit. C'est là que le *Gracioso*, type du Leporello de Lablache, met la table par ordre du « moqueur, » son maître ; du haut des degrés de marbre blanc, sous la clarté de la lune perçant les vitraux, pour répondre, le vieux gentilhomme mort descend à la railleuse invitation du mauvais sujet entre deux vins ; car le don Juan de Tellez n'est pas un profond scélérat, c'est un jeune débauché tout simplement, et cette légèreté même de son âme renforce le contraste dramatique. Pour la vraisemblance, je préfère Tellez ou plutôt la légende. Il faut bien que don Juan poursuivi par la

justice soupe quelque part; sa table ne peut être servie que dans l'église où il s'est réfugié. Cette frivolité qui brave Dieu et éveille les cadavres, et ce sérieux de la mort et de la vie éternelle, qui répondent du fond de la cathédrale à la voix du jeune homme, ressortent profondément du point de vue catholique, et ce sont des traits de génie.

La légende, réduite à la forme dramatique par Tellez sous le titre du *Moqueur ou le Convive de pierre* (le convive-statue), avait séduit, avant Molière, deux arrangeurs français fort inhabiles, dont le premier ne savait pas même l'espagnol, car il a traduit *convidado de piedra* par festin de Pierre. Si notre grand comique a reproduit cette absurdité, c'est que son prédécesseur avait eu du succès, et que Molière ne voulait pas désorienter le public. Le peu que l'on a traduit de Tellez a été très-mal traduit. Tout récemment les *Cigarrales de Toledo,* recueil de nouvelles et de drames amusants du même moine, sont devenus les *Cigares de Tolède;* ce sont les vergers de Tolède, où l'on se retirait pour fumer. Un Allemand a rendu les *Escarmientos para el cuerdo,* titre d'un autre drame, par les *Combats du cœur;* ce sont les *Leçons du sage.* Le même malheur arrive souvent aux écrivains très-idiotiques : à Plaute chez les Romains, à Swift chez les Anglais, à Rabelais et à Molière, à tous ceux qui préfèrent la langue du peuple et les vigoureuses saillies de la vie familière à la langue de l'élégance convenue.

Il est à peu près impossible de rendre autrement que par une périphrase assez longue les *Escarmientos para del cuero;* ce sont de terribles leçons données à l'homme sage, les enseignements de la vie. Or le premier de ces enseignements, d'après notre prieur, c'est qu'il faut être excessivement fidèle en amour. Il prend pour texte le

poëme portugais de Cortereal, intitulé : *Naufrage de Sepulveda,* où il trouve un fiancé volage et sévèrement puni. Ce gentilhomme, après avoir abandonné, comme le Roméo de Shakspeare, l'ancien objet de sa passion, vole à des amours nouvelles, emporte sa conquête sur son navire, et, jeté par la tempête sur une côte sauvage et inhospitalière, traqué par les indigènes, poursuivi par les bêtes féroces, en butte à toutes les privations, est enfin forcé d'ensevelir de ses propres mains, dans les sables brûlants, la femme dont il a fait sa compagne. Voilà un bien beau sujet pour un moine qui veut prouver que la vengeance de Dieu n'épargne jamais les Thésées, les Lovelaces et les Moncades, même réfugiés dans le havre du mariage! Tellez en a fait son profit. Premier acte : arrivée du gentilhomme qui revient de la guerre, fait son entrée triomphale dans la ville de Goa, déclare à sa première fiancée qu'il a changé d'avis et de sentiment, et se marie. Second acte : le pont du navire et le naufrage. Troisième acte : le gentilhomme se sauve à travers les sables et les rochers de la grève, conduit et enrégimente sa petite troupe de matelots, et se bat contre les sauvages, aidé de sa femme, qui meurt entre ses bras de fatigue et de faim. Tout cela n'est pas un drame dans le sens moderne ; c'est une succession de tableaux très-animés, souvent très-éloquents.

Les femmes auraient dû tresser des couronnes et voter des actions de grâces au prieur de Soria. L'histoire ne dit pas qu'il ait reçu d'elles, après de si beaux panégyriques, une seule marque d'attention. En revanche, les moines ses confrères, qu'il maltraitait on ne peut davantage, lui décernaient toutes sortes de récompenses, lui donnaient les dignités de l'ordre, le faisaient chronologiste, c'est-à-dire historien, et enfin chef de leur communauté. A la tête des œuvres dramatiques de

Tellez se trouvent même une foule d'attestations honorables émanées de la plume des bons religieux, qui les avaient lues avec une extrême indulgence, car elles sont pleines de situations passablement scabreuses, de *chistes*, comme on dit là-bas, et de mots très-salés. Il a été jusqu'à les attaquer de front : son *Condenado por desconfiado* n'est qu'une satire fort dure de la vie monacale, et même une argumentation en règle contre les pratiques de l'ascétisme. Tellez n'a rien écrit de plus curieux.

Deux personnages, un moine qui se livre à toutes les austérités et qui n'a pas la foi, un garnement qui fait mille actions mauvaises, se fiant à Dieu pour le reste, marchent de front dans cette création extraordinaire. Je ne veux pas en juger ici la moralité définitive. La foi suffit-elle sans les actes? Les actes peuvent-ils se passer de la foi? Les théologiens ont beaucoup agité cette question ; elle se trouve au fond du jansénisme et du molinisme. Comme je ne fais ici que de l'histoire, ou plutôt de la curiosité littéraire, je laisserai de côté ce terrible problème. Tellez se déclare en faveur de la foi, mais aussi contre les moines. Cette façon singulière de trancher la difficulté lui donne des ressources dramatiques merveilleuses, des catastrophes imprévues, un dialogue et des effets de scène très-variés, une intrigue rapide, complexe, claire, pathétique, et, en dernier résultat, une pièce aussi vive, aussi leste, aussi énergiquement spirituelle qu'il en fut jamais. On s'intéresse fort à l'étourdi, au mauvais sujet, même au criminel qui se tire des plus mauvais pas avec une désinvolture étourdissante, et l'on est terrifié de voir ce pauvre moine s'imposer les pénitences les plus rigides pour arriver à la damnation. Tout cela est d'assez mauvais exemple. En ayant soin de faire les réserves nécessaires

et en signalant seulement l'étrange état social qui a pu faire éclore de telles œuvres, on doit avouer que sous le point de vue dramatique ce *moine damné* est admirable. Je ne connais pas de plus effrayant spectacle que celui de cet homme qui manque de sympathie, mais non de vertu ; qui n'aime ni Dieu, ni les hommes; qui remplit des devoirs, se livre à des pratiques, essaye de se vaincre et n'y parvient pas, tente de dominer le sort, et sent toujours un vide au fond de son âme, une lacune au fond de sa vertu, un désespoir dans sa religion. L'amour lui manque. Il fait l'aumône et n'a pas de charité. Il prie et ne sent pas son cœur s'adoucir. Il se martyrise en pure perte. Son dogmatisme et sa rigueur ne le sauvent pas. Ce qui le tue, c'est qu'il fait de sa foi une haine, de sa religion une douleur, de ses pratiques une servitude. Le prieur de Soria avait-il étudié le portrait sur place?

C'est encore un portrait brillant et tragique que celui de l'autre personnage; un étourdi un peu haut en couleur et redoutable dans ses goûts; un vrai bandit qui a bon cœur et qui néanmoins s'arrange volontiers de la pillerie, du butin et des franches lippées, y compris les femmes des autres dont il fait lestement son affaire. Celui-là ne prie pas. Il commet toutes sortes de crimes et de fautes dont il ne se repent pas dogmatiquement, mais qu'il voudrait bien racheter si la chose était possible. Ce mauvais sujet a néanmoins confiance en Dieu, amour des hommes. Le fond est bon; il est sauvé. Je ne rappelle pas à ce propos la prédestination calviniste ni la grâce janséniste, dont l'idée se présente d'elle-même, et sur lesquelles il y aurait trop de choses à dire; mais ne trouve-t-on pas étrange que ce bon sujet qui ne vaut rien et ce mauvais sujet qui est excellent, que ce contraste des *deux Philibert,* présenté sous des couleurs

si vives dans la comédie de Picard, coïncident exactement avec le Blifil et le Tom Jones de Fielding, l'homme exact en face du bon enfant, ainsi qu'avec les deux frères *Surface* de Sheridan dans *the School for Scandal?*

Notre ami Tellez a fait aussi un *Misanthrope*. Que n'a-t-il pas fait? Il a esquissé ce beau sujet, traité par Ménandre, Shakspeare et Molière, qui a vaincu les deux autres. Il y aurait un beau volume d'études à faire sur ces quatre misanthropes, expressions diverses du même dégoût de la vie sociale, né de motifs différents. Chez Molière, c'est l'excès du désir du bien, le sentiment de la perfection idéale qui viennent se heurter contre la réalité; pour Térence ou Ménandre, c'est le regret d'avoir abusé de la vertu et exercé une austérité pénible et rude. Dans l'œuvre de Shakspeare, c'est le courroux et l'amertume du prodigue dont les écus ont disparu, du grand seigneur que ses flatteurs ont quitté; enfin chez Tellez, c'est la fantaisie moitié triste et moitié satirique d'un philosophe qui soupçonne un beau jour que tous les hommes ne sont pas loyaux et que toutes les femmes ne sont pas fidèles, et qui profite de sa position près d'un roi pour les mettre à l'épreuve. Ce *Misanthrope* de Tellez (*el Amor y la Amistad*), esquisse trop peu étudiée, a été refait et mis sur la scène vénitienne avec beaucoup de succès par le spirituel Gozzi, sous un titre assez bizarre : *il Metafisico*. Ce métaphysicien ne fait pas de métaphysique ; c'est un rêveur à la façon de Jean-Jacques, un mélancolique du XVIIIe siècle. Cette remise en œuvre vaut beaucoup mieux que l'ébauche légère du moine espagnol.

On voit que j'ai eu raison de m'occuper sérieusement de cet écrivain fort important, dont le nom ne se trouve même pas dans les biographies, que les histoires litté-

raires, celle de Sismondi par exemple, ne citent jamais, et qui pendant sa vie s'est caché sous le nom de Tirso de Molina (thyrse de laine), réservant à ses ouvrages sérieux son nom réel, *fray Gabriel Tellez*, moine de l'ordre de la Merci, prieur de Soria. Je ne me souviens que de trois ou quatre écrivains qui aient parlé de lui : M. Saint-Marc Girardin dans une excellente leçon, don Martinez de la Rosa, M. Viardot, M. de Viel-Castel, don Eugenio de Ochoa, Antonio le Bibliographe, et le vieux Montalvan. M. Simonde de Sismondi ne le nomme pas. Bouterweck donne une liste très-incomplète de ses drames. M. de Viel-Castel, tout en le jugeant sainement et après une lecture évidemment attentive, nous semble effacer un peu, par la solidité sévère de sa critique, le caractère fantasque de ce Beaumarchais méridional. Quant à don Eugenio de Ochoa, malgré son titre d'Espagnol et d'homme très-versé dans la littérature de son pays, ses dates sont fausses, son goût est peu sûr, sa critique est sans règles, ses anecdotes sont peu certaines, et l'on serait tenté de prendre l'objet de ses éloges pour un écrivain ridicule ; don Eugenio invente ou emprunte, pour désigner le genre de ce talent original, un néologisme baroque ; il dit que Tirso de Molina ou Tellez se range parmi les écrivains *cormentalistes;* cela vient de *cor,* cœur, et de *mens*, esprit ; « le *cor-*« *mentalisme,* selon le critique espagnol, éveille l'esprit « et remue le cœur. » Pour moi, je voudrais bien anéantir toutes ces distinctions subtiles et ces méthodes critiques de fendre un cheveu en douze. Si don Eugenio de Ochoa tient extrêmement à son *cormentalisme*, il faut qu'il l'applique à Tacite et à Virgile, comme à Tellez ; tout bon écrivain sera « cormentaliste, » et je ne m'y oppose nullement, quoique je n'aime pas ce mot barbare.

« Cormentaliste » si l'on veut, le prieur de Soria était un homme fort actif ; il a dirigé très-habillement son couvent, dont il a écrit l'histoire ; il a entretenu de pièces créées par son imaginative les théâtres de Séville et de Madrid, publié trois œuvres théologiques, soixante de ses drames et ce recueil de petits romans dont j'ai parlé, *les Vergers de Tolède*. Il savait même très-bien ce qu'il faisait ; car dans ces mêmes Vergers, livre rare, dont la bibliothèque Mazarine possède un exemplaire, il établit la théorie dramatique de ses compositions, justifie avec beaucoup d'esprit le caprice de l'art par les caprices de la vie, et se moque, à la façon de Molière, de ceux qui vont au spectacle, non pour le plaisir de s'amuser, mais pour celui de déranger l'amusement du voisin. Je citerais les charmantes et vives pages de Tellez, si cet article n'était déjà beaucoup trop long. « Quoi ! demande-t-il, ce n'est pas assez de la géomé- « trie, de l'algèbre, de la jurisprudence, de la théologie « et autres sciences qui n'amusent pas ! On veut encore « nous faire un théâtre géométrique et un drame sans « liberté ! » Cette défense très-spirituelle de la fantaisie a gagné le cœur de quelques critiques allemands voués à la même doctrine du caprice même excessif et exorbitant, entre autres M. Schack de Berlin, historien exact et érudit, qui met Gabriel Tellez au-dessus de tous les auteurs de drames passés et présents, parce que cet écrivain a brisé toutes les règles.

En effet, Tellez se joue de son art plus capricieusement que Lope et Calderon ; il mêle et brouille, à la façon des peintres d'arabesques, les attitudes, les espèces, les couleurs, les caractères et les accidents de la vie. C'est le fantasque fleuri et riant du soleil et du plein air, comme Hoffmann est le fantasque sombre et mystique des caveaux de Leipzig et du Nord. Précisément

à cause de cela, Tirso de Molina, le spirituel moine, a perdu ou du moins abaissé la supériorité de son rang. De son brillant et vif génie, il n'a pas voulu faire un sceptre, il en a fait un prisme.

PHILARÈTE CHASLES.

Littérature française.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

I

Voici bien la figure la plus étrange qui se soit jamais présentée sur le seuil d'une littérature. Pourtant, n'ayons pas peur. Entrons hardiment dans la vie et dans les œuvres de ce romancier aux bras nus, qui fut la dernière expression littéraire du XVIIIe siècle, et dont le nom est à peine connu maintenant, quoiqu'il ait écrit plus de *deux cents volumes*.

Rétif de la Bretonne était inévitable. De même que les folies parfumées du Parc-aux-Cerfs, les scandales de madame de Pompadour et les joyeux éclats de rire de la grisette qui lui succéda, devaient aboutir à la révolution, ainsi les petits romans roses et dorés de Crébillon fils, de Duclos, de la Morlière et de tant d'autres, con-

duisent par une pente sensible aux gros livres terreux de Rétif de la Bretonne, imprimés avec des têtes de clous. Un siècle qui, dans sa vieillesse, avait vu naître de sang-froid le poëme infamant de *la Pucelle,* les blasphèmes mignards du chevalier de Parny, le père du Laurens et M. Robbé de Beauveset, *la Religieuse* et *Jacques le Fataliste,* devait finir par une monstruosité quelconque. Cela ne manqua pas. Rétif de la Bretonne a couronné l'œuvre, et est venu écrire le mot *fin* au bas du XVIII[e] siècle. Dieu sait de quelle encre! Dieu sait avec quelle plume!

Rétif de la Bretonne, c'est le peuple auteur, le peuple robuste de la république, qui ne sait ni la langue ni l'orthographe, mais qui sait son cœur et qui écrit. C'est le peuple amoureux jusqu'au sang, haineux jusqu'au coup de couteau, gai jusqu'aux bouteilles en éclats. Aussi les livres qu'il charbonne d'un seul jet et sans rature sont-ils marqués au coin d'une vérité brutale. Rétif de la Bretonne touche par là aux peintres flamands : c'est la même verve cynique, le même déguenillement, le même coloris sombrement enflammé. On ne peut pas plus le proscrire qu'on ne peut proscrire en peinture Van Ostade et Brauwer.

Les livres parus sous la république, édités par les Maradan, les Tiger, les Pigoreau, les Garnery, les Mérigot, les Duchêne, ou sortis des galeries de bois du Palais-National ont tous une mine sinistre, abjecte, qui, même aujourd'hui, repousse les fureteurs de quais et les bibliomanes les plus aguerris. Rarement ils sont reliés, la couverture est en papier à raies jaunes comme une toile à matelas; c'est toujours graisseux avec de la poussière. Le dedans répond dignement au dehors : quand ce n'est pas de la licence comme *Faublas,* c'est de la folie comme *les Lunes* du cousin Jacques. Cha-

renton ou Bicêtre, les écrivains ne sortaient pas de là. En 1788, l'*Almanach des Muses* avait rendu son dernier soupir galant en publiant les *Vers sur le panaris de madame de Fourqueux*.

Tel lecteur, tel auteur; telle poltique, telle littérature. Du jour où ce fut le peuple qui se prit à lire, il fallut au peuple des ouvrages de haute saveur; le roman eut ses père Duchesne. Les réputations qui se dégageaient alors des nuages sanglants de la place Louis XV, c'étaient celles des Nougaret, des Pigault-Lebrun, des le Suirre, des Loaisel-Tréogate, des Dorvigny, ou bien encore des imitations de Radcliffe, traineurs de chaînes, secoueurs de torches, violateurs de tombeaux. Ceux-ci n'y allaient pas de main morte : c'étaient des romanciers de toute pièce qui ne reculaient pas devant une atrocité, et dont l'éclat de rire avait toujours du vin ou du sang sur les lèvres; aussi leurs volumes se trouvaient-ils chaque soir sous l'oreiller du sans-culotte. Ce siècle, qui avait bu le lait de Bernis et de Bernard, allait se griser bientôt avec l'alcool de M. de Sade.

Eh bien, le croirait-on? A cette époque de délire et d'extravagances imprimées, où rien ne devait plus surprendre, il se rencontra trois hommes, trois écrivains qui, par leur étrangeté de style, leur audace de pensée, leur fougue d'innovation, réussirent à étonner la république elle-même et à mériter d'une commune voix le surnom de *triumvirat de mauvais goût*. Ces trois hommes, qu'elle bafouait à ses moments de purisme, et dont les noms faisaient hausser les épaules à tous ceux qui avaient encore leur tête, c'étaient Palmezeaux, Mercier et Rétif de la Bretonne.

A bien regarder, la république n'avait pas tout à fait tort vis à-vis du chevalier Dorat-Marat-Cubière de Pal-

mezeaux. La charade malhonnête qu'il inspira à Rivarol est mieux connue que les quatre-vingts volumes de vers et de prose qu'il a laissés, sans en excepter le roman de *Misogag,* ou *les Femmes comme elles sont.* De son théâtre, de ses idylles, de ses éloges, il ne reste absolument rien aujourd'hui, pas une pensée, pas une ligne. Pour Mercier, c'est autre chose. Depuis longtemps son procès est jugé devant le public, et gagné. Le talent de l'auteur du *Nouveau Paris* et de *l'An deux mille* n'a jamais été mis en question que par ses contemporains.

Le troisième, c'est celui dont nous allons dire l'histoire, c'est l'auteur du *Paysan perverti* et des *Contemporaines,* Rétif de la Bretonne. C'est aussi le plus décrié des trois. La France savante et lettrée, la France de l'Institut, la France qui n'a pas cessé de porter du linge blanc sous sa carmagnole, cette France-là n'a jamais eu pour lui qu'un immense dédain ou une immense pitié. Sans Carnot, qui se connaissait en hommes, et madame Fanny de Beauharnais, la Geoffrin de la révolution, elle l'eût laissé mourir de misère dans un taudis. Il n'y a donc guère que la France ignorante, la France en guenilles, la France des boutiques et des mansardes, qui ait lu, qui ait acheté et qui ait fait vivre Rétif de la Bretonne et sa littérature; puis aussi, la province et l'étranger, qui repoussent si souvent ce que nous admirons et qui se passionnent plus encore pour ce qui nous soulève le cœur. Voilà ceux qui ne lui ont pas ri au nez, qui ne lui ont pas craché au visage, qui ne lui ont pas dit : Diogène littéraire, rentre dans ta niche. S'ils ont eu tort ou raison, c'est ce que nous allons voir. Auparavant, hâtons-nous de détruire en partie ce préjugé fatal qui consiste, pour beaucoup de personnes, à regarder l'auteur des *Contemporaines* comme un écri-

vain exclusivement infâme, perdu, horrible, souillé, impossible à lire, comme un romancier lépreux dont le nom salit la mémoire, dont les livres salissent le cœur. Rétif de la Bretonne a pu avoir ses heures d'égarement comme Pétrone, comme Mathurin Régnier, comme Mirabeau; mais, en revanche, comme Jean-Jacques, il a eu de longues heures de mélancolie et de douleur expiatoire. S'il en eût été autrement, jamais cette cendre n'eût été remuée par nous. Mais Rétif de la Bretonne est mieux qu'une curiosité, qu'une difformité littéraire; c'est presque un homme de génie, ce n'est pas un homme de talent.

Il est mort à la peine, écrasé sous la charretée de ses livres, triste exemple d'une fécondité misérable; après avoir eu, comme tout le monde, son heure de célébrité, il est mort sans pouvoir se sauver dans l'avenir ni par le roman, ni par le théâtre, ni par la philosophie. Tous les chemins où il s'est engagé ont été pour lui des impasses. A peine aujourd'hui si les biographes en parlent dédaigneusement dans un coin de leurs dictionnaires; les plus déterminés jettent la plume au milieu du programme de ses œuvres et mesurent parcimonieusement l'espace à celui qui en a tant abusé. On dirait, à l'obscurité et au vague de leurs renseignements, qu'il s'agit d'un moine du XV[e] siècle plutôt que d'un écrivain mort il y a quarante ans. Quant à ses livres, vous les trouverez difficilement chez les libraires, l'épicier les a dévorés; l'épicier est le vampire de la littérature; c'est lui qui fait disparaître les pages les plus curieuses de notre histoire. L'épicier a dû s'en donner à cœur joie avec les deux cents volumes de Rétif de la Bretonne. Bien nous a pris d'arriver avant la disparition du dernier exemplaire, car, un an plus tard, peut-être, le travail que nous entreprenons aujourd'hui ne nous

aurait plus été possible. N'hésitons donc pas plus longtemps. Pénétrons dans les catacombes de cette œuvre oubliée ; marchons sans crainte au milieu des pierres et des ténèbres: peu à peu le terrain se fera, et avec le terrain la lumière.

II

La vie de Rétif de la Bretonne se trouve à chaque pas dans ses ouvrages. Il n'a jamais fait autre chose que raconter ce qu'il avait fait ou ce qu'il avait vu. Il est lui-même et à la fois son héros et son biographe, et il n'a guère légué au monde que ses interminables mémoires ; mais l'histoire d'un homme n'est-elle pas souvent l'histoire de toute l'humanité? Dans son aventureuse existence, Rétif de la Bretonne n'a jamais cessé de poursuivre la vérité, la vérité à tout prix. Non-seulement il s'est mis en scène, lui et les siens, mais encore il lui est arrivé de peindre l'intérieur des ménages de son quartier, entre ceux de la place Maubert et de la rue Saint-Jacques, et même de publier plusieurs lettres clandestinement surprises. De là, les sobriquets de *Rousseau des Halles* et de *Voltaire des femmes de chambre,* qui lui furent donnés de son vivant.

Nicolas-Edme Rétif (1), qui ajouta plus tard à son nom celui de *la Bretonne,* petit village de la basse Bourgogne, naquit à Sacy, département de l'Yonne,

(1) Son véritable nom est Restif. Du reste, il ne s'est jamais bien accordé là-dessus : le premier de ses romans est signé M. de la Bretone; le troisième, Rétif; *le Paysan perverti,* Rétif de la Bretone; quelques autres Restif-Labretone. — Rétif de la Bretonne a prévalu.

le 22 novembre 1734. C'était l'aîné d'un second lit et le huitième de quatorze enfants. On voit que cela commence à peu près comme un conte de Perrault : « Le bûcheron et la bûcheronne étaient des gens qui allaient fort en besogne. » Son père, honnête et simple laboureur, en fit tout de suite un gardeur de troupeaux, un berger, non pas à la façon de Racan ou de Fontenelle, mais un véritable berger, avec une peau de mouton sur le dos et de la paille dans les cheveux. Deux gros chiens avec lui, Pinçard et Friquette, il passait des journées entières dans les champs de serpolet ou dans le vallon de Nitri, abondant en mûres sauvages. Le soir, aux époques du regain et des vendanges, on le voyait courir dans la prairie, pour jouer au *Loup*, quand il y avait de grandes filles, et aussi à la *Chèvre*, à la *Belle-Mère* ou à la *Pucelle*. Ce dernier jeu, qui a complétement disparu des mœurs du Bourbonnais ainsi que tous les autres, était le plus amusant et affectait des formes dramatiques. On couvrait une jeune fille des tabliers de ses compagnes et des vestes des garçons, jusqu'à ce que le tout formât une sorte de pyramide; entourée et défendue par les filles, la pucelle était alors assiégée par les garçons : « *Nous voulons l'épouser par mariage,* » disaient-ils. « *Non, non, vous la battriez avec rage!* » Et leur adresse consistait à enlever, sans toucher à une seule fille, tout ce qui couvrait la pucelle; ce résultat obtenu, elle leur appartenait, et les filles se lamentaient en disant : « *Comme la rose effeuillée, elle sera bientôt; comme la prune secouée, elle sera mangée par le* RAVOUSIO ! » Puis elles la livraient aux garçons en poussant des cris de douleur; l'une d'elles lui éparpillait les cheveux, tandis que les garçons s'avançaient et l'environnaient; elle se mettait à genoux en élevant les mains; ils feignaient de se laisser fléchir et lui disaient:

« *Viens, viens, mieux te garderons que ces filles à cotillons, qui te garder ne pouvont.* » La pucelle se levait et donnait la main à celui qui lui plaisait le mieux. C'était son mari, et le jeu finissait là.

Sous son attifement champêtre, le petit Rétif, qui avait de grands traits à l'italienne et des cheveux frisés à l'ange, fut bientôt trouvé si joli, qu'il ne tarda pas à avoir toutes les *filles à la joue,* suivant son expression pittoresque. Aussi l'amour vint-il de bonne heure lui allumer les sens ; quoique dans l'âge le plus tendre, il se montrait déjà sensible à la beauté du pied féminin et à l'élégance de la chaussure. Ce goût, qui ne l'abandonna jamais, devint plus tard une passion. Une femme était-elle horrible de visage, pourvu qu'elle eût un joli pied, il en tombait amoureux à la folie. Le pied était tout pour lui ; hors le pied, point de salut : on peut dire qu'il a passé sa vie aux pieds des femmes. Le premier qui lui fit impression fut celui d'Agathe Tilhien ; il avait *quatre ans ;* le second, ce fut le pied de Suzanne Colas, chaussé en étoffe. Rétif, enfant, promenait ses amours de l'Écurie-aux-Mules aux vignes de Joux ; c'était un petit garçon rougissant et timide, dont les fillettes se moquaient tout haut lorsqu'il passait près du *puits Babillard* et qu'elles embrassaient tout bas derrière les haies. Elles lui firent une belle éducation, les paysannes de Sacy, de Courgis, de Charmelieu et de Vaux-Germain ! A peine sut-il tenir une plume entre les doigts, qu'il s'en servit pour composer un poëme érotique à ses douze premières maîtresses. Douze, ni plus, ni moins. Le drôle avait quinze ans !

Son père, effrayé d'une précocité que n'excusait pas suffisamment le sang bourguignon, le mit en apprentissage chez un imprimeur d'Auxerre, après avoir vainement essayé d'en faire un enfant de chœur. Peines

perdues! une fois à Auxerre, Rétif n'eut rien de plus pressé que de séduire la femme de son patron, une grande blonde, dont le souvenir a toujours tenu une large place dans sa vie et qu'il a dépeinte en maint endroit sous le nom de madame Parangon. Comme elle avait un pied délicieux, ce fut au fond de son soulier qu'il s'avisa de fourrer son premier billet doux. Je ne sais pas dans toute la littérature moderne un plus ingénieux moyen de correspondre.

En 1755, Rétif de la Bretonne quitta Auxerre, pleuré de toutes les grisettes de la ville, et s'en alla faire son compagnonnage à Paris. Il entra dans l'imprimerie royale, sous la direction de M. Anisson-Duperron, au prix de deux francs cinquante centimes la journée. Jusqu'à présent, la vocation littéraire ne s'était encore annoncée chez lui que par quelques mauvaises chansons composées pour ses camarades, et peut-être va-t-on croire qu'à Paris son premier soin fut de hanter les sociétés savantes, de rechercher l'entretien des écrivains célèbres; on se trompe dans ce cas. Peu importaient alors à Rétif la Sorbonne et le *Mercure*, les jésuites et le Théâtre-Français; il voulait vivre avant d'écrire: or, vivre pour lui c'était aimer. On le rencontrait dans les caves du Palais-Royal, repaire des militaires et des comédiens de province, contant fleurette aux nymphes de comptoir, ou bien joyeusement assis au cabaret de la *Grotte flamande*, mangeant une fricassée de petits pois entre Aline l'Araignée et Manette Lafour. Il faudrait la plume d'Homère pour tracer le dénombrement des maîtresses de l'insouciant Bourguignon; avec lui, les aventures galantes se succèdent sans intervalle, son cœur n'est jamais vide, et la blonde s'y rencontre souvent en même temps que la brune. Sur la fin de sa vie, à l'heure des cheveux blancs et des voyages mélancoli-

ques au pays du passé, lui-même s'est mis à faire son *Calendrier amoureux;* une patronne par jour, trois cent soixante-cinq au dernier décembre, et les plus belles filles du monde, des marchandes, des grisettes, quelquefois même des grandes dames... Bah ! les grandes dames du XVIIIe siècle... Je cite au hasard : Hélène Clou, Edmée Servigné, Pélerine, Esther la Noire, Maine-Blonde, Jaquette, comtesse d'Eg...., une demoiselle Câmargo (Armide) du Théâtre-Français, et un chapelet tout entier de religieuses : sœur Claire, sœur Mélanie, sœur Augustin, *Éléonore Guichard, sa mère et sa sœur*... C'est à faire regarder Juan Tenorio comme un écolier.

Il se maria, n'ayant rien de mieux à faire. Il se maria deux fois à un an de distance; la première fois avec une aventurière anglaise, Henriette Kircher, qui l'abandonna au bout de quelques mois, pour aller mourir sur un grabat de Piccadilly. La seconde fois, avec Agnès Lebègue, dont il a dit beaucoup de mal à tort ou à raison, et avec laquelle il vécut en guerre continuelle. Mais le mariage ne l'empêchait pas de poursuivre sa chasse aux bonnes fortunes ; au contraire, il se consolait des soucis de son intérieur tantôt avec Rosette, tantôt avec Apolline Canapé, tantôt avec madame Riccoboni, disent les mauvaises langues, le plus souvent avec les petites *lève-nez* des magasins de modes.

Cependant la misère le guettait au détour des folles passions. Il avait trente-trois ans, et ce n'était encore qu'un pauvre ouvrier imprimeur, souvent sans ouvrage, jamais sans amour. Or l'amour ne se fait pas un scrupule de laisser les siens en haillons. Rétif de la Bretonne, voulant sortir un matin pour aller déjeuner, trouva le diable assis sur le seuil de sa porte. Il rentra chez lui, regarda le bout de ses ongles, et écrivit son

premier roman tout d'une haleine. Puis, quand il l'eut fini, il le dédia : *Aux Beautés!*

III

Aux Beautés! tel est le cri de départ de Rétif de la Bretonne, telle sera désormais sa devise. Tout par les femmes et pour les femmes; le secret de sa vie est là, et aussi celui de son talent, de sa grandeur et de sa décadence. En tête de cette existence débraillée comme pas une, il faudrait écrire le vers charmant d'un de nos poëtes :

Margot! à bas l'amour et vivent les amours!

Son premier roman, *la Famille vertueuse*, est en partie l'histoire de mademoiselle Rose Bourgeois, une jeune et sage personne dont il était alors épris à l'excès; l'amour et la pauvreté n'ont produit là qu'un essai informe, quoique le censeur Albaret, dans son approbation, déclare que ce roman « a le double mérite d'intéresser et de remplir son titre, » mais on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la compétence de la censure. Ce premier début, sans orthographe, d'un écrivain sans invention, passa tout à fait inaperçu en dépit de la courtoisie de M. Albaret.

Néanmoins, notre auteur ne se rebuta pas; il écrivit *Lucile* en cinq jours, et en eut trois louis d'un libraire. Comme le précédent ouvrage, ce roman met en scène la fille d'un marchand de vin, Cadette Forterre, qui

s'en était allée avec un commis de son père, nommé Fromageot et fils d'un tonnelier. Rétif voulut dédier cette belle invention à mademoiselle Huss, actrice du Théâtre-Français, et voici la réponse qu'il en reçut :

« Monsieur, soyez persuadé que j'ai trouvé votre ouvrage très-agréable, et que je suis très-sensible à l'honneur que vous voulez me faire ; mais vous ne devez pas trouver étonnant que je ne l'accepte pas. Quoique très-joli, votre roman est d'un genre un peu licencieux, et qui ne permet pas à quelqu'un de connu de souffrir que son nom soit en tête. Je vous prie de ne pas l'exiger, et de croire que je suis avec considération, monsieur, etc. »

Rétif de la Bretonne en prit fort tranquillement son parti ; il mit la lettre dans sa poche, et alla porter à la comtesse d'Egmont l'exemplaire en papier de Hollande qui était destiné à la comédienne.

Avec les trois louis de son libraire, il trouva le moyen de vivre quatre mois, à raison de vingt francs par mois ; ceux qui s'étonneront de cette économie fabuleuse, nous les renverrons à Rétif lui-même :

« Je prenais chez Guillemot, traiteur-gargotier *qui avait deux filles charmantes,* un ordinaire de sept sous qui faisait mon dîner et mon souper ; je buvais de l'eau et je mesurais les morceaux de mon pain de six livres, de façon qu'il me fît la semaine. Une chose singulière, c'est que je n'eus jamais d'indispositions pendant ces quatre mois, quoique mon estomac fût très-mauvais. J'allais voir quelquefois un de mes anciens confrères du Louvre, appelé Mauger : c'était un homme à son aise et sans enfants, qui vous forçait à manger dès que vous entriez

chez lui. Mal nourri à l'auberge, l'odeur d'un bouilli bourgeois excitait en moi le plus grand désir d'en goûter ; je sentais une sorte d'épuisement ; et cet homme qui donnait à tout le monde, qui cent fois m'avait contraint à me mettre à table, ne m'offrit pas une seule fois la soupe dans le temps de ma détresse qu'il ignorait ! »

Ainsi vivait, ou plutôt ne mourait pas cet écrivain bizarre, attendant patiemment, dans un grenier du collége de Presle, son jour de richesse et de célébrité. Est-il beaucoup de nos hommes de lettres d'à présent qui se contenteraient d'un semblable régime?

La *Confidence nécessaire* raconte sa liaison avec Marie Fouard et Marguerite Bourdillat, deux petites paysannes de Sacy. Un conte bleu, à la mode galante du temps, termine la seconde partie ; cela ne vaut pas mieux que les fadaises de Voisenon. Imaginez un pays fantastique où les femmes se nomment *Joue-de-Rose, Faite-au-Tour, Cheveux-Dorés, Bouche-Mignonne, Jupe-Courte* et *Beau-Brin-de-Femelle.* Le pauvre Rétif se traînait alors sur les pas de tous les romanciers, il tâtonnait pour chercher sa voie, mais il était écrit que c'était à un pied de femme qu'il devrait son premier et décisif succès.

Un soir qu'il se promenait tristement, après avoir échappé, non sans peine, aux turbulences du logis conjugal, il aperçut dans une boutique de modes, à l'angle des rues Tiquetonne et Comtesse-d'Artois, une jeune personne chaussée d'une mule rose avec un réseau et des franges d'argent. Son imagination s'embrasa à ce spectacle infaillible, et onze jours après il avait terminé cette fantaisie originale intitulée *le Pied de Fanchette* ou *le Soulier couleur de rose,* qui eut trois éditions en très-peu de temps, et dont la vogue fut telle que ma-

dame de Montesson en composa un petite pièce pour son théâtre de société. *Le Pied de Fanchette* fut suivi presque immédiatement de *la Fille naturelle,* qui contient quelques pages attendrissantes.

A ce moment, le talent de Rétif se dédoubla; de romancier qu'il était, il voulut devenir législateur : après avoir amusé, il voulut réformer. Réformer quoi? Les femmes d'abord, ensuite tout le monde, le ciel et la terre, l'homme et la religion, le gouvernement, les théâtres, la langue. Rétif de la Bretonne n'est pas moins curieux à examiner sous cet aspect. *Le Pornographe* est son premier essai dans ce genre et celui de ses livres qui fut la cause première du haro universel dont on n'a cessé de le poursuivre jusqu'à notre époque. Pour ceux qui ne savent pas le grec, nous dirons que *le Pornographe* est tout simplement un plan de législation de Cythère, un code moral à l'usage des Phrynés de Paris. L'auteur a vu de très-près les sujets hardis qu'il traite. Le Perron, le Cirque, l'Allée des Soupirs et la Cour Saint-Guillaume n'ont pas de mystères pour lui; il en remontrerait sur ce thème à l'abbé Galiani lui-même, qui fouillait le soir, en costume de cour, tous les *boudoirs* de la rue Saint-Honoré. M. de Sartine, à qui *le Pornographe* avait été dénoncé comme contraire aux bonnes mœurs, en permit la publication de sa propre main après l'avoir lu d'un bout à l'autre; et l'empereur Joseph II en fit ordonner l'exécution à Vienne, comme on en voit la preuve dans la *Gazette de Leyde* du mois de décembre 1786. Un ouvrage utile n'est jamais un ouvrage scandaleux, et l'on ne doit pas plus en vouloir à Rétif de la Bretonne pour son *Pornographe,* qu'on n'en veut, par exemple, à M. Parent-Duchâtelet pour son livre *De la Prostitution;* à M. Alphonse Esquiros pour ses *Vierges Folles;* à M. V. Hennequin pour ses

Filles d'Hérodiade; et à M. Alex. Dumas pour ses *Filles, Lorettes et Courtisanes.*

Après avoir écrit encore *la Mimographe ou le Théâtre réformé par une femme,* Rétif de la Bretonne jugea cependant à propos de borner là sa *réformomanie,* du moins pour le moment. Il remit à une autre époque les livres en *graphe* qu'il avait annoncés sous le titre collectif d'*Idées singulières,* tels que *les Gynographes, l'Anthropographe, le Thesmographe, le Glossographe,* et il recommença insouciamment à jeter à droite et à gauche ces romans sans portée et sans intérêt, dont nous ne donnons les titres que pour en épargner la lecture. Pendant que nous y sommes, jetons dans le même sac : *Le Marquis de Tavan ou l'École de la jeunesse; Adèle de Com*** ou lettres d'une fille à son père; la Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère; le Ménage parisien ou Déliée et Sotentout; les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité,* et *le Fin Matois,* traduit de l'espagnol; en tout dix-neuf volumes qui allégeront un peu notre bagage, et desquels Rétif de la Bretonne faisait lui-même assez bon marché à ses heures de franchise.

Une de ces rapsodies, *le Ménage parisien,* donna lieu à une anecdote qui fait infiniment d'honneur à Crébillon fils. Ce livre n'est autre chose qu'une satire contre les gens de lettres : que diable Rétif de la Bretonne pouvait-il avoir à démêler avec eux? Entre autres épigrammes étranges, on en lisait une contre Crébillon, qui vint justement à être nommé censeur de l'ouvrage. Loin de se fâcher de cette attaque, l'auteur de *Tanzaï,* qui avait déjà approuvé *le Pied de Fanchette,* approuva et parafa de bonne grâce *le Ménage parisien,* et lors de son apparition il alla jusqu'à en dire beaucoup de bien à ses amis et à l'auteur lui-même. Rétif, qui lui en vou-

lait sans trop savoir pourquoi, se sentit touché de ce procédé généreux et il devint dès ce jour son plus chaud camarade. Camarade de Crébillon fils, lui, Rétif de la Bretonne! *le Sofa* et *le Pornographe* réunis! l'homme des cabarets donnant le bras à l'homme des salons, n'est-ce pas une chose singulière?

Voici cependant ce qu'écrivait à cette époque l'ami de Crébillon fils :

« Comme j'étais alors à l'entrée du Pont-Neuf, près la Samaritaine, j'achetai deux crêpes de deux liards pièce pour mon souper, et je les mangeai en chemin; puis je bus de l'eau à la fontaine du Trahoir. »

IV

De tous les romans de Rétif de la Bretonne, *le Paysan perverti* est, je ne dirai pas le plus connu, mais le moins généralement oublié. Il le composa dans la nuit, après la journée donnée aux impressions. La sérieuse Allemagne l'a traduit quatre fois; l'Angleterre, pour sa part, en a publié *quarante-deux éditions;* ce chiffre, unique dans les annales littéraires, dit assez haut sa vogue surprenante : style, mœurs, gravures, tout concourt du reste à en faire un des monuments les plus singuliers du XVIIIe siècle. A ce titre, nous essayerons d'en donner une idée; car il ne suffit pas de crier sur les toits : Rétif de la Bretonne est une brosse fougueuse, un charbonnier de génie; encore faut-il le prouver si cela est possible. Et rien n'est mieux possible.

Le Paysan perverti est un roman sans précédent en littérature, une œuvre vigoureuse qui a ses racines au cœur de l'humanité, un livre cynique dont on n'a jamais pu faire un mauvais livre, écrit par un paÿsan enragé au milieu d'une société de marquis et de duchesses, qui portaient tous alors au cou un imperceptible cordon rouge. L'auteur l'a divisé en huit parties, ornées d'autant de frontispices, et d'une centaine d'estampes environ. Rétif de la Bretonne a toujours attaché une importance extrême à *l'illustration* de ses ouvrages, et l'on reconnait aisément que dessinateurs et graveurs ont travaillé sous son inspiration immédiate. Ce ne sont que types baroques et personnages impossibles, lesquels semblent appartenir à un autre monde; des femmes, plus hautes que des Cauchoises et plus menues que des abeilles, hissées sur des mules imperceptibles à talons élevés, avec des coiffures extravagantes d'où s'échappent à flots rubans, plumes, dentelles, joyaux, bouquets; des corsages d'une opulence hyperbolique et des paniers dont on croit entendre le *frou-frou*, le tout empreint d'une exagération de grâce qui tend à faire de la femme un animal nouveau, agréable seulement aux yeux de son fantasque inventeur. Les hommes ne sont guère mieux compris : leurs jambes ont une lieue de haut, et ce seraient encore de fort beaux modèles académiques quand même on viendrait à les accourcir de moitié. Ces gravures (Binet *del.*; le Roy *sculp.*) sont d'ailleurs exécutées avec soin, et la plupart des figures respirent un moelleux ravissant.

Venons au texte.

« Mon cher frère, je mets la plume à la main pour te dire que nous sommes entrés heureusement dans la ville d'A***. Georget et moi, et que l'âne de notre mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait fait bien de la

peine, car il a jeté mon frère et mon bagage dans un fossé; mais mon frère ne s'en ressent pas du tout, et rien n'est gâté. »

Ainsi commence ce roman fougueux dont M. de Florian a dû bien rire, à moins qu'il ne fût, ainsi que Crébillon, l'ami de Rétif de la Bretonne, et cela pourrait bien être.

Une fois débarqué, le paysan entre en apprentissage chez un peintre, où le mal du pays vient le surprendre et où il ne sait qu'imaginer pour se procurer d'honnêtes distractions.

« Les soirées, après souper, quand il ne fait pas bon sortir, et comme je ne connais personne, je prends un livre, et je lis tout haut des tragédies à la cuisinière. »

Pauvre cuisinière ! on n'est pas plus classiquement vertueux que cela. Heureusement que, plus loin, le sentiment robuste de la nature reprend le dessus dans son cœur ; et de là naissent des pages réellement émouvantes, toutes odorantes de grâce et de mélancolie :

« Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux comme de deux fontaines, en me remémorant une veille de Fête-Dieu, où je fenais seul du sainfoin, dans notre vallée du Vau-de-Lannard. Que j'étais heureux! tout était pour moi un sujet de plaisir ; le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du cul-blanc solitaire, l'herbe même, l'herbe des coteaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvage me semblait délicieux, j'en mangeais pour me rafraîchir la bouche... Ah ! si le bonheur était là, pourquoi donc l'être venu chercher ici ? Pendant que je chantais, j'entendis une marche comme d'une jeune fille ; je m'arrêtai, prêtant l'oreille, et je l'entrevis derrière les noyers... Elle s'est approchée ; à sa taille légère, je l'ai prise ou pour Fanchon Berthier, ou pour Marie-Jeanne Lévêque, ou pour

Madelon Polvé; c'était Fanchon qui venait des vignes : — Edmond, dit-elle, auriez-vous de l'eau? j'étrangle la soif. — Oui, Fanchon, en voici sous les noyers. Je m'en privai pour elle, car j'avais soif aussi, et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait. »

Savez-vous une page de *Galatée* ou une églogue de Gessner qui vaille ce petit tableau, plein de senteurs agrestes? C'est doux et triste comme un *lied* d'Allemagne.

Cependant Edmond, qui est un garçon bien bâti quoique un peu gauche, commence petit à petit à reluquer les filles du voisinage. Ses camarades l'entraînent à l'*apport* célèbre de Saint-Leu-en-Vaux, agréable village situé au bord de la rivière et tout ombragé de saules; c'est ainsi qu'on nomme les foires du pays où se rendent les bateleurs et les coureurs à banne. On y danse les menuets de la ville, des passe-pieds, des sauteuses, des bourguignottes, des sabotières et des rondes morvandaises. Les gourmets s'y font apporter le meilleur vin de Boulanges. Le paysan, étourdi par le bruit qui l'entoure, se mêle aux jeunes vigneronnes et va jouer avec elles, assis sur l'herbe, au jeu de *Monsieur le curé* :

« — De trois choses, en ferez-vous une? Une, volez en l'air! Deux, prenez la lune avec les dents! Trois, embrassez Tiennette. »

Et il embrasse Tiennette sur les deux joues, deux joues plus satinées et plus vermeilles que des feuilles de rose. Puis, comme le soleil commence à tomber, il l'accompagne en causant jusqu'au sommet de la colline; là, des rustauds pris de vin les accostent avec de grossiers lazzi; il met habit bas et les rosse fièrement aux applaudissements de deux mille personnes. Mais, admirez la fatalité! en arrivant à la ville, la foule le sépare de

sa Tiennette; et parce qu'il n'a pas eu la précaution de lui demander son adresse, il rentre mélancoliquement à la nuit, le visage et le cœur égratignés. Les détails de cette fête sont délicieux. Selon sa coutume, le paysan raconte tout cela à son frère, et son frère de lui répondre :

« J'ai de l'orge à entasser et de la semence à préparer pour nos seigles que nous emblaverons ces jours-ci. Adieu, fais-moi part toujours de tes petites affaires. Pour finir, je vais te faire écrire deux mots par notre bonne mère. »

Ces deux mots, les voici ; je donnerais la moitié de tous les romans du XVIIIe siècle pour ces deux mots :

« Mon Edmond, je t'envoie des chausses de filoselle, avec des culottes de fort-en-diable, deux vestes et l'habit de bouracan pour te faire brave les dimanches et fêtes. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ta mère. »

Ah! Rétif de la Bretonne, que n'en êtes-vous toujours resté à cette littérature!

L'amour galope vite dans le cœur du paysan, et l'image de Tiennette n'y fait pas grand séjour. Un soir, la femme du peintre, ayant eu connaissance de son talent pour la lecture, le fit prier de venir lui tenir compagnie. C'était une beauté langoureuse, au regard provoquant et tout chargé de coquettes amorces; il ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main, les *Lettres du marquis de Rozelle*, et il commença d'une voix émue. Par malheur, la cuisinière aux tragédies entra sur ces entrefaites et s'installa avec son ouvrage auprès de la croisée.

« Nous en étions au milieu de la première partie, quand madame Parangon m'a dit de cesser de lire. »

Les choses ne vont pas plus loin. Toutefois, M. Parangon ne peut s'empêcher de concevoir quelque ombrage

pour l'avenir, et afin d'éloigner de sa femme ce rustique sigisbée, il imagine de lui faire épouser une de ses anciennes maîtresses. Edmond tombe dans le piége; sans renoncer à son amour pour madame Parangon, il se laisse prendre aux beaux yeux miroitants de la jeune Manon Palestine, et bientôt les conseils de sa famille sont impuissants à l'empêcher de contracter un hymen honteux. Malgré les aveux arrachés à Manon elle-même par un reste d'honnêteté, il l'épouse, en cherchant à s'étourdir sur son propre déshonneur; pour cela rien ne lui coûte, ni les paradoxes les plus absurdes, ni les sophismes les plus éhontés :

« Il y a des femmes estimables de deux sortes, écrit-il à son frère : celles qui furent toujours vertueuses, et celles qui, étant tombées, se trouvent par leur chute même raffermies dans le sentier de la vertu. Mademoiselle Palestine ne fut que séduite dans un âge où la raison n'est pas aidée par l'expérience. Au reste, cette aimable personne ne se croit pas innocente, elle en gémit, elle s'en humilie, elle en est plus complaisante pour moi, plus modeste et plus douce avec ses pareilles; sa faute, mon ami, est plus que réparée à mon égard; je ne sais en vérité s'il vaudrait mieux qu'elle ne l'eût pas commise. »

A ces discours singuliers le pauvre frère ne sait que répondre; il s'est marié, lui aussi; mais quelle différence entre les deux mariages! Il a épousé une brave fille de son hameau, et voici le langage qu'il lui a tenu :

« — Fanchon, vous me paraissez bien soigneuse, vous serez bonne ménagère quand nous serons ensemble; vous aimez votre père et votre mère, vous aimerez bien ceux qui viendront de vous, et ils vous aimeront bien, et vous en ferez de bons sujets. Nous serons toujours de bon accord, car vous êtes douce et je ne suis pas

méchant ; tout me revient en vous, Fanchon, des pieds à la tête ; vous êtes un peu délicate sur le manger, tant mieux, notre petite famille en sera mieux nourrie. Vous ne sauriez voir battre un chien ; vous élèverez doucement nos enfants par réprimandes tempérées de bonté, et vous les engagerez à bien faire, par ce petit sourire gracieux que vous faites à présent. Vous êtes un peu dévote, c'est bien fait ; je ne le suis guère, moi ; mais j'aime le bon Dieu et le prie matin et soir pour mon père, ma mère, mes frères et sœurs, et je ne vous oublie pas. Par ainsi, Fanchon, nous serons bien ensemble tous deux. »

Vous concevez que celui qui parle de la sorte ne peut, ne doit rien comprendre aux beaux raisonnements de son frère le paysan perverti.

Ici pourtant commence un roman bien touchant, bien simple, bien navrant, raconté en peu de mots dans un coin de la deuxième partie. Manon Palestine, autrefois la maîtresse de M. Parangon, aujourd'hui la femme du paysan, est descendue au fond de sa conscience, et peu à peu son âme se purifie aux sources des larmes amères. Plus son mari s'éloigne d'elle, plus elle se sent attirée vers lui par un amour ardent, humble, et d'autant plus cruel qu'elle s'en reconnaît moins digne. Sa conduite est irréprochable maintenant ; triste et résignée, elle cherche l'expiation de sa jeunesse dans les soins de son ménage et dans une aspiration austère vers le ciel. Mais le ciel l'abandonne à moitié chemin, les forces lui manquent au moment suprême ; enfin la douleur courbe cette pauvre repentie, qui, renonçant à toucher jamais le cœur d'Édmond livré tout entier à des amours nouvelles, recommande son âme à Dieu, et s'endort dans le sommeil désespérant et coupable du suicide.

A partir de ce moment, l'auteur et le dessinateur retroussent leurs manches ; ce ne sont plus des idylles à la Segrais, des tableaux champêtres et parfumés d'innocence ; nous entrons dans une atmosphère nouvelle, étouffante. Le paysan part pour Paris, l'égout redoutable, dans le but de venger sa sœur, enlevée par un marquis italien. Ses étonnements à l'arrivée rappellent d'un peu loin les lettres de Rousseau, avec moins de philosophie dans le fond et plus de brutalité dans la forme.

« Un fleuve d'immondices, à la moindre pluie, inonde les rues, et en tout temps, l'homme à pied est éclaboussé par un limon gras et noir que lancent à droite et à gauche les pieds des chevaux et les roues des voitures. Les maisons n'ont pas de gouttière pour la pluie ; un échené saillant y jette à flots sur les passants l'eau des toits, et les inonde longtemps encore après que la pluie a cessé. »

Toute cette fange est remuée avec une grande fermeté de touche ; il nous mène ainsi des rues de la Huchette et du Chat-qui-Pêche à la galerie du Palais-Royal (chez ces filles de modes qui devaient si fort épouvanter, quelques années plus tard, le bon *Ermite de la Chaussée-d'Antin*), après avoir mangé en chemin, dans une guinguette, un ragoût de cheval équarri. Lorsqu'il a battu le pavé pendant quelques jours et qu'il a pris des leçons d'escrime suffisantes, il songe à se mettre en quête du marquis ravisseur, et le hasard le lui fait précisément rencontrer au seuil de la salle d'armes.

« A quatre heures et demie, nous nous sommes joints dans un terrain vide, proche les grands boulevards, d'où personne ne pouvait nous voir à cause de la hauteur des murs environnants. »

Le paysan blesse le marquis ; tous les deux essuient leur épée et se serrent la main ; dans quelques jours ce seront les meilleurs amis du monde.

Sautez, bouchons ! partez, champagne ! nous sommes à présent en partie d'actrices, la fine fleur de la Comédie-Italienne : mesdemoiselles Batiste, Mantel et la Beaupré ; on rit, on boit, on chante, on dit mille folies à travers mille baisers ; puis, à un signal convenu, voici que les bougies s'éteignent comme d'elles-mêmes, et bonsoir la compagnie ! C'étaient les grandes farces du XVIIIe siècle. Voyez-vous d'ici ce jeune seigneur cravaté de blanc, l'habit et la culotte de velours bleu céleste, les cheveux élégamment ramassés dans une bourse ? C'est le paysan perverti, l'apprenti peintre de tout à l'heure. Complète est la métamorphose, au dedans comme au dehors : l'âme répond à l'habit. Plus railleur qu'un philosophe, dépravé comme un laquais de cardinal, il a pour maître en matérialisme un cordelier défroqué, du nom de Gaudet d'Arras, homme effrayant, scélérat magnifique, rongé au dedans par une polypière de passions. Ce Méphistophélès bourgeois le conduit par la main à travers toutes les sentines dorées de la capitale, et s'efforce d'éteindre en lui jusqu'au souvenir de la vertu. D'intrigues en intrigues, d'excès en excès, ils finissent bientôt par rouler au fond de cet abîme qui pourrait s'appeler *Horrible-sur-Débauche*, si quelque Scudéry du ruisseau s'avisait de tracer une carte du Vice, à l'imitation de celle du Tendre.

Le frontispice de la cinquième partie intitulée *Edmond riboteur*, le représente « donnant le bras à Tonton, la petite blanchisseuse, suivi du frère de cette fille, la pipe à la bouche, et précédé de mauvais garnements, dont l'un tient Colette, amie de Tonton ; d'autres se battent et d'autres filoutent un homme ivre. Ed-

mond en impose avec sa canne à ceux qui se battent. » C'est la partie charbonnée de l'ouvrage : là est la verve saignante, la fougue sans mesure ; Rétif de la Bretonne écrase sans pitié sous sa brosse les couleurs les plus discordantes. Son paysan perverti *boit l'iniquité comme de l'eau;* il donne dans la vie fiévreuse des sacripants et des escrocs de billards ; il cherche le plaisir dans l'excès même de la turpitude, et, tombé au dernier degré du vice, il s'y ensevelit corps et âme. Ses maîtresses d'à présent ce sont des crieuses de fruit, des chanteuses de café ou des marchandes de violettes aussi fanées que leurs bouquets et moins avides de baisers que de pain tendre. La gorge brûlée de liqueurs fortes et les yeux rouges d'insomnie, il passe ses journées entières au jeu de boule du carrefour Bussy, avec des espions, des provinciaux et des Alsaciennes. Il faut l'entendre raconter une de ses aventures en style bruyamment imagé, et avec le cynisme d'un capitan d'estaminet :

« Aujourd'hui j'ai été à l'académie, où j'ai gagné considérablement à des officiers qui le prenaient assez mal ; je me suis fâché le plus fort ; et, sentant bien qu'il fallait imposer à la critique, j'ai prouvé que j'étais franc joueur, comme les antiques chevaliers prouvaient la beauté de leurs dames : j'en ai battu deux et fait peur aux deux autres. »

Le soir de ce double combat, le hasard veut qu'il se retrouve avec ses adversaires en compagnie de femmes galantes. Les quatre officiers ne disent mot ; mais les regards vindicatifs qu'ils échangent entre eux ne lui annoncent rien de bon. En s'approchant de la cheminée, il est renversé sur une couverture et berné comme le Sancho de Cervantes :

« Lorsqu'ils ont été las, ils ont cessé ; j'ai provoqué celui qui aurait le plus de cœur, au combat.

« — Nous verrons après le repas, m'a-t-il répondu. »

Ici se déroule une scène épouvantable d'anxiété : l'odeur du sang humain semble monter au plafond, les bougies tremblent.

« On s'est mis à table ; j'ai été forcé de m'asseoir à la place d'honneur ; quelques coups d'œil de la petite Sailli, de l'Alsacienne et de la Dupont elle-même m'ont fait comprendre qu'il fallait user de finesse. J'ai pris mon parti, j'ai mangé, j'ai bu même aux appas de Sailli ; mais j'avais toujours l'œil sur les mains de mes ennemis, qui paraissaient enragés. Vers le dessert, Sailli s'est levée, a mis le flambeau de la cheminée sur la table, fait la folle, agacé les mousquetaires, en tâchant de me heurter du pied pour me rendre attentif. La cuisinière s'étant fait entendre à la porte pour un service, l'Alsacienne a couru ouvrir, la Dupont s'est retournée ; Sailli s'est assise presque sous la table, puis, se levant avec précipitation, elle a renversé d'un seul coup table, lumières, bouteilles, carafes pleines d'eau, sauces, etc. Je me suis élancé par-dessus tous ces débris, et j'ai gagné la porte. »

C'est écrit pendant quatre pages sur ce ton infernal. Est-ce encore de la littérature ? Je ne sais. Mais, dans tous les cas, c'est de la peinture saisissante et violente.

« — Bravo ! mon élève, lui crie de loin Gaudet d'Arras. Tu vois à présent l'amour, non comme on l'envisage en commençant à vivre, mais tel qu'il est réellement... Qu'est-ce que la vie? La durée d'un drame où nous faisons notre personnage. La représentation est-elle finie, le tyran poignardé, le prince légitime remis sur le trône, la princesse opprimée délivrée par le héros, etc., tout cela va souper ensemble. Allons donc, comme les personnages d'une pièce de théâtre, fermement à notre but, sans nous embarrasser des coups de poignard qu'il

faut donner pour arriver au dénoûment. Faisons-nous craindre, aimer, admirer; que tous les moyens nous soient bons. Au fond, que risquons-nous? De nous faire un sort heureux. Les lois, ce vain épouvantail des âmes timides, que nous feront-elles? Le pis qu'elles puissent donner, c'est la mort. Mettons-nous donc au-dessus de toute crainte. Que rien ne puisse t'arrêter ni t'épouvanter dans la carrière que nous allons parcourir. Quelle foule de sensations délicieuses nous saurons nous procurer! Toujours hors de nous-mêmes, la vie s'écoulera comme un instant... Voyons donc tout en grand, mon ami: la noblesse de l'homme consiste à faire rapporter à lui le plus d'existences qu'il est possible. »

A ce langage vigoureusement effronté, à cette ardente apologie du vice, il est impossible de méconnaître en Gaudet d'Arras le prototype de ces héros de roman qui se sont tour à tour appelés Vautrin, Trenmor ou Lugarto; c'est le même dessin dans la physionomie morale, le même ricanement sans fin, la même négation au bout des mêmes théories, presque le même langage. C'est de part et d'autre une égale exagération de forces criminelles, la lutte de l'orgueil contre la destinée, en un mot, l'éternelle rébellion du Lucifer symbolique. Rien ne nous serait plus facile que de comparer. Mais à quoi bon? Notre intention n'est pas d'excuser Rétif pour cette peinture hardie; nous voulons seulement faire toucher du doigt le chaînon qui relie intimement cet écrivain de la borne à la plupart de nos écrivains de boudoir; de manière que ce soit le moins coupable d'entre ceux-ci qui lui jette la première pierre.

Qui le croirait pourtant? A cette heure où il semble que le roman va forcer toutes bornes, voici que l'action s'arrête brusquement sur ses jarrets, pour faire place à

de savantes discussions d'art et de belles-lettres pendant près de cent pages. On se lasse de tout, même de la débauche; le paysan vient de l'éprouver. Et puis, disons-le aussi : comme il errait vaguement et sans dessein à travers Paris, il a rencontré tout à coup, devinez qui? Madame Parangon, ses premières et vives amours!

« Tous mes membres ont tressailli. Ah! bon Dieu, que cette femme a une beauté impérieuse! *C'est en beau la tête de Méduse!* »

Il veut se faire comédien.

« — Comédien! s'écrie Gaudet d'Arras. Dis-moi donc, as-tu les poumons assez forts pour beugler la tragédie, ce genre de drame monstrueux, prétendu perfectionné chez nous, et qui, dans la vérité, n'a pas le sens commun? Dis, dis, pourras-tu assez emphatiquement représenter ces personnages chimériques, aussi loin de la nature que de nos usages, qui parlent pour parler, qui se battent les flancs pour enfanter de belles chutes, des éclairs de pensées, etc., etc.? Auras-tu un front aussi dur que d'Alainval pour supporter sans mourir de honte ou d'indignation ces brouhaha outrageants? Certes, je craindrais pour toi que, quelque jour, tu ne t'élançasses par-dessus l'orchestre et ses quatorze rangs de siéges usurpés sur le parterre, pour fondre l'épée à la main sur tes hueurs maudits!

« — Passe pour l'état de comédien, dit le paysan. Je me fais auteur.

« — Très-bien! répond Gaudet d'Arras. Mon ami, rien de plus doux que le sucre; mais un vil et malheureux esclave l'arrose de sueurs et de larmes amères. Le sucre est la littérature; l'homme du monde en jouit et y trouve ces plaisirs délicats que tu connais. L'auteur, le pauvre auteur est le colon infortuné qui sue et qui

s'excède de travail. Jamais, au moins durant sa vie, il n'est autrement regardé que comme un esclave public. »

Suivent alors des appréciations critiques de Shakspeare, de Corneille « l'envervé » et de plusieurs de nos auteurs français. Ces appréciations en cinq ou six lignes seulement sont toutes d'un trait assuré, et quelques-unes dénotent un sens littéraire des plus judicieux.

« — Personne n'a autant approché de Shakspeare, dont nous méprisons si fort les disparates. Racine est le Raphaël des poëtes; mais il a cherché la nature dans une belle imagination, au lieu de la chercher dans la nature même. Voltaire met dans ses tragédies, en apparat de représentation, ce que Racine a mis en peinture touchante du sentiment, ce que Crébillon a mis en nerf. Suivras-tu Linguet, dont le style raboteux étincelle par le choc de ses inégalités, et qui, marchant comme les chevaux ferrés à glace, fait comme eux jaillir un feu triste et obscur? Marivaux te gâterait. Prévost est trop vigoureux, même quand il rabâche. Peut-être voudras-tu te jeter dans les choses hardies, pour te donner une certaine réputation et te dispenser d'avoir un autre mérite? Considère le sort de l'abbé du Laurens : un Busiris en soutane vient de le faire périr au fond d'un cachot (1). »

Le paysan se rend à ces bonnes raisons; il écrase sa plume, et le roman recommence de plus belle.

Cette fois il atteint à son apogée d'épouvantement. Edmond, guidé par l'intérêt, épouse une vieille de

(1) L'abbé du Laurens, auteur du *Compère Mathieu* et de l'*Évangile de la raison*, dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, fut arrêté, jugé et condamné, en 1767, à une prison perpétuelle. Il paraît avoir été détenu dans une maison de pauvres prêtres, appelée *Mariabom*, près de Mayence, où il finit misérablement ses jours. Il a composé la matière d'environ soixante ou quatre-vingts volumes.

soixante et quinze ans ; trois mois après elle meurt ; Gaudet d'Arras et lui, accusés de l'avoir empoisonnée, sont arrêtés par la garde. Une lutte atroce s'engage sur le seuil d'un cabinet... Le paysan s'empare d'une baïonnette, et en un clin d'œil il a fait mordre la poussière à quatre soldats, à l'exempt et au commissaire ; Gaudet d'Arras traîne ce dernier dans une chambre voisine où il l'enferme tout sanglant. Cette boucherie est rendue par le dessinateur avec une grande furie. Mais une nouvelle escouade dompte nos forcenés et les conduit en prison. Tous les deux passent en jugement. Gaudet d'Arras expire sous l'épée du bourreau ; et le paysan perverti, condamné aux galères, part avec la chaîne pour Toulon. Cela se passe dans la septième partie.

La huitième partie nous transporte dans l'intérieur de son frère Pierrot, ce brave garçon qu'on a vu déjà figurer au commencement de l'ouvrage. Tout chez lui est simple, calme et reposé ; les lourds rideaux *à sujets* rouges entourent le lit ; les assiettes de faïence, inclinées en avant, sont rangées symétriquement au-dessus du buffet. Assis sur un escabeau, devant l'âtre aux lueurs assoupies, il semble absorbé par des pensées inquiètes. Derrière lui un peu dans l'ombre, sa femme allaite son dernier-né. On ne saurait exprimer avec quel charme les yeux se reposent sur ce tableau d'une douceur biblique ; car tout est contraste dans cet étrange roman : l'auteur y emprunte tour à tour la palette de Ribeira et celle de Gérard Dow ; il écume et il soupire ; c'était un sanglier, c'est un mouton maintenant. De temps en temps les deux époux rompent le silence pour s'entretenir du malheureux Edmond. Plusieurs années se sont écoulées ; par suite des démarches de ses protecteurs, il est parvenu à obtenir sa grâce ; et depuis cette époque on n'a pas eu de ses nou-

velles. Seul, sans argent, sans habits, il a quitté le bagne et s'est embarqué nuitamment pour Marseille. On suppose que dans le trajet il aura été englouti par les flots. Pourtant la moitié de sa famille est morte de douleur, son frère est regardé comme un paria dans le hameau qu'il habite.

« — Les petits enfants ne veulent plus jouer avec les miens, dit-il ; nos voisines fuient ma femme, les hommes ne m'accostent plus en venant de l'église ou de par les champs. Je les salue toujours, moi, et ils ne me le rendent plus ; mais je les salue toujours et je m'enveloppe dans ma confusion. Et je dis à ma femme le mot de l'Évangile : *Si nous ne saluons que ceux qui nous saluent, quel mérite aurons-nous?* Elle me répond par un soupir qui me fend le cœur ; et chaque soir nous allons ensemble sur les tombes de mon père et de ma mère, de son père et de sa mère, et nous crions à Dieu : Merci. »

Cependant depuis quelques jours on a vu errer un misérable dans les environs ; sa barbe est en désordre, ses vêtements sont déchirés, il est manchot et il ne sort des bois qu'aux approches de la nuit. La jeune sœur de madame Parangon, Fanchette, l'a rencontré.

« —Tout à l'heure, sur la brune, un pauvre, privé d'un bras, m'a demandé l'aumône ; une barbe longue et touffue déguisait ses traits, mais le son de sa voix m'a fait impression. Je lui ai donné trois livres, à cause de l'intérêt qu'il m'inspirait. En les recevant, il m'a fixée. Je l'ai vu pâlir et s'éloigner précipitamment... »

Plus de doute, c'est Edmond, c'est le paysan perverti ! et, en effet, son frère Pierrot reçoit le lendemain une lettre de lui. Cette lettre est un chef-d'œuvre. La voici tout entière :

« Avant-hier, j'ai baisé le seuil de ta porte ; je me

suis prosterné devant la demeure de nos vénérables parents. Je t'ai vu, et les sanglots m'ont suffoqué. Ton chien est venu pour me mordre ; il a reculé en hurlant dès qu'il m'a eu senti, comme si j'eusse été une bête féroce. Tu l'as pensé sans doute toi-même, tu as lancé une pierre, elle m'a atteint, c'est la première de mon supplice... Ta femme t'a appelé, vous êtes sortis ensemble pour aller aux tombeaux. Je vous devançais. Vous avez prié. Et tu as dit à ta femme :

« — La rosée est forte, la pierre est trempée, le serein pourrait te faire mal ; allons-nous-en.

« La rosée, c'étaient mes larmes ! »

Y a-t-il dans aucun roman une situation plus douloureuse et plus attendrissante, dites-moi ?

Manchot, aveugle, vieux avant la vieillesse, flétri par les lois, le paysan perverti trouve encore, au terme de sa carrière, une sainte et noble femme qui ne répugne pas à venir essuyer ses plaies et à le guider par la main jusqu'au seuil d'une autre vie. Cette femme, vous l'avez devinée sans doute, c'est madame Parangon, qui a sillonné le drame à de nombreux intervalles et dont l'amour, contenu longtemps par le devoir, éclate maintenant en transports sublimes. Devenue veuve et libre d'elle-même, elle n'hésite pas à offrir sa main au forçat, au meurtrier ; et c'est là une des plus belles pages de sentiment qui se puissent lire, les larmes aux yeux. Le paysan croit qu'une nouvelle existence lui est devenue possible, tout semble en effet lui présager un avenir de calme et de bonheur ; il se berce des espérances les plus douces ; il fait des projets sans nombre pour ceux qui lui sont chers ; il croit enfin que le ciel lui a pardonné...

Voici le dénoûment nu, brutal, froid, dans toute sa rigidité implacable :

« Le jour même de la cérémonie du mariage, la voiture était arrêtée dans la cour et la portière s'ouvrait. Une pierre lancée de la rue par une blanchisseuse séduite autrefois par Edmond, et qui venait d'entendre dire qu'il s'était marié ce jour même, a frappé les chevaux. Ils partent. Edmond, qui ne voit pas et qui ne peut se garantir, est renversé ; une roue lui passe sur la poitrine et la brise : il meurt sous les roues mêmes du carrosse. »

Tel est ce roman orageux, plein de grandes lignes heurtées et fourmillant de détails microscopiques. Nous l'avons raconté tout au long, en tâchant de donner une idée de la manière ardente de son auteur. Maintenant on peut juger. Le cœur humain y est fouillé et mordu comme avec une pointe de burin, la vie palpite et crie à chaque entaille. « Rien, là dedans, comme dit la Harpe, n'est bien conçu, bien digéré ; » ce n'est pas même écrit en français, et pourtant on se laisse entraîner malgré soi par l'imprévu fantasque de l'action, par la vérité chaude de certains tableaux, surtout par les éclats qui jaillissent de ce style comme d'un fer rouge battu. A de certains moments, Rétif de la Bretonne rappelle Hogarth, avec plus de désordre dans la composition ; d'autres fois, on serait bien embarrassé de trouver à qui le comparer. Son imagination, au pied nerveux, va, court, s'égare, saute les haies et les fondrières, bondit à travers les escarpements de la pensée, et ne s'arrête que devant les abîmes infranchissables de l'inconnu.

La Paysanne pervertie, qui est la suite ou plutôt le complément du *Paysan*, ne fut publiée que quelques années plus tard ; conçue dans le même esprit, elle n'obtint cependant qu'un succès secondaire.

V

C'en était fait désormais. Le nom de Rétif de la Bretonne venait d'être inscrit au livre de la littérature contemporaine. Saisie aux cheveux en une heure de colère, la Fortune montait, moitié boudant, moitié souriant, dans l'escalier obscur et sans rampe du romancier. Il commença dès lors à dîner tous les jours. Écrivain unique et ne procédant d'aucune école, il n'en persista pas moins dans son isolement laborieux et fier, entassant amours sur amours et volumes sur volumes. Reprenons donc notre course au galop dans la forêt de ses œuvres; j'aurai soin d'écarter les branches au passage.

A cet homme qui eut toutes les ambitions et toutes les audaces, il prit la fantaisie de s'attaquer corps à corps à Jean-Jacques, et de refaire l'*Émile* sous le titre de *l'École des Pères ;* cet ouvrage, sorti mutilé des mains de la censure, eut l'honneur d'être attribué à Diderot. Sans reprendre haleine, il publia immédiatement la suite de ses *Idées singulières,* c'est-à-dire *les Gynographes ou la Femme réformée, l'Anthropographe, ou l'Homme réformé,* et *le Thesmographe ou les Lois réformées.* Par une de ces extravagances sérieuses dont il a le monopole, il plaça à la fin de ce dernier volume une farce de théâtre intitulée : *le Bouledogue,* et dirigée contre son propriétaire qui venait de lui donner congé.

Le romancier recommença ses romans par *le Quadragénaire, ou l'Age de renoncer aux passions;* il avait alors quarante-trois ans; mais, loin de renoncer à l'amour; jamais, au contraire, il ne s'y était livré avec

plus de fougue juvénile. Le soir, en sortant de l'imprimerie, il écrivait des lettres brûlantes aux boutiquières de la rue Saint-Honoré, signées du pseudonyme du *mousquetaire Leblanc;* il les portait lui-même en costume de Savoyard, et le lendemain il revenait chercher la réponse en habit galonné. Ce stratagème lui réussit plusieurs fois; entre autres la sœur du poëte Vadé, bijoutière, rue de l'Arbre-Sec, s'y laissa prendre. Rétif de la Bretonne n'avait également pas son pareil pour se faufiler dans les magasins de modes; quelques-unes de ses pages trahissent une science profonde de la toilette, puisée dans la conversation de ces demoiselles. Poufs en griffe, poufs à la pandour, les chapeaux-casques, les *chersonne,* les *philadelphie,* il connaît tout et tranche sur tout avec l'aplomb d'un homme spécial.

Au *Quadragénaire* nous préférons de beaucoup *le Nouvel Abeilard,* ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus ;* l'idée en est des plus heureuses, mais l'auteur l'a noyée, d'après son habitude, dans une trop grande abondance de détails.

Évitez de Rétif la stérile abondance.

Son ouvrage le plus estimable, et celui dont à coup sûr le succès a été le plus général, sinon le plus retentissant, est ce délicieux petit tableau de mœurs campagnardes qu'il a appelé *la Vie de mon Père;* là tout est frais, charmant, majestueux comme la vertu même; on croirait lire le pendant de l'histoire de Tobie.

« Je voudrais, disait avec raison un homme d'État, que le ministère en fît tirer cent mille exemplaires pour les faire distribuer gratis à tous les chefs des bourgs et des villages. »

Malheureusement Rétif de la Bretonne ne persista

pas dans cette voie pure et douce, qui eût été pour lui la voie du salut littéraire; l'amour de l'amour l'emporta sur l'amour de la famille. Le roman qui suivit, intitulé *la Malédiction paternelle, ou Lettres sincères de Nicolas à ses parents, ses maîtresses et ses amis*, est, selon ses propres termes « une éruption violente de sentiment. » On peut le considérer comme la suite du *Quadragénaire*, ce qui ne le rend pas meilleur; loin de là. L'astronome Lalande porta plainte contre Rétif pour avoir publié à la fin de cet ouvrage les lettres d'une demoiselle à qui il s'intéressait vivement. Passons sans nous arrêter sur *la Découverte australe, ou l'Homme volant*, fantaisie à la façon de Gulliver, sur la *Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, et sur la *Prévention nationale*. Pour ce qui est des *Veillées du Marais, ou Histoire du grand prince Oribeau, roi de Mommonie, et de la vertueuse princesse Oribelle, de Lagénie*, il suffira, je pense, d'en connaître le titre pour n'en pas désirer davantage. C'est un ouvrage *à clefs*, presque impossible à lire, où tous les noms sont travestis de la sorte : Voltaire en *Iratlove*, Rousseau en *Ussuero* et le duc de Choiseul en *Sacripandidondanuck*. L'ordre alphabétique règne non-seulement dans les chapitres, qui sont intitulés A, B, C, D, mais encore à chaque alinéa des chapitres; c'est de la fantaisie pataude, hiéroglyphique et barbare, qui heurte quelquefois des pages toutes lumineuses de raison et d'esprit.

La Femme infidèle, ou la Femme lettrée, est l'histoire de sa femme, de même qu'*Ingénue Saxancour, ou la Femme infidèle*, est l'histoire de sa fille aînée, histoires pénibles toutes deux et qui ne sont d'aucun intérêt pour le lecteur. On a peine à concevoir comment Rétif de la Bretonne, malgré ses intentions honnêtes, ose ainsi révéler les turpitudes de son ménage. L'immolation

personnelle a ses bornes, et dans ces deux livres il les a franchies de gaiété de cœur sans véritable profit pour le public...

Détournons donc bien vite nos regards de ces révélations trop intimes, et réservons notre examen à un ouvrage dont la vogue a égalé celle du *Paysan*, et qui, par l'immensité des tableaux qu'il embrasse, a forcé l'attention pendant plusieurs années. Nous voulons parler des fameuses *Contemporaines*.

VI

Rétif de la Bretonne était, comme nous l'avons dit, le plus intrépide coureur d'aventures qui se puisse voir. Rien ne l'effrayait, rien ne l'arrêtait. Une porte se trouvait-elle ouverte devant lui, il entrait. Il montait l'escalier.

— Est-ce vous? disait une petite voix.

— Oui, répondait-il.

Et puis, à la grâce de Dieu! Toutes les jolies femmes qu'il a rencontrées, il les a suivies; toutes les femmes qu'il a suivies, il leur a parlé; le plus grand nombre de celles à qui il a parlé, il les a aimées. Quelle perspective! *Les Contemporaines, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge actuel,* sont le résultat de ses excursions et de ses espionnages persistants à travers Paris; elles présentent un ensemble formidable de soixante-cinq volumes, et sont classées de la sorte: *les Contemporaines mêlées, les Contemporaines du commun, les Contemporaines graduées, les Françaises, les Parisiennes, les Provinciales* et *les Filles du Palais-Royal*. Imaginez-

vous un énorme magasin de nouvelles, un panorama à la façon de Boccace et de la reine de Navarre, vaste agglomération des joies, des misères, des amours, des hontes et des scandales d'un siècle à l'agonie, vous aurez l'œuvre de Rétif de la Bretonne. *Les Contemporaines mêlées* comprennent une centaine d'aventures environ, au nombre desquelles nous recommandons, comme étant une lecture agréable, *le Mari à l'essai, le Premier joli Pied, la Morte vivante* et *la Fille de trois couleurs.* Dans *les Contemporaines du commun,* l'auteur se sent plus à l'aise; il est tout à fait dans son élément avec les ravaudeuses, les horlogères, les fleuristes, les batteuses d'or et les houssières-panachères, voire même avec les éventaillistes et les marchandes de *marrons boulus, marrons grillés.* On voit qu'il ne se gêne pas du tout pour prendre la taille aux grisettes qu'il rencontre sur son chemin, et que sa plume est habituée à traiter lestement le chapitre de leur vertu. On remarque particulièrement, dans cette série, *les Quatre jolies Rôtisseuses, la belle Parfumeuse* et *le Deuxième joli Pied. Les Contemporaines graduées* montrent d'abord les femmes du bel air, la duchesse, la marquise, la baronne, études de peu d'importance; viennent ensuite les femmes de guerre et les femmes de robe, la maréchale, la présidente, la baillive, la procureuse et l'huissière. Puis enfin, après les bourgeoises et les femmes de lettres, ce sont les comédiennes de haut et de bas étage, tragédiennes, *opéradiennes, ariettcuses, dramistes,* actrices du théâtre d'Audinot, danseuses de corde de chez Nicolet et paradeuses de la foire Saint-Laurent. Là s'arrêtent *les Contemporaines* proprement dites, soit quarante-deux volumes; chaque Contemporaine est accompagnée d'une estampe dans le goût bizarre que nous avons indiqué. *Les Françaises, les Parisiennes,* et *les Provinciales* complètent cette

volumineuse collection. C'est aux *Parisiennes,* excellent ouvrage de mœurs, qu'il fut question de donner le prix d'utilité publique en 1788. Quant aux *Filles du Palais-Royal,* c'est une production dans le goût du *Pornographe,* avec un but moins moral peut-être, mais plus fécond en renseignements historiques ; un livre *de bonne foi,* eût dit Montaigne, mais scandaleux comme tous les livres de bonne foi, et qui n'a guère d'équivalent, par les détails singuliers qu'il renferme, que dans la fameuse satire de Pétrone.

Ces *Contemporaines,* dont nous venons de tracer le sommaire en peu de mots, ont longtemps occupé Paris; elles ont eu la vogue des plus célèbres romans de nos jours. Non pas qu'elles soient toutes également intéressantes, également écrites, mais elles offrent une inépuisable fécondité d'imagination et une variété infinie de caractères. Dans le nombre, j'en ai lu de délicieuses. Elles ont particulièrement l'avantage, sur tous les contes moraux de cette époque, de peindre les mœurs avec une inflexible réalité. Chaque ligne est cherchée dans le cœur, sous une impression toute récente, et qui laisse sentir le frais du baiser ou le chaud d'un verre de vin. Aussi les héros de Rétif n'avaient-ils pas de peine à se reconnaître dans ses ouvrages.

« Combien de fois, dit-il, au milieu des rues où je méditais silencieusement, parmi les embarras des chars rapides, des pesantes voitures de bois, de boues, de pierres, environné de troupeaux de moutons et de bœufs, entraîné par la foule qui sortait des églises, des spectacles, ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis-je pas vu retenu par le bras :

« — Vous avez bien peint M. tel ou madame telle ; c'est leur aventure mot pour mot. »

Bien certainement jamais pareille chose n'est arrivée

à Marmontel, non plus qu'à la Dixmerie ou à mademoiselle des Uncis.

Cette publication fut pour Rétif de la Bretonne l'apogée de sa réputation et de sa fortune. Le grand monde lui-même commença à s'enquérir curieusement de cet écrivain étrange, vivant en dehors des salons et n'ayant d'autre compagnie que celle des ouvriers imprimeurs, ses confrères. Était-il grand ou petit, brun ou blond? Quels étaient son âge, son caractère, ses habitudes? se demandait-on dans plusieurs cercles aristocratiques. Maints grands seigneurs se hasardèrent à aller coller leurs regards aux vitres des cabarets dans l'espoir d'y découvrir ce *drôle de corps;* mais ce fut en vain. Il fallut user de subterfuges pour l'attirer au sein d'une société pour laquelle il ne se sentait pas fait, et qu'il avait évitée jusque-là avec autant d'obstination qu'elle en mettait maintenant à le rechercher.

Un jour de novembre 1789, il reçut une invitation à dîner de M. Senac de Meilhan, intendant de Valenciennes, avec qui il avait eu quelques relations d'affaires dans le temps. C'était un homme fort aimable, occupé lui-même de littérature et de poésie légère. Rétif de la Bretonne, cédant à ces considérations, se rendit chez lui, rue Bergère, à l'issue de la séance de l'assemblée nationale. Il pouvait être trois heures. On attendait encore deux dames et plusieurs messieurs. A quatre heures et demie, tout le monde étant arrivé, on se mit à table. Rétif fut placé entre une sorte d'amazone aux mouvements mâles, à la voix haute, au regard assuré, qu'on lui dit être une madame Denis, marchande de mousseline rayée, et une autre dame, plus timide ou plus fière, à qui l'on ne donna point de qualité. Les autres convives étaient un petit homme propret, en surtout de laine blanche; un beau garçon de vingt à

vingt-cinq ans, à physionomie ouverte ; un quatrième un peu boiteux, et deux autres qu'il ne remarqua pas. On causa politique ; la marchande de mousseline rayée demanda à diverses reprises :

— Que dit le peuple?

Elle lui fit beaucoup d'amitiés et lui demanda vivement la permission d'aller le voir, ce qu'il n'eut garde de refuser. Bref, le repas fut des plus animés ; Rétif, d'ordinaire renfrogné et taciturne, devint fort éloquent dès qu'on le mit sur le chapitre de ses ouvrages ; il charma tout le monde par le feu et l'abondance de son élocution, surtout madame Denis, surtout l'homme à la physionomie ouverte.

Le lendemain, voici le billet qui lui fut remis de la part de M. de Meilhan :

« Madame Denis, marchande de mousseline rayée, est la duchesse de Luynes ; l'autre dame, la comtesse de Laval ; le beau-fils qui se faisait nommer *Nicodème*, Mathieu de Montmorency ; l'homme un peu âcre, un peu boiteux, l'évêque d'Autun ; l'homme au surtout blanc, l'abbé Sieyès. C'est pour vous que cette compagnie est venue. On m'avait chargé de vous inviter. »

Tels étaient en effet les personnages brillants dont le Rousseau des halles avait excité la curiosité, et qui avaient voulu le voir de près. Leur désir ne se borna pas là. La duchesse de Luynes vint au bout de trois semaines lui faire la visite qu'elle lui avait promise ; elle revint même plusieurs fois, tantôt avec son neveu, tantôt avec l'abbé Sieyès. Ce dernier, voulant donner à Rétif de la Bretonne un témoignage de sa haute sympathie, lui avait envoyé tous ses ouvrages politiques.

A peine cette aventure se fut-elle répandue dans le public, que tout le monde voulut avoir Rétif à souper.

Ce fut une mode, une folie. Le duc de Mailly et le comte de Gemonville renouvelèrent la scène des travestissements, en se faisant passer à ses yeux pour des académiciens de Picardie. Le duc l'embrassa plusieurs fois; tous les deux ne pouvaient se lasser de le voir et de l'entendre. Cette première partie fut même suivie d'une seconde, à laquelle assistèrent la duchesse de Mailly, madame de Chalais, sa sœur, et la comtesse d'Argenson. Rétif finit par prendre son parti en galant homme, et par s'amuser de la flatterie des grands; d'autant plus que ce n'était pas un commensal ordinaire, celui qu'il fallait avoir par force ou par surprise. Il ne caressait pas, il se laissait caresser. Souvent même il lui arrivait de répondre à un éloge par une grimace. Ce temps fut le plus heureux de sa vie. Le gouvernement lui avait accordé une récompense nationale de deux mille francs. Il était lu, recherché, fêté. Un instant il put croire à sa grandeur et à sa puissance. La révolution n'était pas encore venue.

VII

Ouvrons un autre de ses livres. Le frontispice est saisissant. Quel est cet homme empanaché d'un hibou, qui se promène solitairement dans les rues obscures? C'est encore lui. Dans le fond, sous les réverbères marqués aux fleurs de lis, on voit passer le guet à cheval et le guet à pied; un amant enlève une dame, des voleurs crochètent une porte, rien ne manque à la vérité de ce tableau ténébreux, pas même les petites étoiles qui clignotent sur un firmament noir. Au bas sont tracés ces mots :

« Que de choses à voir lorsque tous les yeux sont fermés! »

Ce livre s'appelle *les Nuits de Paris ;* il est divisé en seize parties et comprend l'histoire nocturne de la capitale pendant six années. Un jour viendra où les peintres, les graveurs et les historiens le rechercheront curieusement, comme on recherche ces vieilles tapisseries où sont reproduits dans leurs plus petits détails les costumes et les mœurs d'un autre âge. A l'époque où Rétif de la Bretonne travaillait à cet *ouvrage véhément* comme il l'appelle, il n'était pas rare de le rencontrer le soir, adossé contre une borne, les bras croisés, l'œil fixé obstinément sur la lueur tremblante d'une fenêtre, cherchant à pénétrer ce qui se passait à l'intérieur : travail, souper fin, ou agonie. Son instinct le portait de préférence vers les ruelles les plus sinistres, là où les réverbères étaient éteints ou cassés, parmi les maltôtiers et les *catogans*. Il ne redoutait rien. Le guet le connaissait, et, le voyant de loin venir, disait :

— C'est Rétif !

Puis le laissait faire. C'était le don Quichotte du passé minuit, le ramasseur des ivrognes gelés, le protecteur des femmes que leur mari ou leur amant venait de jeter à la porte :

— Prenez mon bras, madame, et ne tremblez plus.

Il a su ainsi toutes les histoires espagnoles de Paris, toutes les jalousies, toutes les passions, toutes les turpitudes, tous les mystères (1).

(1) Ce n'est pas que des scènes gracieuses ou fantasques ne naissent parfois sous sa plume, témoin cette aventure poétiquement racontée sous le titre de *Nuit au Luxembourg*. Entré dans le jardin par une grille laissée ouverte, il se trouve en pleine fête d'Arcadie.

« Toute la société était en bergers et en bergères ; on feignait de garder les troupeaux au clair de la lune ; on s'asseyait sur le gazon en troupes ou deux à deux. Je pliai mon manteau, que je mis dans un coin, et je suivis en habit. Jamais je n'ai rien vu de si pittoresque, de si delicat... Bientôt il m'arriva une aventure a moi-même : deux

Les causeries avec la marquise de M*** remplissent une grande partie des *Nuits de Paris;* Rétif s'était lié de sympathie avec elle, un soir qu'il l'entendait soupirer à sa fenêtre. On sait quel est le cachet ponsif de ces sortes d'aventures :

— Qui que vous soyez, s'était écrié Rétif, ne craignez pas de confier vos souffrances à un homme qui connaît le malheur !

— O homme noir! que me veux-tu? avait répondu la marquise.

Et l'entretien s'était engagé sur ces frais. Depuis, il n'avait pas manqué de se rendre régulièrement toutes les nuits sous son balcon ; quand il s'en trouvait trop éloigné, il s'y faisait conduire dans une brouette. Une fois arrivé, il racontait à la marquise ses impressions de

jeunes personnes me prirent, le dirai-je? pour un maréchal de France, auquel, apparemment, je ressemblais un peu.

« — Vous êtes en berger, M. le maréchal, me dit l'aînée; rien qui vous distingue, c'est bien.

« Je souris. La jeune personne me prit une main; sa sœur, âgée de treize ans, me prit l'autre, et nous marchâmes, nous courûmes. J'étais ému. Je ne sais quel charme élyséen était répandu sur tout le jardin ! La lumière de la lune, les ombres, la liberté, la beauté des femmes, surtout celle de mes deux compagnes, donnaient à cette partie l'air d'un rêve...

« Nous étions tout au bout du jardin, dans l'endroit le plus solitaire. C'est là qu'étaient réunis quelques groupes de bergers; l'un d'eux prit sa flûte et il en joua presque aussi bien que le chevalier de Saint-Marc, de la rue Béthisy. Toutes les bergères étaient enchantées! Un autre avait sa musette, et l'on dansa une ronde, j'étais de tout cela, tenant mes deux Grâces. Dans un moment où je louais leur légèreté, un homme vint leur frapper sur l'épaule; elles lui dirent : « Laissez-nous ! » sans le regarder.

« Je levai les yeux sur cet homme... je lui ressemblais... Je compris que c'était le maréchal. Lui, de son côté, vit que les deux jeunes personnes le boudaient, et il se retira en riant... Cependant, pour ne pas me discréditer, je m'éclipsai adroitement; je sortis par le jardin grillé, je traversai l'hôtel, le portier m'ouvrit et je me trouvai dehors à quatre heures du matin. » (T. VI, p. 2620.)

la nuit, ses rencontres, les observations recueillies en chemin. S'il y avait du bien à faire quelque part, une aumône à glisser sous la porte d'une mansarde, ou une jeune fille à retirer du vice, c'était la marquise qui s'en chargeait, en remerciant Rétif du fond de son cœur. Cela n'est pas une fiction.

— A demain! lui disait-elle, et puissiez-vous rencontrer beaucoup d'autres malheureux!

Il vaguait encore une heure ou deux par les rues désertes avant de rentrer chez lui, et, comme il avait l'habitude de porter toujours une écritoire dans sa poche, il s'en allait écrire sa relation de nuit sur une borne, à la lueur d'un réverbère, ou, plus ordinairement, sur le parapet de l'île Saint-Louis.

La révolution vint le surprendre au milieu de ce livre. Il n'en continua pas moins ses promenades en dépit des rondes des sections et des metteurs à la lanterne; mais la fenêtre de la marquise se referma. Le dernier volume des *Nuits de Paris*, intitulé *la Semaine nocturne*, est consacré au récit des massacres des prisons; il y retrace les désordres du peuple-roi avec une vérité d'épouvante à laquelle ont rarement atteint les mémoires contemporains. Il est vrai de dire qu'il joua souvent sa tête à ce jeu terrible de spectateur au premier rang. Entre autres particularités audacieuses, il avait une petite échelle de corde qui lui servait à s'introduire nuitamment dans le jardin des Tuileries en escaladant les grilles. Poussé par une invincible, mais non point stérile curiosité, il se mêlait à tous les groupes, était de tous les mouvements et de toutes les séditions; dans ces cas-là, disons-le à sa louange, il lui est arrivé fréquemment de détourner le couteau d'un assassin et de plaider la cause d'une victime. Orateur malencontreux, les patriotes le repoussaient en haussant les épaules, les femmes

le regardaient de travers. Deux fois même il fut dénoncé au comité de salut public; mais son âge et surtout la simplicité de ses vêtements le protégèrent mieux que ne l'eussent fait son nom et ses ouvrages. Le pis qui lui arriva, ce fut d'être poursuivi à plusieurs reprises par le peuple à coups de pierre et de bâton.

Elle lui devint fatale, la république. Il y perdit sa réputation et son argent. Il ne perdit pas le courage. En proie à des préoccupations funestes, il trouva le loisir de publier son Théâtre complet, soit vingt-sept pièces plus ou moins écrites au point de vue de la représentation : drames, comédies, opéras-comiques. En parlerons-nous? Pourquoi pas? Quand ce ne serait que pour citer quatre ou cinq pièces dont quelques auteurs ont su s'accommoder fort bien ; telles que *la Mère impérieuse* où Desforges a puisé l'idée de sa *Femme jalouse; le Père Valet* avec lequel M. Bouilli a fait *l'Abbé de l'Épée,* et *les Fautes sont personnelles,* mis en vers par M. Laya. Ce dernier drame particulièrement renferme un quatrième acte qui serait applaudi partout ; on y voit une fille amener son père sur la scène, noble vieillard privé de la raison depuis le crime de son fils, et qui n'a constamment à la bouche que ces paroles terribles :

— Dites-moi, ai-je encore de l'honneur?

Épiménide est un essai de comédie antique, avec des chœurs où l'on trouve quelques strophes d'un bon jet. D'autres pièces, telles que *la Cigale et la Fourmi,* et celle qui porte le titre singulier de *Sa Mère l'allaita,* ne manquent ni de grâce ni de sentiment. Donnez à Rétif de la Bretonne un collaborateur choisi parmi les plus habiles d'aujourd'hui, retranchez quelques scènes, émondez le dialogue, et vous aurez un auteur dramatique de plus, à qui vous ne pourrez certes contester l'originalité ni l'invention. *Le Loup dans la bergerie,* si

souvent plagiée, est une comédie mêlée d'ariettes que M. Auber ne refuserait pas de réchauffer des feux de sa musique. Les vers en sont tournés avec cette facilité de confiseur qui remonte à Quinault pour s'arrêter à M. de Planard. En voici un échantillon :

Je portais seule un jour
Une belle coiffure;
Je trouvai dans la cour
Un monsieur fait au tour,
Qui me dit : « Je vous jure,
Vous êtes un amour ! »

D'après cette unique citation, il est aisé de voir que Rétif de la Bretonne, né cinquante ans plus tard, eût très-convenablement tenu sa place parmi les dramaturges et les vaudevillistes de notre époque. Faute d'un collaborateur, sans doute, il ne put jamais réussir à se faire jouer autre part que sur des théâtres de société ou dans des maisons d'éducation.

En 1794, il commença son *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé;* ce nouvel ouvrage, conçu dans le goût des *Confessions,* de Rousseau, imprimé sur mauvais papier, sans gravures, en caractères souvent illisibles, comprend l'histoire générale de sa vie, de ses relations et de ses aventures secrètes ou publiques.

« C'est Nicolas-Edme qui s'immole, dit-il dans son introduction, et qui, au lieu de son corps malade, lègue aux moralistes son âme viciée pour qu'ils la dissèquent utilement. Je suis né avec des passions vives, elles m'ont rendu heureux et malheureux. J'ai été cynique *par un sentiment superbe de mon mérite*. Lisez-moi, me voilà devenu un livre à mon tour. »

Monsieur Nicolas est divisé en dix-neuf volumes ; le premier, consacré à la peinture de son enfance au sein des campagnes de la Bourgogne, est une idylle d'une

forte venue, odorante et chargée de fleurs sauvages comme un buisson au printemps. Ceux qui suivent n'ont plus cette âpreté naïve ; et plus on avance dans la vie du héros, plus on regrette de le voir grandir. Ses amours surtout sont racontées avec une verdeur de langage qui eût effarouché même les grandes dames de Duclos, qui cependant n'étaient pas des bégueules, tant s'en faut ; ses inclinations majeures sont imprimées en très-forts caractères. Plus tard, il écrit minutieusement l'histoire de ses maladies, sans omettre une seule indigestion (1), entrant dans des détails de la plus désespérante puérilité. Cette publication curieuse, qui dura trois ans, fut interrompue plusieurs fois par son manque de ressources. A divers intervalles, il s'arrête au milieu de son livre, coupant court au récit commencé, pour exhaler l'amertume dont son âme est remplie, et pour retracer sa misère profonde :

« Lecteurs, je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais condamné vend son corps. A quoi tient ma vie? *Je manque de chemises*. Tout mon travail, quoique redoublé, ne suffit plus, depuis sept ans, à payer mes dettes. »

Néanmoins, il poursuit son œuvre jusqu'à la fin. Une fois l'heure donnée aux découragements, l'énergie reprend le dessus, et il retourne à son livre. *Monsieur Nicolas* lui sert, en outre, de petites affiches ; il y rédige ses annonces au public, ses avis et demandes, comme

(1) « Ma première indigestion date de Courgis, en 1748, pour avoir soupé d'une cuisse de lièvre ; la deuxième eut lieu en 1758, après la double perte de Zéfire et de Suadèle... Mes dents se noircirent pendant que j'étais en pension chez l'abbé Thomas... A mon retour de Dijon, en 1759, au mois de septembre, j'eus la fièvre quarte occasionnée par une pluie d'orage qui m'avait trempé jusqu'aux os, etc., etc. » (T. XI, p. 3224 et suivantes.)

dans le passage suivant, empreint d'une bonhomie navrante :

« J'ai soixante-trois ans ; je vis seul, isolé. Ma fille Marion, chez laquelle je mange, est veuve, a l'embarras de trois enfants et point de fortune. Il me faudrait une compagne de quarante à soixante ans, assez aisée pour me nourrir. J'ai encore d'excellents ouvrages à faire dont les plans sont tracés ; je les ferais paisiblement et produirais au delà de ma dépense. »

Les luttes incessantes de ce vieillard, qui se débat douloureusement dans le silence, voyant la ruine et l'oubli le gagner peu à peu, rendent cet ouvrage d'une lecture vraiment pénible, et font qu'on se sent tout à coup contristé au milieu d'une folle amourette par quelque confidence du genre de celle que nous venons de citer. Il ne faut donc pas être trop surpris si, au terme de cette vie exubérante et remplie comme pas une, après mille traverses et mille aventures, il est quelquefois arrivé à Rétif de la Bretonne de chanceler dans sa raison et de se sentir monter au visage d'incompréhensibles bouffées d'orgueil. Une patrouille de nuit l'arrêtait-elle dans ses promenades et lui demandait-elle son nom :

— Je suis le *paysan perverti* et le *contemporaniste!* répondait-il en relevant fièrement sa belle tête blanche.

Personne ne prit plus que lui son rôle au sérieux, personne ne s'exagéra plus fermement l'importance de ses ouvrages. Le treizième volume de *Monsieur Nicolas* porte cette inscription au bas de son frontispice :

« Se vend à Paris et chez tous les libraires de l'Europe, *cet ouvrage étant destiné à toute la terre.* »

Le quatorzième volume est intitulé *Morale;* le quinzième *Politique;* il contient quelques conversations de l'auteur avec Mirabeau, et développe des théories gouvernementales que l'on a souvent traitées d'absurdes et

où nos socialistes Fourier, Proudhon et Pierre Leroux ne se sont pas fait faute de puiser à pleines mains. Le seizième est consacré à la « récapitulation historique des filles et femmes du royaume qu'il a connues, particulièrement de celles qu'il a rendues mères. »

« Lorsque je faisais mon *Pornographe,* mes sens étaient trop accessibles pour que je ne succombasse pas quelquefois. Il est résulté de là qu'au bout d'un terme, comme de quinze à vingt-quatre ans, j'avais rendu mères, dans l'espace de dix ans, une *soixantaine* de ces infortunées... » (*Monsieur Nicolas,* IXe époque, page 3210.)

Jamais écrivain n'atteignit un chiffre de bonnes fortunes aussi exorbitant; on peut dire en cela qu'il a payé pour plus de cinquante littérateurs. Les trois derniers volumes sont intitulés *Philosophie de Monsieur Nicolas;* nous ne les discuterons pas plus que nous n'avons discuté sa morale et sa politique, nous réservant pour un article spécial.

Il ne faut pas se le dissimuler : *Monsieur Nicolas* eut peu de succès, très-peu; Rétif essaya vainement d'en faire une édition nationale à dix louis l'exemplaire, il ne put réussir à trouver un nombre suffisant de souscripteurs. Alors, il se contenta de découper son ouvrage en petites pièces de théâtre destinées à être jouées par les *Ombres chinoises*. Tout est bizarrerie chez Rétif de la Bretonne, on est fixé là-dessus. La réunion de ces mémoires en dialogues est intitulée le *Drame de la vie, contenant un homme tout entier*.

Nous retrouvons encore, sur les dernières années de sa vie, *le Monument du costume au dix-huitième siècle,* avec gravures de Moreau jeune. Deux éditions de moindre format en ont été publiées à peu de distance, l'une à Neuwied-sur-le-Rhin, sous le titre de *Tableaux*

de la vie, et l'autre à Paris, sous celui de *Mœurs du jour, ou les grands soupers dans les petites maisons;* puis *les Nouvelles contemporaines,* qui ont paru en l'an x.

Cependant les infirmités étaient arrivées avec l'âge, et il avait forcément interrompu ses promenades nocturnes. Divorcé d'avec sa femme, Agnès, seul dans un grenier de la rue de la Bûcherie, derrière l'Hôtel-Dieu, il écrivait encore, mais sans avoir les moyens d'imprimer. Ce fut de la sorte qu'il composa *les Mille et une Métamorphoses, l'Enclos et les Oiseaux,* et *les Tours de passe-passe des Épouses de Paris,* dont les manuscrits ont été sans doute égarés.

Son dernier ouvrage, publié en 1802. porte le titre de *Posthumes* ou *Lettres du Tombeau.* Le pauvre homme se faisait alors si peu d'illusion sur son crédit auprès du public, qu'il le fit paraître sous le nom de Cazotte, à l'aide d'une fable tant bien que mal forgée :

« Nous soupions ensemble, dit-il, deux fois par semaine, ensuite par décade, chez la comtesse de Beauharnais, rue de Tournon. Cazotte m'aimait et aimait mes ouvrages. Il me remit son travail quand il eut des craintes d'être arrêté, et il me chargea de le publier sous mon nom, croyant alors que ce serait un moyen de succès et d'éviter la persécution. Ces deux motifs n'existent plus; Cazotte est réconcilié avec ses bourreaux, et ma réputation est tombée. »

Par malheur, cette supercherie eut un résultat tout autre que celui qu'il en attendait; la police, qui saisissait rarement, saisit le soi-disant livre de Cazotte, sous prétexte qu'il renfermait de scandaleuses révélations sur quelques personnes touchant de très-près au gouvernement. La police eut raison. Cet ouvrage, véritable fruit d'une imagination en délire, est à la fois un roman, un conte fantastique, une apologie des idées pythagori-

ciennes, un précis de la révolution française et un système complet de physique. Devant ces vagabondages de la pensée, on est quelquefois surpris d'apercevoir des lueurs étranges et soudaines ; jamais tant de verve ne se rencontra dans autant de folie, jamais les dernières heures d'un vieillard ne furent illuminées d'une plus flamboyante audace (1). Rétif de la Bretonne avait mis son dernier écu dans l'impression des *Posthumes;* aussi, à la fin du quatrième volume, le voit-on faire un dernier appel au public, et tendre ses bras de tous côtés vers un généreux éditeur :

« Que le lecteur sensible, dit-il, se représente un vieillard de soixante-huit ans commencés, qui a tant travaillé pour l'utilité publique... Je ne me suis jamais occupé qu'à indiquer à mes semblables différentes routes de bonheur, surtout dans l'état de mariage, qui est le plus ordinaire... Dans *les Contemporaines* j'ai tracé deux cent soixante et douze de ces routes, trente-quatre dans *les Françaises,* quarante-cinq dans *les Parisiennes*, six cent dix dans *les Provinciales*, plus de soixante dans les *Filles du Palais-Royal,* plus de quatre-vingts dans *l'Enclos et les Oiseaux*, etc... Je ne parle pas de tant d'autres ouvrages : ils m'avaient procuré un avoir de soixante et quatorze mille francs, qui ont été engloutis par les assignats. Ainsi ont disparu l'espoir et la dernière ressource de ma vieillesse ; car que ferai-je à soixante-huit ans? L'homme qui vient

(1) Le fragment suivant fera juger du reste : « Une puissante comète, déjà plus grosse que *Jupiter*, s'était encore augmentée dans sa route en s'amalgamant six autres petites comètes languissantes. Ainsi dérangée de sa route ordinaire par ces petits chocs, elle n'enfila pas juste son orbite elliptique, de sorte que cette infortunée vint se précipiter dans le centre dévorant du soleil... On prétend que la pauvre comète, brûlée vive, poussait des cris épouvantables. » (T. IV, p. 74.)

de s'épuiser pour imprimer cet ouvrage n'a que son prompt débit pour tout moyen de subsister avec trois orphelins en bas âge. Aidez-moi du moins à imprimer quatre ou cinq ouvrages manuscrits, dont j'hypothéquerai la première rentrée pour les frais... Venez à mon secours, s'il est possible; jamais on n'en eut autant de besoin ! »

Ce cri déchirant fut à peine entendu, et la saisie des *Posthumes*, en lui enlevant sa dernière espérance, frappa le dernier coup au cœur de Rétif de la Bretonne. Il s'était remarié avec une ancienne passion, âgée de soixante et dix ans, nommée Jeannette Rousseau. Quelques personnes s'employèrent pour lui faire obtenir une place modeste dans une administration. Il accepta. Mais bientôt ne pouvant plus ni marcher ni tenir une plume, il se retrouva dans son grenier, entre ses deux filles, Marion et Agnès...

Nous ne nous appesantirons pas sur l'agonie douloureuse de cet homme, dont la vie devait être aussi extraordinaire que les ouvrages. Lui-même a prédit sa mort dans la phrase suivante :

« Edme Restif engendra Edme-Nicolas Restif, qui fut poëte et qui doit, suivant son horoscope, mourir de faim, le 4 décembre, un samedi soir. »

En cela, le pauvre diable ne s'est trompé que très-légèrement. Ce n'est pas un 4 décembre, c'est le 4 février 1806 qu'il a été enterré. Il n'est pas mort de faim, il est mort seulement de misère. La comtesse de Beauharnais a payé les frais de son inhumation.

Charles MONSELET.

Romans.

LES SOUPERS

DU DIRECTOIRE.

INTRODUCTION.

Dans la soirée du deux juillet de l'année mil sept cent quatre-vingt-dix-neuf, un officier descendait de cheval dans la cour d'un de ces beaux hôtels situés rue du Faubourg-Saint-Honoré. Le concierge, fort étonné de l'arrivée de ce cavalier, qui lui avait demandé assez brusquement de lui ouvrir la porte cochère, attendait, une lanterne à la main, que l'inconnu voulût bien lui expliquer le but de sa visite. L'officier était vêtu d'un uniforme vert; il portait des bottes fortes, une culotte

de peau blanche et un chapeau de feutre dont les deux cornes étaient tellement couvertes de poussière, qu'à peine distinguait-on la ganse et la cocarde. La chabraque du cheval était bordée d'un galon d'or flétri ; le portemanteau était de petite dimension, mais, en revanche, des fontes énormes paraissaient contenir de longs pistolets. Nous ajouterons qu'un sabre à la turque pendait au ceinturon du cavalier.

— Capitaine, dit le concierge en jetant un coup d'œil sur les épaulettes de l'officier, citoyen capitaine, cette maison n'est point habitée... elle est même à vendre...

— A vendre ! répondit l'officier en décrochant la gourmette de la bride de son cheval et en dessanglant de deux crans la selle à la hussarde ; et depuis quand, s'il vous plaît, citoyen ?

Le concierge hésitait. Le son de voix de l'officier paraissait l'avoir ému.

— Ah ! je comprends, reprit celui-ci tout en continuant à donner des soins à son cheval. Cette maison devait appartenir à quelque chien d'émigré, et la nation, qui n'émigre jamais, s'est approprié la maison. C'est bien fait, citoyen. En attendant, voici mon cheval, un arabe pur sang, comme vous voyez. Vos écuries sont vides, mais vos greniers sont pleins peut-être. Emmenez-moi ce gaillard-là et donnez-lui une place d'honneur, de la litière jusqu'au jarret et triple picotin d'avoine. Il arrive tout droit du Caire, en Égypte, par terre et par mer bien entendu... Mais que diable faites-vous là, planté comme un ibis sur une corniche? Dépêchons, citoyen, dépêchons.

Et, prenant son cheval par une des branches du mors, l'officier se dirigea vers la porte de l'écurie, comme s'il connaissait la maison depuis dix ans. Le concierge le

suivait, de plus en plus troublé. La porte céda sous la main de l'étranger, qui, après avoir enlevé la bride à son arabe pur sang, comme il l'appelait, passa un licou au merveilleux cheval et l'installa sans façon dans une des meilleures cases de l'écurie. Puis, tournant à droite, il monta résolûment un escalier de bois et revint bientôt du grenier à fourrage, portant entre ses bras une énorme bottelée de paille. Le concierge le vit avec ébahissement recommencer la même opération jusqu'à trois fois. Quand le cheval eut de la paille presque jusqu'au ventre, l'officier enleva la selle et se mit à *bouchonner* les reins et les flancs de son arabe, avec une dextérité et une vigueur toute juvénile.

— Là! dit-il enfin. Maintenant, citoyen, nous allons couvrir cet *aristocrate* d'une bonne couverture de laine. Nous le laisserons souffler et suer à son aise pendant une demi-heure, et ensuite nous aurons l'honneur de lui offrir triple picotin. J'ajouterai que si quelqu'un a le malheur de faire boire ce cheval sans ma permission, je lui brûle la cervelle... non pas au cheval, citoyen. Vous me comprenez?

— Parfaitement, dit le concierge.

— Voilà qui est bien pour le moment, reprit l'officier; songeons au cavalier maintenant.

Après avoir embrassé le cheval sur la lèvre supérieure et lui avoir passé la main sur la couverture au garrot et à la croupe, l'inconnu sortit de l'écurie, le sabre sous le bras, et ses fontes à la main. Le concierge s'était hâté de prendre le portemanteau.

— Citoyen officier, lui dit-il dans la cour, vous avez un billet de logement?

— Tiens! reprit celui-ci. Vous y pensez seulement après avoir logé mon cheval? C'est bien, citoyen concierge, je me souviendrai du procédé. Il me va au cœur

tout droit. Eh bien, oui, j'ai un excellent billet de logement pour cette maison-ci. Seulement, je vous déclare...

— Mon capitaine ne peut loger dans l'hôtel, reprit le concierge. Tout est fermé depuis sept ou huit ans; il ne reste pas un lit, pas un matelas. Mais si mon capitaine veut bien se contenter d'une chambre, fort propre du reste, dans l'avant-corps de logis...

— Près de vous, mon brave, dit l'officier. J'accepte, pardieu!... Tenez, voici d'abord pour mon souper... j'ai une faim canine; j'arrive du Caire!

— Du grand Caire! exclama le concierge que la surprise saisissait aux flancs.

— Du plus grand Caire que possède la haute Égypte. Allons souper chez vous.

Et il mit dans la main du concierge un bel écu de six francs. L'honnête portier voulait refuser; mais un autre écu fut glissé dans sa main comme pour tenir compagnie au premier.

— Celui-ci, ajouta l'officier, est de cinq francs et à l'effigie de la république. Ma foi, tant pis s'il se bat avec son aristocrate de voisin; ces joufflus de rois auraient bien dû se conformer un peu au système décimal. Allons souper, citoyen.

Le concierge n'ajouta plus un mot, craignant sans doute de sentir un troisième écu se glisser dans sa main. Il précéda son convive, et tous deux arrivèrent dans une grande pièce du rez-de-chaussée assez mal éclairée, mais meublée avec un certain goût d'ancien régime qui parut ne pas échapper au regard de l'officier.

— C'est ici votre loge? dit-il. Diable! en Égypte on appellerait cela la salle du divan.

— Mon capitaine veut-il me faire l'honneur de me

suivre ? L'appartement que je lui destine est au-dessus.

— Un moment ! reprit l'officier. Soupons ici, mon brave ; je ne descends pas de cheval pour monter un escalier. Depuis Toulon jusqu'à Paris, je n'ai pas quitté mes bottes.

— Ah ! pauvre jeune homme ! dit une voix qui partait de l'angle de l'appartement.

— Eh ! mais... nous ne sommes pas seuls ? demanda l'officier.

— Mon capitaine ! c'est ma femme, répondit le concierge un peu déconcerté.

Alors s'avança vers le milieu de la loge une vieille femme vêtue de noir et s'appuyant sur une canne à béquille.

— Voyons ! voyons ! dit-elle. Vous arrivez de l'armée d'Égypte, *monsieur* l'officier ?...

Le capitaine s'était installé sans façon dans un fauteuil, près d'une table sur laquelle le digne concierge étendait une nappe toute blanche et posait des verres, deux bouteilles, des assiettes et du pain.

— Ma femme est infirme, dit-il, ce qui ne lui enlève pas un grain de curiosité. Que mon capitaine veuille bien prendre patience et m'attendre un moment ; je vais lui chercher à souper à deux pas d'ici ; rue Saint-Honoré, au Cerf... national !

— C'est-à-dire ex-royal, n'est-ce pas ? ajouta l'officier en riant. Cela leur apprendra à vivre aux citoyens cerfs avec leurs prétentions à l'aristocratie. C'est bien dit. Au reste, ajouta-t-il , je vous préviens qu'en fait de cerf j'aime le chevreuil, comme en fait de volaille, j'aime les perdreaux. Allez, mon brave, allez.

Le concierge sortit en toute hâte pour gagner la rue Saint-Honoré. Restée seule avec l'officier , la petite

vieille devint silencieuse. Elle alluma une belle chandelle toute neuve qu'elle posa sur la table. L'inconnu lui tournait le dos, longuement étendu dans le fauteuil et s'étirant de son mieux comme un homme qui n'avait vraiment pas quitté ses bottes éperonnées depuis Toulon jusqu'à Paris.

— Citoyenne, dit l'officier après quelques minutes de réflexion, à qui appartient cet hôtel?

— A qui? reprit la vieille presque irritée. Parbleu! à madame la Nation; c'est un bien national... Voulez-vous l'acheter, M. le capitaine? On vous donnera l'hôtel pour cent cinquante mille francs, mais en écus, entendez-vous? car aujourd'hui les galants assignats sont mis à la porte. Pauvre peuple! il en était pourtant réduit, il y a encore six mois, à payer trois mille francs une livre de veau.

— En papier! ce n'était pas cher, et aujourd'hui?...

— Grâce à M. Barras, à M. Sieyès et à ces autres messieurs, nous ne payons plus le veau que seize sous. Cuivre vaut encore mieux que chiffon, mon officier. Eh bien! achèterez-vous l'hôtel? C'est beau, c'est doré, c'est parqueté. Ah! il faut voir... Et puis, il y a un grand jardin qui va jusqu'aux Champs-Élysées...

L'officier pencha la tête et devint rêveur.

— Vous avez servi les anciens maîtres de cette maison? reprit-il en hésitant un peu.

— Mais dame! oui, monsieur; ce n'est pas un crime, je pense?

— Non, certes, citoyenne. Oh! vous pouvez parler devant moi; je ne me suis jamais mêlé de politique. Un soldat ne connaît que son épée.

— Je vous crois des *bons*. Tenez, monsieur, j'ai confiance en vous. Eh bien! oui, je regrette mes pauvres anciens maîtres...

La concierge essuyait une larme furtivement. L'officier la regardait du coin de l'œil, et comme elle paraissait vouloir garder le silence, il ajouta :

— Le dernier propriétaire de cette maison se nommait donc...?

— M. de Vitry, comme on disait autrefois, le... comte de Vitry, reprit-elle en baissant la voix.

L'officier eut un petit mouvement nerveux que la concierge ne remarqua point. Il dit presque aussitôt :

— Cet ex-comte n'a point eu d'autre héritier que la nation?

— Il mourut sur la place de la Révolution, reprit la vieille femme en étouffant un sanglot.

Le capitaine se leva brusquement et se mit à marcher d'un bout à l'autre de l'appartement, la tête penchée et les mains croisées derrière le dos, comme un homme fort préoccupé.

Le concierge arrivait suivi d'un marmiton portant une énorme corbeille. La vue du souper sembla ranimer l'officier; sa physionomie reprit cette sérénité joviale dont elle paraissait avoir l'habitude. Vraie ou étudiée, la gaieté du capitaine provoquait la bonne humeur chez les autres. Aussi, la pauvre concierge elle-même parut revenir à des idées plus riantes.

— Mordieu! s'écria l'officier en contemplant le souper qu'on lui servait. Mais, c'est un festin! est-ce que vous attendez le Directoire ce soir?

Le marmiton venait de poser sur la table un filet de chevreuil piqué, un pâté de jambon, croustillant et doré, un levraut à la broche, une belle salade de laitue, blanche et couronnée de fleurs de capucines, des fraises, des oranges et deux bouteilles de vin.

— Veuillez vous asseoir, mon capitaine, reprit l'honnête concierge. Je ne vous donne à souper que pour

votre argent ce soir. Mais demain, j'aurai mon tour.

L'officier exigea que l'on plaçât deux couverts de plus en ajoutant :

— Mes bons amis, si je suis l'amphitryon ici, égalité et fraternité ! Soupons ensemble.

Le concierge et sa femme acceptèrent, mais non sans avoir porté auparavant le triple picotin d'avoine promis au cheval arabe de M. le capitaine, ce qui réjouit fort celui-ci.

Bonne chère et belle humeur vont de compagnie surtout quand on arrive de loin, et certes, l'officier qui ne s'était point débotté depuis son départ de Toulon éprouvait toutes les sollicitations engageantes du plus énergique appétit.

— Deux cents lieues à cheval, mon capitaine! s'écriait le concierge.

— Deux cent cinquante, mon brave! et presque toujours au trot quand je n'allais pas au petit galop; car, voyez-vous, le cheval arabe pur sang est le phénomène de la création; il s'anime par l'espace et retrempe ses forces dans l'action. Il y a des chevaux en Égypte qui vont d'une traite de la porte du Caire à la grande pyramide, trente lieues sans débrider. Celui que j'ai là, dans cette écurie, est venu de Toulon en douze jours. Si je l'eusse laissé faire, il serait à Paris depuis avant-hier. Je le pris dans un combat de cavalerie à un de ces brigands de beys d'Égypte qui commandaient les mameluks, près du Nil, à l'affaire de Rahmanich. La chose fut faite en un tour de main. Après avoir cassé la tête d'un coup de pistolet à un grand coquin de bey mulâtre, je le désarçonnai d'un coup de genou et je saisis son cheval par la bride; il était temps, car celui que je montais reçut presque au même instant un coup de feu en pleine poitrine, une décharge de petites balles,

telles que ces voleurs d'Arabes en mettent dans leurs pistolets de combat. Depuis lors, je n'ai pas eu d'autre cheval que celui-là soit en Égypte, soit en Syrie... Murat enviait mon cheval, Lannes m'en a offert un prix fou ; je ne l'aurais donné qu'au général en chef s'il eût manqué de bons coureurs. Mais j'aime autant l'avoir gardé. Nous nous proposons de faire ensemble une belle campagne en Italie... car il paraît que l'horizon se couvre de ce côté-là. Patience!

Pendant que l'officier parlait de la sorte, ses deux convives le considéraient avec une vive anxiété. Le capitaine, en se mettant à table, avait quitté son chapeau militaire; son visage se montrait en pleine lumière; cette figure était maigre, brûlée par le soleil d'Égypte, mais d'une finesse et en même temps d'une énergie remarquables. Le capitaine avait une cicatrice peu profonde mais fort allongée, au-dessus du sourcil droit. Ses traits étaient fiers et réguliers. Il portait une longue moustache brune, de grosses cadenettes lui encadraient le visage et retombaient presque sur l'épaule ; un énorme catogan bien ficelé emprisonnait ses cheveux et se dodelinait sur le collet de l'habit. Mais ce qui fixait surtout l'attention de ses convives, c'étaient l'expression de son regard, le son de sa voix et une grosse bague en or qu'il portait à l'annulaire de la main gauche.

— Mon capitaine, dit tout à coup le concierge, pardon pour ma curiosité... J'ai déjà vu votre visage quelque part.

— Vraiment? reprit l'officier.

Et il se mit à boire lentement un verre de vin.

La vieille femme ne cessait de fixer sur lui deux yeux ardents. Elle ne mangeait plus.

— Mon capitaine avait-il quitté la France depuis longtemps? ajouta le portier.

L'officier hésitait, lorsque la vieille femme se levant tout à coup et prenant sa canne-béquille avec vivacité se dirigea vers une crédence et ouvrit un tiroir. Elle revint aussitôt, et montrant un médaillon à son mari :

— Regarde, Bernard ! dit-elle.

Le concierge jetait des regards alternativement sur le portrait du médaillon et sur le visage de l'étranger. Bientôt une larme brilla dans les yeux de ce brave homme. Quant à sa femme, elle se prenait la tête dans les mains et poussait de gros soupirs. L'officier n'osait les regarder ; il penchait la tête et paraissait absorbé dans une immense rêverie. Tout à coup on vit le concierge se lever ; sa femme l'imita, et ces deux vieux serviteurs, se reculant d'un pas, s'inclinèrent devant le capitaine.

— M. le comte ! dit le digne concierge.

— Providence du ciel ! s'écria la vieille femme.

— Ah ! Bernard ! ah ! Marguerite, mes pauvres vieux amis, reprit l'officier en leur tendant les bras, comment ne m'aviez-vous pas encore reconnu ?

Ce fut une scène attendrissante. L'officier de l'armée d'Égypte, le ci-devant comte Raymond de Vitry, pressait contre sa poitrine les deux serviteurs de son père, deux pauvres concierges restés fidèlement les gardiens de l'hôtel de Vitry à travers la tourmente révolutionnaire.

— Mes amis, dit le capitaine, reprenons du calme et de la sérénité, surtout de la présence d'esprit, du sang-froid. Vous, ma bonne Marguerite, cessez de me baiser les mains, et vous, Bernard, gardez-vous bien de m'appeler encore *monsieur le comte;* je suis le capitaine Raymond, entendez-vous bien ? soldat au service de la république française, et, si vous le permettez, votre neveu...

— Jésus-Marie ! s'écria Marguerite.

— Mes amis, reprit l'officier, il y va de ma sûreté. Votre neveu était mon frère de lait, il portait mon prénom. Il partit pour l'armée de Sambre-et-Meuse en 1792, vous n'avez jamais eu de ses nouvelles depuis. Il a été tué ou il est prisonnier. Je le remplace ; je deviens lui-même.

— C'est entendu, c'est compris, ajouta Bernard en s'essuyant les yeux , vous êtes notre neveu Raymond, capitaine...

— Et officier d'ordonnance du général en chef Bonaparte.

Bernard porta la main à la hauteur du sourcil droit. Ce salut militaire fut du goût de l'officier qui reprit aussitôt :

— Raymond Bernard, au service de la république depuis six ans, ayant fait la campagne d'Italie sous les ordres des généraux Lannes, Murat, Berthier, Andréossy, Masséna et autres braves généraux de brigade et de division, en tête desquels nous plaçons le grand homme appelé Bonaparte; Raymond, vous dis-je, qui partit pour l'Égypte avec l'armée divisionnaire, n'étant encore que sous-lieutenant et qui revient en France avec le grade de capitaine, grâce aux vigoureux coups de sabre qu'il s'est plu à distribuer aux combats de Rahmaniéh, des Pyramides, dans la plaine du Caire, aux siéges de Jaffa, de Saint-Jean d'Acre et autres lieux témoins de notre valeur et de notre dévouement pour la république. Inutile de vous dire ce soir, mes bons amis, pourquoi et comment me voici de retour à Paris aujourd'hui ; vous me dispenserez de vous jurer, cependant, que je n'ai point déserté le drapeau.

En ce moment, on frappa trois coups redoublés à la porte cochère de l'hôtel. Bernard se hâta d'aller ouvrir,

une lanterne à la main. Trois minutes après, deux dragons entraient dans l'appartement du concierge, où l'officier avait repris sa place à table.

Les deux dragons saluèrent militairement, et, se tenant debout au milieu de la chambre :

— Capitaine, dit l'un d'eux, nous avons trouvé la maison que vous nous aviez indiquée comme étant votre logement de route. Nous venons prendre vos ordres...

— On vous les donnera demain à dix heures du matin à l'état-major de la place, répondit l'officier ; j'y serai.

— Capitaine, reprit l'autre dragon, voici une dépêche venant du palais du Luxembourg ; j'ajouterai que l'étendard à trois queues présenté ce matin par mon capitaine et nous aux citoyens directeurs a été placé dans la salle du conseil du Directoire à côté des autres drapeaux pris sur l'ennemi.

— C'est bon ! reprit l'officier en parcourant des yeux la dépêche. Voici un récépissé de votre dépêche... Allons, Bernard, deux verres à ces braves camarades qui m'ont escorté depuis le Caire jusqu'au Luxembourg, où nous avons remis ce matin entre les mains du citoyen Barras les trois queues de Mourad-Bey, un coquin fini, mais une fière lame.

Bernard mit deux verres de plus sur la table et déboucha une bouteille de vin. Tous les verres furent remplis, même celui de Marguerite.

— Debout ! dit le capitaine, et à la santé de notre général en chef.

On but rasade après le *vivat;* Marguerite toucha son verre du bout des lèvres.

— Au capitaine Raymond, le brave des braves ! s'écria un dragon.

— Tais-toi, vieux lapin! dit l'officier; je joins ta santé à la mienne.

— Aux épaulettes de colonel de mon capitaine! exclama l'autre dragon.

— Soit! dit l'officier, et à tes galons de maréchal des logis, camarade.

— Fameuse piquette! ajoutèrent les dragons à la troisième rasade.

— Un peu! reprit Bernard piqué au vif; c'est du xérès de vingt ans, débouché en l'honneur de notre neveu le capitaine Raymond.

— Le capitaine est votre neveu! dit le vieux dragon. Eh bien! citoyen, vous pouvez vous vanter d'être l'oncle d'un...

— D'un quoi? répliqua Bernard.

— Te tairas-tu, satané bavard? dit l'officier.

— Impossible, mon capitaine.

— L'oncle de quoi?... demandait Bernard fort ému et intrigué.

— Eh parbleu! l'oncle d'un héros, dit le dragon.

— Allons, reprit l'officier, assez comme cela. Demain matin à dix heures, à l'état-major.

— Salut et fraternité, capitaine.

Les deux dragons se retirèrent, très-émerveillés de la piquette de l'oncle de Raymond. Quant à celui-ci, après avoir donné quelques ordres à Bernard et à Marguerite, il demanda à monter dans la chambre. Là, le digne concierge lui aida à quitter ses bottes, qui tenaient aux jambes de toute la longueur de deux cent cinquante lieues.

Un quart d'heure après, le capitaine dormait du sommeil des braves dans un lit excellent.

I

LA RUE CHANTEREINE (1).

Le lendemain du jour dont il a été question, après avoir rempli à l'état-major de la place les formalités nécessaires à son séjour à Paris, le capitaine Raymond s'acheminait à pied vers le quartier de la Chaussée-d'Antin. Il était en petite tenue de campagne, mais ce jour-là il avait donné à sa toilette militaire certains soins minutieux qui tenaient beaucoup de l'élégance. Un tailleur était venu le trouver de grand matin à son logement, et, aidé d'un excellent perruquier et d'un bottier en renom, il avait fait de notre officier d'Égypte un fort joli militaire de Paris.

Raymond avait à peine vingt-six ans. Il était d'une taille moyenne, mais svelte et juvénile. C'était un homme fort bien bâti, selon le style du temps, et un fort galant homme, d'une physionomie charmante, d'un esprit ardent, d'un caractère facile mais très-ferme, d'une instruction acquise à travers les agitations de la guerre, mais qui ne manquait pour cela ni de richesse ni de profondeur. Du reste, le capitaine Raymond avait pris l'habitude, par ses rapports avec les hommes de guerre les plus éminents, d'une simplicité de mœurs et d'un sans-façon de manières qui dénotent presque toujours une grande supériorité. Ajoutons à ces qualités une insouciance complète des préoccupations de la vie,

(1) Aujourd'hui rue de la Victoire.

une gaieté qui puisait sa source dans le fond du caractère, des goûts passionnés pour le beau et la gloire, et nous pourrons nous former une idée à peu près complète du moral et des avantages physiques de notre officier.

Revenons à lui, car il arrive déjà à l'entrée de la rue de la Chaussée-d'Antin, ayant fort à cœur de se trouver avant midi rue Chantereine.

Le capitaine ne paraissait pas se préoccuper beaucoup ce jour-là des changements qui avaient pu renouveler l'extérieur de Paris, cette ville qu'il avait quittée depuis plus de sept ans. Il marchait droit son chemin, levant la tête de temps en temps comme pour consulter la longitude et la latitude de la grande rue qu'il parcourait. Arrivé enfin au point désiré, il tourna brusquement le coin de rue et ne s'occupa plus que des numéros des portes cochères. Tout à coup il s'arrêta.

— Numéro 30! dit-il, c'est donc ici ! je vais la voir...

Et comme s'il éprouvait un violent battement de cœur, il aspira un moment quelques bouffées d'air, que rafraîchissaient en cet endroit de grands arbres dominant les murs.

Le capitaine frappa à une porte cochère peinte en vert, et se trouva bientôt dans une longue allée de tilleuls qui aboutissait à un rond-point au milieu duquel s'élevait un petit hôtel d'une grande simplicité d'architecture, mais dont la propreté élégante à l'extérieur, et le perron chargé de beaux vases de fleurs annonçaient que la grâce et la distinction habitaient cette demeure.

Un domestique sans livrée vint à lui.

— Monsieur est le capitaine Raymond ? demanda cet homme.

— Oui, citoyen, dit l'officier fort embarrassé de la qualification à lui donner.

Le domestique sourit et ajouta :

— Madame, ayant reçu le billet de monsieur, m'a donné l'ordre d'introduire monsieur.

— Diable! pensait Raymond en suivant le domestique, où donc allais-je me fourrer avec mes citoyens et mes citoyennes rapportés d'Égypte? Il paraît qu'en France la bonne compagnie fait déjà peau neuve.

On traversa un vestibule orné de quelques bustes de marbre, et l'on arriva dans un salon du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur un *parterre émaillé* de fleurs. Nous ne cherchons pas à rajeunir le pittoresque du Dictionnaire de 1799.

Le capitaine se trouva seul un moment. Sa première remarque fut une sensation; une douce odeur de verveine parfumait l'air dans ce salon. Raymond se rappela en ce moment ces enivrantes senteurs que la brise du soir apporte des rives du fleuve sous le beau ciel de l'Égypte. Rien ne ramène les souvenirs, même les plus éloignés, comme les odeurs. Si notre lecteur a l'odorat fin et l'âme délicate, comme nous n'en doutons pas du reste, il conviendra avec nous que cent fois pour une il lui est arrivé de bien loin quelque beau souvenir, bien frais, en respirant un parfum inattendu.

Mais une porte s'ouvrit dans le fond du salon, et l'officier vit entrer une femme de taille moyenne, vêtue d'un élégant peignoir de basin blanc, tête nue et tenant à la main une lettre ouverte et probablement lue et relue.

Cette femme avait trente ans; mais sa grâce, sa tournure, et surtout son sourire étaient certainement restés à leur vingtième année. Le peignoir de basin blanc, un peu serré à la taille, laissait deviner un buste souple et charmant et d'une finesse de forme incomparable.

— M. le capitaine, dit cette femme, que de remercîments j'ai à vous adresser! A peine arrivé hier, vous

m'avez fait parvenir cette lettre... Ah! je l'attendais depuis longtemps !

Le capitaine s'inclina, et, comme on l'invitait à s'asseoir d'un geste digne et familier, il prit un fauteuil qu'il avança jusqu'à trois pas de distance de la maîtresse de la maison.

Notre lecteur nous a deviné peut-être : cette femme d'une élégante simplicité de ton et de manières, d'une distinction suprême et d'une expression de regard et de sourire qui pouvait enivrer, cette femme était madame Bonaparte.

Le capitaine Raymond éprouvait devant elle une émotion dont il est facile de se rendre compte, quand on se rappelle à quel point cette femme était aimée alors du général en chef de l'armée d'Égypte, et les sympathiques admirations dont elle était l'objet à Paris. Mais retrouvant bientôt sa présence d'esprit et se souvenant du but de sa visite :

— Madame, dit-il, a reçu hier au soir une lettre du général par un de mes dragons. On m'aurait ôté la vie avant de m'enlever cette lettre que j'apportais du Caire, mais il aurait fallu me tuer deux fois pour me voler celle-ci, que je ne devais remettre qu'en mains propres à madame Bonaparte.

Joséphine tressaillit, et son regard clair et pénétrant s'attachait sur un portefeuille que le capitaine venait de sortir de la poche de son habit.

— Voici cette lettre, madame. Le général l'a écrite deux heures avant mon départ.

Madame Bonaparte rompit le cachet de la lettre qu'elle lut avec avidité. Le capitaine ne perdit pas de vue une seule de ses émotions. Personne plus que Joséphine n'était doué, nous allions dire affligé, de cette sensibilité exquise et ardente qui est à l'âme humaine ce

que la vibration musicale est aux organisations nerveuses. Joséphine, en lisant la lettre du général, pâlissait et rougissait tour à tour ; et ses beaux yeux, si doux et si expressifs, se remplissaient de larmes. Plusieurs fois elle interrompit sa lecture pour consulter du regard le visage de l'officier d'ordonnance, comme si celui-ci connaissait le contenu de cette lettre.

— Madame, reprit-il, je ne suis vraiment qu'un courrier... J'ignore ce que renferment mes dépêches.

— Ah! monsieur, dit Joséphine, il est impossible que le général ne vous ait pas mis dans les confidences de ses projets... Comment! il pense à revenir en Europe sans attendre l'autorisation du Directoire... Mais songe-t-il donc qu'il rend sa position des plus dangereuses? La lettre me dit, monsieur, que vous avez plusieurs explications à me donner verbalement.

Le capitaine Raymond voyait sa position devenir nette et précise ; il parut soulagé d'un grand embarras.

— Eh bien! madame, dit-il, puisque mon général en chef m'honore de tant de confiance, je ne puis vous cacher qu'il a jugé les affaires de la France dans une situation telle qu'il est bien déterminé à revenir pour sauver la république de la mauvaise voie où on l'a engagée. Notre conquête en Italie est à peu près perdue ; la trahison et l'impéritie nous ont fait reculer de tout le chemin que nous avions fait ; l'Autriche reprend peu à peu toutes nos positions ; la Lombardie est perdue, et le Piémont va nous échapper. Bientôt Wurmser passera les Alpes maritimes, et dans quelques semaines le territoire français sera entamé. « Ah ! nos belles conquêtes d'Italie ! s'écrie souvent le général, qu'en ont-ils fait depuis mon départ, les misérables? » Ensuite, madame, il paraît qu'à l'intérieur les affaires publiques ne sont pas en meilleur état. Le désordre est partout ; la dilapi-

dation, la concussion sont à l'ordre du jour. C'est un pillage organisé ; le gouvernement abandonne décidément l'armée expéditionnaire. Figurez-vous qu'en Égypte depuis six mois on manque de tout approvisionnement venant de France ; le soldat ne touche plus de solde, et sans nos victoires sur les Turcs, les beys et les mameluks, l'armée périrait de misère. La discipline s'est conservée admirable, cela est vrai ; mais à qui le doit-on ? A l'héroïque énergie, au génie, disons le mot, du général en chef. Sans lui, tout était perdu... Eh ! bon Dieu ! les envieux ne l'ont même pas épargné au milieu de ses triomphes dans le Levant.

— Oui, oui, reprit Joséphine, ils ont même trouvé le moyen de lui faire un ennemi du général Kléber... un noble cœur cependant.

— Madame, Kléber est un rival peut-être, mais un ennemi, je ne le crois pas, reprit le capitaine, surtout depuis l'admirable lettre que lui écrivit le général en chef : c'est moi qui eus l'honneur de l'écrire sous sa dictée.

— Vous, monsieur ! dit Joséphine avec un accent charmant d'animation et presque de joie, et vous rappelez-vous cette lettre?

— La voici, madame, j'en ai gardé copie ; madame Bonaparte seule doit la posséder.

L'officier d'ordonnance tira un papier de son portefeuille et le remit à l'admirable femme avec qui il causait. Joséphine lut à demi-voix cette lettre que personne ne connaissait en France encore dans ce moment-là, et qui depuis est devenue si justement célèbre :

« Croyez au prix que j'attache à votre estime et à votre amitié ; je crains que nous ne soyons un peu brouillés, vous seriez injuste si vous doutiez de la

peine que j'en éprouverais. Sur le sol de l'Égypte, les nuages, quand il y en a, passent dans six heures ; de mon côté, s'il y en avait, ils seraient passés dans trois. »

— Madame, reprit l'officier, il est impossible que Kléber résiste longtemps à l'entraînement du général Bonaparte. Eh ! ne savez-vous pas qu'à la fin de la journée des Pyramides, Kléber arriva au galop sur le terrain où se trouvait le général en chef, sauta de cheval, et dans un mouvement électrique saisit entre ses bras le héros de la journée en s'écriant : « Général, vous êtes aussi grand que le monde ! »

— Je savais cela parfaitement, reprit Joséphine en essuyant ses beaux yeux; espérons donc, M. le capitaine.

Après quelques questions pleines de sollicitude maternelle au sujet d'Eugène Beauharnais qui avait suivi son père adoptif en Égypte, madame Bonaparte tira un cordon de sonnette, et presque aussitôt une jeune et fort belle négresse entra dans le salon.

— Mon déjeuner, lui dit sa maîtresse, mais ici, sur cette petite table.

Le capitaine s'était levé, et allait se retirer lorsqu'on lui dit de la plus belle grâce du monde :

— Vous ne voulez pas assister à mon déjeuner, monsieur? J'ai cependant encore bien des choses à vous demander.

L'officier resta et reprit son fauteuil. La négresse revint, apportant un plateau qu'elle posa sur un guéridon devant sa maîtresse. Le déjeuner de madame Bonaparte se composait d'une tasse de chocolat et de quelques oranges. La belle négresse, vêtue d'une robe blanche à raies bleues et coiffée d'un madras jaune clair, se tenait debout, près du guéridon, une chocolatière d'argent à

la main. On eût dit une svelte cariatide égyptienne descendue du palais d'un Pharaon. Le capitaine la regardait avec admiration.

— Vous voyez, lui dit madame Bonaparte, une de mes fidèles négresses de la Martinique. Zoé n'a jamais voulu me quitter; elle est née à l'habitation de mon père. Ce qui vous étonnera, M. le capitaine, c'est que Zoé ne veut pas de sa liberté dans un pays qui a fait toute une révolution pour devenir libre. Cependant, je vous assure qu'elle n'est point esclave ici ; elle tient à me servir, voilà tout...

— Je comprends très-bien cela, reprit l'officier ; cependant, je crois, moi, que mademoiselle Zoé ne sert pas...

— Comment cela? demanda Joséphine.

— Madame, mademoiselle Zoé obéit à madame Bonaparte; l'obéissance, en pareil cas, est la soumission volontaire du cœur.

Zoé comprit-elle les paroles du capitaine? On peut le penser, car on la vit sourire et montrer, en souriant, des dents blanches et belles comme un écrin de perles. Quant à madame Bonaparte, elle remercia Raymond par un de ces regards dont l'expression restera toujours intraduisible pour nous, pauvres peintres, qui n'avons que des syllabes sur notre palette à couleurs.

Il y avait dans le salon un grand portrait en pied du général en chef de l'armée d'Italie ; le capitaine portait souvent de ce côté des regards avides, et son visage s'animait singulièrement.

— Est-ce bien lui? demanda Joséphine.

— C'est lui, madame, reprit l'officier, tel que nous le vîmes à Mantoue après la bataille de Rivoli. Aujourd'hui le teint du général s'est bruni de ces tons fauves que donnent les rayons du soleil d'Égypte. Le climat,

en Italie, brunit et colore ; en Égypte, il estompe le visage de reflets noirs et ardents...

— Oh ! mon Dieu ! dit Joséphine, mais il nous reviendra brûlé...

— Rassurez-vous, madame ; le général est de tous les officiers de l'armée le plus énergique contre le climat et l'ennemi.

— Et Jaffa, monsieur ?

— Oui, madame, le général voulut toucher un pestiféré. Je le vois encore ôter son gant et poser les deux doigts sur la poitrine d'un malheureux malade qui souffrait comme un damné. Le chirurgien en chef Larrey pâlit... Il offrit au général un linge imbibé de vinaigre. Le général se frotta à peine la main. Mais ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que le pestiféré, touché par le doigt de Bonaparte, guérit quelques jours après. Si nous étions restés à Jaffa, je crois que le général en chef eût renouvelé les miracles des anciens rois de France, à leur sacre, quand ils guérissaient de la lèpre, je crois, par l'imposition des mains.

Puis jetant encore les yeux sur le portrait :

— Par exemple, madame, reprit l'officier, le général, aujourd'hui, est moins bien coiffé que ne l'est ce portrait. Ses cheveux longs et sans poudre retombent jusqu'à l'épaule, et donnent au visage qu'ils encadrent une expression étrange. C'est quelque chose de fauve, très en harmonie avec le désert.

Joséphine écoutait ces détails avec une curiosité passionnée. Elle remerciait l'officier du regard et du sourire. Celui-ci lui demanda la permission de se retirer. Il avait huit ou dix visites à faire, et dans le nombre, il cita l'ordre qu'il avait reçu de Barras de se rendre au Luxembourg.

— Monsieur, lui dit madame Bonaparte, en quittant

cette maison vous allez vous trouver au milieu des plus grands ennemis du général. Je n'ai rien à vous recommander puisque vous êtes de *nos* amis véritables.

Le capitaine Raymond porta la main sur son cœur, s'inclina et sortit du salon avec la résolution bien prise de revenir le plus souvent possible chez cette noble et charmante femme. Joséphine avait, en effet, autour d'elle un aimant attracteur auquel on cédait malgré soi : la grâce; mais elle était douée aussi de cette qualité sublime qui subjugue et enchante le cœur : la bonté.

II

CORALY.

Que deviennent à Paris les célébrités de la mode et même, ce qui est un peu plus sérieux, les célébrités à la mode? Hélas! que deviennent la feuille de rose et la feuille de laurier?... Si vous avez un art, une distinction quelconque, et si vous tenez à respirer la fumée de cet encens qu'on nomme réputation, ne quittez jamais Paris. Il n'est pas de pays plus enthousiaste et plus bienveillant que celui-ci, mais il n'en est pas de plus oublieux. L'oubli, selon moi, est pire que l'ingratitude; il ne donne aucun droit à la vengeance, cette bonne petite passion *des dieux,* selon Homère. Vous accablez un ingrat de votre mépris; que voulez-vous répondre à un public qui vous dit : « Qui êtes-vous? Je vous ai oublié probablement. »

Célébrités de la mode et à la mode, ne quittez point Paris! Si vous allez à trente lieues d'ici respirer l'air des champs et les fleurs des bois; si vous passez un an, une seule année dans votre maison de campagne pour échapper un peu au bruit et à l'agitation, vous êtes perdues. Quand vous reviendrez, on vous trouvera des rides, un esprit commun et de la gaucherie; vous aurez eu du talent peut-être, de la beauté, c'est possible, de la réputation, je n'en disconviens pas; mais vous aurez vieilli dix ans dans douze mois, et, depuis votre départ, la mode et la vogue auront fait plus de chemin que le globe de la terre autour de l'écliptique.

Il est donc bien inutile de dire que le capitaine Raymond, revenant à Paris en 1799, après l'avoir quitté en 1792, ne retrouvait plus de la même ville que les monuments et les maisons, et encore... Les théâtres avaient renouvelé leur répertoire et leur personnel comme la scène politique avait changé ses drames, ses comédies et ses acteurs. Les modes s'étaient tellement transformées que les noms même des vêtements avaient fait place à d'autres dénominations. Qui aurait prédit, avant la révolution, l'apparition du claque, de la redingote, du châle même, de la robe grecque, du chapeau à la Paméla et autres jolies conquêtes des incroyables, muscadins et muscadines? Ah! la mode! n'est-ce pas, en France, une éternelle et élégante girouette tournant au vent de la fantaisie?

A l'Opéra, Vestris *le Grand* avait été remplacé par Vestris II. Laïs et madame Saint-Aubin enchantaient les forêts, les vallons et les palais magiques de la scène; au Théâtre-Français, Molé, Fleury, reparaissaient dans la comédie étoffée et brodée de paillettes. mais mademoiselle Mars débutait sous une couronne de bluets et en robe de mousseline blanche, tandis que Talma,

comme une statue antique descendue de son piédestal, *parlait* la langue tragique pour la première fois. A Feydeau, Martin, Elleviou, madame Boulanger, mêlaient au chant de l'opéra-comique la vivacité du dialogue et le jeu coloré de la comédie. Garat, avec une romance, portait le délire dans les salons. Quant à la peinture, elle s'était incarnée tout entière dans David. Greuze, lui-même, le peintre du drame intime, était oublié; à plus forte raison Watteau, Boucher et leurs bergères en paniers et leurs bergers en pourpoint rose. Enfin, c'était à ne plus s'y reconnaître, du moins pour un infortuné jeune homme qui revenait à Paris après sept ou huit ans de campagnes et de bivacs sur le sol étranger.

Ces réflexions venaient peut-être assaillir l'esprit du capitaine Raymond reprenant vers les cinq heures du soir le chemin de son logis. Mais en route, il voulut s'arrêter un moment au Palais ci-devant Royal. M. l'officier avait à rendre une visite fort intéressée aux citoyens Lesage et Saint-George, artistes tailleurs fort en renom. Les magasins de ces directeurs de la mode étaient situés à l'angle de cette historique galerie de bois qui fut démolie depuis et remplacée par les grands péristyles que nous voyons aujourd'hui, mais dont le nom éveillera longtemps encore d'excentriques émotions. On peut fort aisément raser au niveau du sol un monument, à plus forte raison jeter bas un bazar de baraques ; le Parthénon n'est qu'une ruine et un grand souvenir ; des galeries de bois du Palais-Royal il ne reste plus planche sur planche, mais leur renommée se reproduit vivante, colorée et merveilleuse, à quiconque les a vues et passe aujourd'hui sous les portiques du porche Montpensier. Là vécurent jadis Lesage et Saint-George, et leurs successeurs, Laffite et Berchu, Colman,

de chevaleresque mémoire, et dont plus d'un grand capitaine chaussa les bottes éperonnées, et ce merveilleux Chevet qui n'eut d'égal que son vieux rival Corcelet : heureux Lucullus des temps modernes, dont les deux mondes sont encore, grâce au ciel, et seront longtemps les pourvoyeurs.

Or les magasins de MM. Lesage et Saint-George formaient en effet un élégant et riche vis-à-vis aux opulentes et succulentes étagères de Chevet, à l'angle sud-ouest des galeries de bois. Nous tenions à bien préciser le point géographique de cet heureux coin du monde.

Le capitaine Raymond fut reçu avec enthousiasme par M. Saint-George, et avec amour par M. Lesage. Il revenait d'Égypte, il était officier d'ordonnance du *grand homme*, il devenait, par conséquent, pour ces messieurs, le personnage du jour le plus à la mode et le plus important comme exhibition artistique.

On lui fit traverser tout un musée d'habits brodés, une galerie de panoplies, et on l'introduisit par un escalier d'acajou dans un fort joli salon de l'entre-sol. C'était un grand *boudoir* dont les murs, revêtus de glaces du haut en bas, multipliaient à l'infini les grâces de la tournure et la pureté des formes des clients de MM. Saint-George et Lesage, car tout client, dans ce petit palais enchanté, devenait un Adonis, ou tout au moins un Médor pour qui plus d'une Angélique devait soupirer.

— Citoyens, dit Raymond, ma toilette est-elle prête pour ce soir ? J'ai rendez-vous chez le directeur Barras entre neuf et dix heures. Botto, son secrétaire, a ajouté au bas de l'invitation que je ferai bien de me présenter en habit de ville... J'ai pensé qu'il serait mieux de m'habiller ici ; Colman est prévenu, et j'attends le coif-

feur Alcibiade. Vous me donnerez une chambre... C'est à merveille; cela vous dérange-t-il, citoyens?

— M. le capitaine, répondit Saint-George en souriant, cela nous honore beaucoup.

M. Lesage s'inclina comme approbation.

— Pardieu ! pensait l'officier en passant dans la chambre voisine, j'ai une bien grande prédestination à me fourvoyer avec mon expression de *citoyen* dans la capitale de la république française. Si ce soir je prononce une fois seulement ce mot de citoyen au centre du Directoire, je crois que je suis un homme perdu.

Bottier, coiffeur et chapelier furent exacts au rendez-vous. L'aréopage du goût et de la mode se trouvait au complet. Nous laisserons notre officier d'Égypte entre les mains des enchanteurs qui devaient le transformer en merveilleux muscadin, et nous nous permettrons de le devancer au palais du Luxembourg, quand cela n'aurait d'autre but que de surveiller son entrée.

Dans le grand appartement du rez-de-chaussée du palais dit le Petit-Luxembourg, quelques officiers généraux, plusieurs membres du conseil des *Anciens* et de l'assemblée des *Cinq-Cents*, avaient été reçus par le citoyen Barras, président du Directoire. L'audience avait été collective; chacun dans ce cercle d'illustrations avait pu parler au directeur des affaires générales ou privées qui pouvaient être de quelque importance. Il était environ neuf heures du soir; le directeur Barras, un peu souffrant ce jour-là et devant d'ailleurs expédier quelques notes diplomatiques, venait de prendre congé de son audience et s'était retiré dans un grand cabinet voisin, où Botto, son secrétaire, l'attendait pour lui demander plusieurs signatures. Chacun se retirait pour reprendre le cours de ses affaires ou de ses plaisirs. A

neuf heures et demie, le Petit-Luxembourg était devenu un palais solitaire, tout en conservant sa luxueuse et brillante illumination.

En entrant dans le grand cabinet qui faisait suite au salon de réception, le directeur Barras n'eut rien de plus pressé que de décacheter quelques lettres que lui présentait son secrétaire. S'asseyant devant une table ronde couverte d'un tapis de velours vert frangé d'or, il lut avec rapidité deux dépêches qu'il passa à Botto, après avoir crayonné un mot sur chacune d'elles. Ouvrant ensuite un élégant billet dont le parfum ambré lui était fort connu, le ci-devant vicomte de Barras jeta les yeux sur la dernière ligne et dit en souriant :

— C'est à merveille, Botto; on sera ici à dix heures. Emportez ces dépêches, ajouta-t-il ; vous écrirez à Fouché pour le remercier et l'inviter à continuer à faire surveiller notre Égyptien. Vous enverrez à Cambacérès la caisse de vin de Madère que je lui ai promise... du vrai *madeira,* qui m'est arrivé malgré la croisière anglaise. Vous écrirez à Talleyrand que je l'attends demain à midi pour causer ensemble, et seul à seul, de la note relative au duc de Brunswick. Allez, Botto, donnez des ordres à l'huissier de service pour qu'il introduise les deux seules personnes que vous savez... Avant tout, appelez l'*agent* qui attend dans l'antichambre et laissez-nous.

Botto réunit des papiers dans un portefeuille, salua son *maître* et sortit. Un instant après, l'huissier introduisait le personnage désigné déjà par la dénomination de l'*agent*. Barras, qui écrivait un mot, ne releva pas la tête, fit un signe du bout de la plume, et l'agent alla se placer debout de l'autre côté de la table en face de Barras.

— Voyons ! dit celui-ci en éloignant un peu la grosse lampe qui éblouissait ses yeux par le reflet du chapeau vert sur le papier de la table ; voyons... votre rapport.

— Citoyen directeur, dit l'homme mystérieux et portant une longue redingote boutonnée jusqu'à la cravate, mes agents subalternes ont suivi l'officier en question depuis sa sortie, à huit heures du matin, jusqu'au moment où il est entré à l'hôtel de madame Bonaparte, rue Chantereine. Là, j'ai rejoint mes agents et je les ai renvoyés, me chargeant seul du *sujet* pour le reste de la journée.

— Après? Vous ne m'avez encore rien dit. Combien de temps chez madame Bonaparte?

— Une heure moins cinq minutes. Il était entré à midi, et il est sorti de l'hôtel le visage rayonnant, fort ému et prononçant même quelques mots à demi-voix.

— Et ces mots?...

— Je n'ai pu les distinguer.

— Vous êtes donc sourd? Poursuivez.

— De la rue Chantereine il s'est dirigé vers la place de la Révolution ; il est entré chez le citoyen Talleyrand. La visite a duré une heure et demie...

— Diable !

— En sortant, il paraissait fort préoccupé ; il marchait lentement, regardait tantôt le pavé, tantôt le ciel, quelquefois même il frappait du talon avec impatience et jurait entre ses dents.

— C'est bon, cela ! je me doute de l'entretien avec... Après?

— Il a gagné les Feuillants et je l'ai vu entrer au jardin des Tuileries par la petite porte du mur qui longe la terrasse. Je l'ai suivi à distance. Arrivé devant le restaurant de Legacq qui donne sur la terrasse même, il

s'est arrêté un moment, a consulté sa montre et est entré résolûment chez le traiteur.

— Pauvre petit! il avait faim; mais il choisit bien son cuisinier. Quelle heure était-il?

— Trois heures et quelques minutes.

— Il se trompe. Pour bien souper, il faut dîner à deux heures et commencer à six heures à boire du thé mêlé de rhum; mais cela ne vous regarde pas. Poursuivez...

— Je suis entré chez Legacq. Il y avait beaucoup de monde. J'ai été assez heureux pour avoir une table assez rapprochée de celle de mon officier.

— Ah! ah! mon gaillard; le métier a des revenants-bons, hein?

— Et *vice versâ,* citoyen directeur.

— Vous avez donc dîné chez Legacq? Et lui...?

— Très-sobre, citoyen directeur. Cependant il a bu une vieille bouteille de chambertin. Puis il a pris des notes au crayon...

— Vous les avez lues?...

— Pas précisément!

— Or çà, mais vous êtes donc aveugle!

— Cependant il est arrivé un moment où j'ai entr'ouvert la fenêtre espérant que le vent emporterait quelques papiers de notre officier et que je pourrais ramasser par politesse. C'est ce qui a eu lieu.

— Bravo!

— Je lui en ai rendu plusieurs en lui offrant mille excuses au sujet de la fenêtre, et j'ai cru devoir garder dans ma manche le petit carré de papier que voici.

— C'est charmant! Donnez.

Le citoyen directeur prit le papier et lut des yeux ces lignes, dont le sens brisé et vague parut le préoccuper beaucoup :

« D'Alex... à Tou..., quatorze ou quinze jours de traversée. De Tou... à Paris, cinq jours en poste. J'ai le temps d'aller à X***; H*** voudrait-elle me voir? Dans le cas contraire, je me ferai tuer. — Personne à voir avant mon départ pour X***. Sieyès, Talleyrand, Rewbell, Récamier, Ouvrard, surtout Lucien. — Savoir des nouvelles de Carnot par X***. »

— Ah! ah! dit le directeur en mettant le papier dans sa poche, de l'amour et de la politique! le drôle ira loin. Savoir des nouvelles de Carnot qui est encore proscrit? Voir *souvent* Lucien qui est... ah! ah! et Sieyès donc qui me déteste! Mais qui diable est cette H (aspirée ou non) pour laquelle il veut se faire tuer? Henriette, Héloïse, Hortense, Honorine... je n'en connais pas une, le diable m'emporte, pour qui je voulusse donner seulement un jour de ma vie.

Et reprenant à haute voix :

— Après? Voyons!

— Le dîner très-frugal n'a pas moins été long. En sortant, notre officier (il était près de cinq heures) s'est rendu chez Lesage et Saint-George, tailleurs au Palais-Royal; il y est resté dix minutes, promettant de revenir à sept heures. Un *quidam* assez mal vêtu l'attendait à la porte et lui remit un rouleau. C'était de l'argent ou plutôt de l'or...

— Voyez le cas que l'on fait du papier-monnaie! Et ce *quidam?* et l'officier?

— Ils se sont séparés.

— Et vous ne les avez pas suivis?...

— Dame! à moins de me dédoubler...

— C'est bon! allez toujours.

— A cinq heures et demie, l'officier est entré au café de la ci-devant Régence où il s'est mis à boire copieuse-

ment, non pas du thé au rhum, mais du café très-acidulé de citron.

— De la limonade!... On n'en fera jamais rien.

— Puis il a écrit deux lettres.

— Vous les avez lues?...

— J'étais en dehors du café, mais j'avais envoyé un agent près de notre homme. En sortant, l'agent m'a dit que l'une des lettres était adressée au citoyen Monfort, bijoutier à Marseille, l'autre au citoyen Bonifacio à Gênes.

— Bon ! deux lettres pour être envoyées par *occasion* au Caire. On les arrêtera à la poste. Après?

— A huit heures et demie l'officier est retourné chez le tailleur du Palais-Royal. Là, il s'habille en ce moment pour se rendre ici, il a demandé une voiture. Voilà, citoyen directeur.

— C'est bien ! Restez au Luxembourg et continuez à suivre.

L'agent s'inclina profondément et sortit du grand cabinet.

Paul-François-Jean-Nicolas, vicomte de Barras, de la noble famille de ce nom, était né aux environs de Bouc, en Provence, dans un château situé près du golfe de Foy, le 21 juin 1755. L'origine de cette famille était illustre ; on disait proverbialement dans le Midi en parlant des Barras : « Anciens comme les rochers de Provence. » Le vicomte avait fait ses premières armes dans la marine royale; il avait servi fort honorablement sous les ordres du bailli de Suffren.

Il passa dans l'armée de terre, et la révolution le fit général de division. Par son esprit transcendant, son instruction, son caractère audacieux et persévérant à la fois, Barras était parvenu à se donner une importance considérable au milieu des agitations politiques de la

grande époque. Il fut bientôt de l'intimité des hommes à qui le pouvoir était échu après le despotisme conventionnel. Il avait mangé une fort belle fortune en compagnie de personnages éminents qui devinrent naturellement ses amis et ses adversaires, mais aussi ses collègues. Certainement, c'était un homme d'un grand esprit, de haute capacité, et dont la mission eût été magnifique s'il l'eût mieux comprise, ou plutôt si des passions fougueuses ne fussent venues se jeter à la traverse de ses idées et de ses projets. Aux pieds de Barras, au pouvoir directorial expirait le pouvoir terrible des dictateurs de la Convention. La France, respirant enfin plus à l'aise après le 9 thermidor, avait salué avec enthousiasme l'élévation d'un homme dont elle croyait connaître et la modération et la haute capacité. On sait comment le nouveau *Périclès* (l'adulation l'appelait ainsi) se posa habilement à ses débuts aux yeux d'une république qui venait de traverser tant de journées de sang. Mais on n'ignore pas non plus comment le pouvoir se corrompit bientôt entre les mains du directeur suprême, comment il en usa au 18 fructidor, et avec quelle déplorable habileté il ne cessa de l'avilir jusqu'à l'époque dont il est ici question.

Or le directeur Barras, à l'âge de quarante-quatre ans, était encore un homme dont les habitudes et les goûts se ravivaient journellement aux fleuves des passions. Il fallait à Barras, pour mener sa vie, de l'or à flots et de l'or à tout prix. Il n'avait donc pas peu contribué pour sa part à précipiter l'état financier et moral du pays dans ces terribles et mortels embarras dont un génie austère, un génie militaire et absolu, pouvait seul le sauver.

Mais revenons; nous n'écrivons pas ici l'histoire philosophique du régime directorial.

Dans la soirée dont il est question, le citoyen Barras était livré à une assez vive préoccupation. Son instinct et sa police (chaque homme important avait la sienne alors) l'avertissaient qu'une influence dangereuse pour le Directoire commençait à gagner l'esprit public. Une puissance nouvelle paraissait se lever comme une jeune étoile dont le pays attendait l'arrivée à l'horizon politique. Cette étoile d'un heureux présage était bien celle du jeune vainqueur de l'Italie et du conquérant de l'Égypte. Bonaparte, après avoir châtié les beys des mameluks, après avoir rendu à la France son influence dans le Levant au détriment de l'Angleterre, Bonaparte déjà si grand à l'âge de trente ans, déjà si populaire, déjà si admiré, n'était-il pas l'homme le plus à craindre pour le Directoire, sinon pour la république et la liberté? Et ce jeune général au milieu de ses triomphes, ce *sultan du feu*, comme le nommaient les Arabes et les Turcs eux-mêmes, ne songeait-il pas en secret à partir du Caire pour arriver à l'improviste à Paris et enlever la suprême autorité, dans un moment d'enthousiasme populaire, pour s'en revêtir à jamais?

Pour un ambitieux et un amoureux du pouvoir comme l'était Barras, il y avait bien là en effet matière à réflexion.

Or la police avait découvert quelques manœuvres secrètes; elle avait cru découvrir quelques traînées de poudre... une mine pouvait éclater.

Déjà plusieurs officiers de l'armée d'Égypte étaient revenus à Paris sous le manteau officiel de plusieurs missions. Tous manifestaient un enthousiasme électrique pour le général en chef de l'armée du Levant. Mais le dernier arrivé, le capitaine Raymond, apparaissait à Paris dans un moment plus critique que jamais. D'ail-

leurs, l'œil de Barras ne s'y était pas trompé : ce jeune homme, qui n'affectait que l'extérieur d'un soldat de fortune, cachait des distinctions suspectes : distinctions d'esprit et de position sociale peut-être. Raymond était un nom très-démocratique sans doute, mais ne servait-il pas de fourreau, pour ainsi dire, à un nom doré et d'une origine illustre ? Qui assurait Barras (le vicomte de Barras, fort bon connaisseur en aristocratie) que cet officier n'était pas le ministre accrédité du grand capitaine auprès du parti réactionnaire et toujours puissant, le parti de la noblesse française?

Donc, le citoyen directeur, après avoir mûrement réfléchi, s'était déterminé à rechercher *l'inconnu* du mystère qu'il soupçonnait devoir exister, et, pour cela, il avait avisé à un moyen qui lui paraissait souverain, infaillible dans son résultat.

Seul dans le grand cabinet où nous l'avons laissé, après avoir congédié tous ses *courtisans* sous prétexte d'un malaise sérieux, Barras écrivait devant sa table de travail; sa toilette, ce soir-là, était du meilleur goût comme toujours, c'est-à-dire d'une noble simplicité : il était vêtu d'un large habit bleu à boutons dorés, croisé sur la poitrine, de manière à ne gêner en rien le jabot de dentelle qui montrait son angle brodé, et une belle cravate blanche, haute, gaufrée, formant la coupe autour de l'ovale des joues et du menton; des manchettes d'angleterre venaient flotter sur les mains, tandis que les jambes, belles et fines, étaient chaussées de bottes à revers dont le brillant tranchait heureusement sur le fond mat et blanc d'une culotte de casimir qui collait sur les formes. Quant à la coiffure de M. le vicomte de Barras, elle n'avait pas varié : c'était, ce soir-là, comme toujours, cette chevelure légèrement poudrée d'iris, peignée avec art et allant perdre ses flots ambrés dans

une spirale de ruban moiré; une queue aristocratique par excellence.

Cependant la porte du grand cabinet s'ouvrit, et l'huissier de service, en bas de soie et chaîne au cou, se montra sur le seuil.

— C'est elle? demanda le directeur.

L'huissier fit un signe de tête affirmatif.

— Faites entrer. Vous n'introduirez ensuite que la personne dont vous avez le nom.

L'huissier se retira. Une minute après, une grande et belle jeune fille entrait dans le cabinet du président du Directoire. Barras se leva et la prenant par la main :

— Venez, belle Aspasie, dit-il en souriant, venez vous asseoir sur ce canapé. Nous avons à causer beaucoup ; mais, bon Dieu ! que vous êtes divinement jolie, ce soir ! Voilà un costume... Est-ce que vous jouez ce soir ?

— Moi? reprit la beauté, pas du tout. Je me suis habillée à la dernière mode, voilà tout. Je comptais bien ce soir paraître à l'Opéra, mais dans ma loge.

— Et vous me sacrifiez votre soirée, charmante Aspasie?

— Oui, grand Périclès, répliqua la jeune fille en montrant par un sourire enivrant les plus belles dents du monde.

— Ah! oui, Périclès, ajouta Barras. Au fait, pourquoi non ?

Celle qui venait de s'asseoir sur le canapé n'était point l'Athénienne Aspasie, mais en vérité elle devait lui ressembler beaucoup ce soir-là par son profil grec, par le velouté ardent de son regard, et par la couronne de verveines naturelles qui entourait sa riche et noire chevelure, et par sa robe à la grecque, attachée sur l'épaule au moyen d'un camée ; robe aux plis abondants, tom-

bant jusqu'aux pieds, mais fendue jusqu'au genou du côté gauche, et d'une étoffe tellement transparente, que l'œil devinait la couleur blanche et rose et les contours du beau modèle. Cette femme était bien Française, et se nommait Coraly. Ajoutons qu'elle avait pour chaussures des *péribarides* corinthiennes, telles que nous les voyons aux pieds de quelques marbres célèbres du Musée. Ses bras, nus jusqu'aux épaules, étaient enlacés au poignet de gros bracelets de rubis et de camées d'agate et d'onyx.

— Ainsi donc, dit Barras, les beautés à la mode se produisent décidément en public avec ce costume antique. Ma foi! on dirait des statues de déesses qui marchent.

— Apprenez, reprit Coraly, que trois femmes seulement osent encore se montrer ainsi.

— Oui, répliqua le galant et érudit directeur, il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe : *Non licet omnibus adire...*

— Du latin, M. le vicomte? s'écria Coraly en riant aux éclats. Vous parlez comme un curé.

— Comme l'abbé Sieyès, mademoiselle...

— Méchant! dit Coraly en prenant un petit air boudeur. Eh bien! comme un évêque...

— Alors comme Talleyrand, mademoiselle; car le clergé défroqué abonde dans notre Olympe politique.

— Ah! que vous êtes cruel! répliqua Coraly. Mais voyons, vous avez à me parler... j'écoute.

Alors le directeur, prenant un magnifique bouquet placé sur la cheminée dans un vase de porcelaine de Sèvres, donna ces fleurs à Coraly, qui se récria d'admiration.

— Ah! mon Dieu, dit-elle; mais vous avez fait venir cela des Florides...

— Pour vous, illustre nymphe. Ce bouquet est un symbole; il vous explique d'avance que vous avez une charmante et merveilleuse mission à remplir.

— Je ne comprends rien encore, ajouta Coraly en aspirant les fleurs; mais voilà des parfums de l'*Empyrée*.

— Mademoiselle, reprit Barras, écoutez-moi bien maintenant, et tâchez de bien suivre le plan que je vais vous tracer.

— On conspire contre la république, citoyen?

— Ou contre le Directoire.

— Ah! c'est plus grave, M. le vicomte.

Barras retourna son fauteuil de manière à voir en face le plus beau visage du monde. On se préparait à l'écouter avec la résolution bien prise de ne pas bâiller; mais comme la conversation eut lieu à demi-voix et que d'ailleurs elle resta toujours à l'abri de toute indiscrétion, nous sommes forcé d'avouer qu'il nous serait impossible d'en reproduire ici le moindre fragment. Nous ajouterons seulement que mademoiselle Coraly, fort attentive d'abord, fort surprise ensuite, finit par être enchantée, et nous supposerons par conséquent que le citoyen vicomte dut terminer son homélie par les fleurs de rhétorique les plus enivrantes. Personne ne possédait mieux que lui le dictionnaire galant de l'ancienne cour et l'*appendix* séducteur du nouveau régime. Conclusion : Coraly promit de jouer avec tout son art le rôle qu'on lui traçait, et fit espérer qu'elle obtiendrait un succès complet.

Or il manquait un personnage. Il arrivait en ce moment dans l'antichambre du Petit-Luxembourg. Une comédie *à trois* allait commencer; nous resterons au parterre.

A BON CHAT BON RAT,

comédie à trois personnages.

L'huissier de service vint annoncer le capitaine Raymond. Le directeur dit alors à Coraly :

— Conclusion : vous saurez son nom véritable, son passé et le but de sa mission à Paris.

Il achevait à peine ces mots, que le capitaine entrait dans le grand cabinet.

— Ah ! mon Dieu, qu'il est beau ! s'écria Coraly dans un élan de franchise ou affectant un enthousiasme spontané.

En effet, le capitaine Raymond, qui d'ordinaire pouvait passer pour un *très-beau cavalier,* selon l'expression du temps, était, ce soir-là, d'une élégance et d'une animation qui relevaient singulièrement ses distinctions habituelles. MM. Lesage et Saint-George avaient fait de notre officier un *muscadin* de premier ordre, mais ce qu'ils ne lui avaient pas donné , c'étaient cette noblesse de manières, ce caractère de mâle intrépidité et à la fois de douceur, ce regard brillant et assuré que Raymond tenait de la nature et de ses habitudes au milieu des camps. Du reste, il faut le constater ici, si *l'habit ne fait pas le moine,* il le pare beaucoup. Le capitaine était vêtu d'un frac vert de la meilleure coupe, et d'un gilet de soie, dont une légère broderie d'argent relevait, comme encadrement, le ton blanc et mat ; il était en culotte courte d'un casimir superbe, souple et collant sur les formes ; ses bas de soie, d'un blanc trans-

parent, montraient tout le fini nerveux et pur des plus belles jambes ; les escarpins à boucles d'or étaient d'une forme idéale, allongeant le pied et le bombant sans le comprimer. Le capitaine tenait à la main un petit claque qui certainement n'eût pas compromis le moins du monde, tant il était souple et léger, l'ordre symétrique et le bon goût de sa coiffure ; cheveux à peine irisés d'une poudre odorante, et réunis, sous la nuque, par une moire agrafée d'or.

Le capitaine alla droit à Barras, qui lui tendit la main et l'amena devant le canapé. Coraly, sans se lever, s'inclina avec tant de grâce et de dignité, que l'officier hésita un moment au sujet de la qualité de cette belle inconnue. En saluant, il jeta un coup d'œil rapide sur le visage du directeur. Le visage de Barras apprit à Raymond ce qu'il voulait savoir.

— M. le capitaine arrive d'Égypte, mademoiselle, dit le directeur ; il peut vous raconter *les Mille et une nuits* : il a vu des merveilles.

— J'en retrouve beaucoup ici , ajouta Raymond en regardant Coraly, qui le remercia par un coup d'œil humide et enflammé.

— Oh ! oh ! nous sommes galant, je vous en préviens, mademoiselle, galant et brave... c'est tout dire. Or çà, capitaine, vous devez être fatigué ; aussi vous ai-je invité à un souper intime, sans façon, et comme un général agit envers son aide de camp.

— C'est m'honorer beaucoup, mon général, répondit Raymond, qui, cette fois, trouvait moyen de rompre, sans se compromettre, avec l'expression de *citoyen*.

Il était environ dix heures du soir. Un maître d'hôtel parut sur le seuil de la porte, habit noir et épée d'acier au côté.

— M. le directeur est servi, dit-il.

— Vous êtes servie, mademoiselle, reprit le *vicomte*. Allons, capitaine, offrez la main...

L'officier, le claque sous le bras gauche, s'approcha de Coraly, qui se leva, grande et harmonieuse comme une muse. En effet, on pouvait s'y méprendre, à voir cet air si fier et si doux, et cette belle chevelure noire roulée à la grecque et couronnée de longues feuilles de verveine. Coraly s'appuya légèrement sur le bras droit du capitaine et passa avec lui dans la salle à manger qui, ce soir-là, était un petit salon ovale donnant sur le jardin par une grande croisée ouverte. La nuit était magnifique. Barras suivit ce jeune couple en bon tuteur.

La table était ronde, éclairée par un riche candélabre de vermeil qui s'élevait du centre. A table ronde, point de place d'honneur. Ceci prouverait-il que Dieu, en donnant la forme sphérique au monde, voulut établir l'égalité? Question ardue et que nous laisserons résoudre par le premier logicien qui voudra s'en emparer.

Coraly, placée en face de la fenêtre, pouvait à l'aise respirer les brises odorantes qui venaient du jardin. Elle avait à sa droite le directeur, maître de céans. L'officier était du côté du cœur. Le maître d'hôtel découpait sur un buffet voisin et mettait sur table; trois laquais (l'expression me sera-t-elle pardonnée par les républicains?), trois grands laquais, en livrée bleue, rouge et or, servaient la compagnie.

— Capitaine, dit Barras, avez-vous mangé beaucoup de riz au safran en Égypte? Voici un *pilau* à la turque que je vous recommande.

— Qu'on est heureux, reprit Coraly, d'avoir visité le Levant! Pour moi, je me fais une idée féerique de ce pays-là.

— Mademoiselle, dit l'officier, l'Égypte et la côte de Syrie que j'ai vues me prouvent que l'Orient, en général, est merveilleux dans les contes ; ce qui n'empêche nullement qu'il ne soit d'un vif intérêt pour nous, en réalité.

— Cependant vous l'avez vu en vainqueur? ajouta Coraly.

— A la suite d'un grand vainqueur, oui, mademoiselle.

— Capitaine, dit Barras, je tiens à avoir votre avis sur ce salmis de grives qu'on dit être des merles de Malte.

— Malte ! reprit Coraly avec un grand soupir. Il n'y aurait donc plus que des merles aujourd'hui.

— Pardieu ! dit le directeur en riant aux éclats, tenez, demandez-le au capitaine ; il était avec Bonaparte quand on prit Malte.

— Vraiment ! Et les chevaliers, M. le capitaine?

— Mademoiselle, ils ne tentèrent aucune défense ; ils s'embarquèrent, et nous ne cherchâmes pas à leur barrer le passage.

— De manière, reprit Barras avec une ironie qui n'échappa point à l'officier, de manière, mademoiselle, que Bonaparte ne trouva plus à Malte que des merles, comme vous disiez tout à l'heure.

— Moi? répliqua vivement Coraly, ai-je dit cela? Bonaparte est mon héros.

— Et le mien aussi, ajouta Barras.

— Mais, reprit le capitaine avec une charmante indifférence, je crois qu'il est un héros pour tout le monde.

— Quel génie ! dit Coraly, et quels admirables compagnons d'armes !

Ici un regard expressif, un de ces regards qui lan-

cent l'électricité, fut décoché furtivement à l'adresse du capitaine. Il le reçut héroïquement, et le rendit spirituellement.

« Il est à nous, » pensait Barras en poussant légèrement le bout du pied de Coraly.

— Capitaine, reprit-il, croyez-vous que le vin de Madère que vous buvez ait vingt ans? C'est ce vieux coquin de bey de Tunis qui me l'a envoyé, pour le maintien de la paix entre la république et lui, probablement.

— Mais, en vérité, dit Coraly, c'est un souper de circonstance, tout ici vient du Levant!

— Vous en plaignez-vous, mademoiselle?

— J'en suis heureuse, citoyen directeur.

Un second regard, aussi dangereux que le premier, vint atteindre le capitaine qui, en vrai brave, répondit feu pour feu.

« Allons, pensait Barras, il se grise de sa beauté d'abord et se grisera de mon vin ensuite : il parlera. »

— Mademoiselle, reprit-il, personne mieux que le capitaine ne peut vous donner des nouvelles de nos généraux en Égypte, et parmi lesquels vous comptez bien des admirateurs.

— Parlez-moi de Kléber, dit Coraly.

— Toujours beau, répondit Raymond.

— Et Lannes?

— Toujours brave, mademoiselle.

— Ah! et Desaix? mon Desaix...

— Toujours sage, belle Coraly, ajouta-t-il en la regardant de manière à lui prouver qu'elle seule peut-être pouvait tenter cette illustre conquête.

— Bah! reprit-elle, les almées, dit-on, sont charmantes. Dansent-elles comme nous, capitaine?

— Mademoiselle, une almée ne danse pas; elle se

balance entre le ciel et la terre. Ce sont des ondulations harmonieuses, des poses et des *démarches* incomparables. Chez l'almée le corps tout entier parle, pour ainsi dire, au son cadencé du tambour indien. Cette pantomime, sans le secours du geste, est fort éloquente, surtout animée par l'expression du regard.

— Et le général en chef, avec son austérité, prend-il plaisir à voir danser les almées?

— Mais, certainement, il sourit, regarde...

— Et il rêve à son plan de campagne, ajouta Coraly. Oh! c'est que nous aimons notre créole, une almée de l'Occident, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle, répondit l'officier avec un peu de gravité, mais une femme dévouée et charmante.

— Vous aimez la vertu; avez-vous vu madame Bonaparte?

— Oui, mademoiselle.

— Déjà! Et vous lui avez donné les plus heureuses nouvelles du tendre époux?...

— Comme vous le dites parfaitement.

— Voyons, peut-on vous demander, sans indiscrétion, si ce second veuvage finira bientôt? Elle n'est pas heureuse, la pauvre créole... Espère-t-elle?... attend-elle?...

— Elle espère, mademoiselle. Quant au retour plus ou moins éloigné du général en chef, voilà le président du Directoire qui peut vous donner à ce sujet les meilleurs renseignements.

Barras se mordit la lèvre. Il espérait une indiscrétion, croyant toujours sentir se lever, au loin, la brise de mer qui devait ramener Bonaparte, retour qu'il redoutait, on le sait bien.

« Il faut griser notre officier, décidément, » pensait-il.

— Vous ne m'avez rien dit de Monge et de Bertholet, mes deux savants, ajouta Coraly.

— Comment donc, mademoiselle, ce sont deux braves! A l'affaire de Rahmanièh, dans un engagement de cavalerie avec les beys de Chébreiss, Monge et Bertholet ont fait le coup de sabre et le coup de feu, montés, l'un sur un cheval de dragon, et l'autre sur un magnifique baudet, un arabe pur sang.

Coraly se prit à rire aux éclats.

— J'espère, ajouta Barras, que nous aurons, à ce sujet, un rapport du général en chef à l'Institut, car vous connaissez sa passion pour ce corps savant dont il est membre.

— Et dont il est l'honneur, comme vous, général, ajouta le capitaine.

Barras s'inclina légèrement, et laissa percer un sourire auquel il était difficile de se méprendre.

— A propos, dit Coraly, verrez-vous Sieyès?

— Oui, mademoiselle.

— L'abbé apprend à monter à cheval, reprit Barras. Capitaine, il sera votre élève, si vous voulez.

— Et en échange, ajouta Coraly, il vous donnera des leçons de métaphysique, d'économie politique et même de théologie...

— Merci, mademoiselle, dit le capitaine, je n'ai aucune ambition.

— Aucune, aucune, capitaine?

— Je me trompe : celle de servir la république.

— Oh! que c'est vague!...

— Et vos beaux yeux, mademoiselle, ajouta l'officier en consultant du coin de l'œil le directeur désappointé.

« C'est un diplomate, et par conséquent un émissaire, pensa Barras : un officier ordinaire m'aurait déjà vendu tous les plans du vainqueur de l'Égypte, sans

s'en douter, en buvant dix fois aux exploits de son général. »

Le souper avançait, et les trois convives, par un heureux hasard, se trouvaient dans les mêmes dispositions d'appétit. Il est vrai que la chère était délicate et les vins des plus exquis. Aux entrées succédèrent des rôtis préparés avec tout l'art culinaire imaginable. On devient orateur, mais on naît poëte et rôtisseur. Cet art ne s'apprend point; et le cuisinier du Petit-Luxembourg le prouvait ce soir-là. Une brochette de cailles aux truffes conservées réunit l'unanimité des suffrages. Ces cailles, demi-grasses, étaient arrosées d'un coulis fabuleux. Inventé à cette époque d'épicurisme raffiné, il fût oublié pendant près d'un demi-siècle, et grâce à Dieu, retrouvé pour la gloire et le bonheur de notre époque : nous voulons parler de ce coulis au jus d'ananas que le Luxembourg devait inventer sous la république de Barras, et que ce même Luxembourg, par une inexplicable malice du sort, devait retrouver sous un autre régime républicain, à quarante-neuf ans de distance.

Vraiment, on se perd quelquefois en conjectures; est-ce que la recette du coulis à l'ananas serait restée cachée au fond d'un vieux tiroir ou dans la fente d'une boiserie, ou derrière le cadre d'une glace? Est-ce qu'il entrait dans les décrets providentiels que ce bienheureux petit morceau de papier, datant du Directoire, fût retrouvé par un des membres de la commission sur l'organisation du travail qui, de nos jours, fut prédestinée à de si grandes découvertes? Ma foi, quand la commission n'eût opéré que celle-là, elle pourrait toujours compter sûr la reconnaissance du monde épicurien, et l'on sait qu'en France ce monde-là n'est pas sans éclat ni sans importance. Mais revenons.

Un faisan doré, une gelée d'oranges transparente comme de l'ambre, un pâté de Strasbourg, des beignets de pêche au vin de Xérès, une salade à la Chaptal et je ne sais combien d'autres délicatesses venaient tour à tour aiguillonner l'appétit des convives. Ajoutons que l'amphitryon avait recommandé à son maître d'hôtel de choisir dans le trésor de la cave les vins les plus réservés. Aussi notre officier, très-brave champion le verre à la main, fit-il raison à son hôte et à la belle bacchante tant qu'il leur plut de le provoquer. Ah! on buvait bien sous le Directoire! Heureux temps où Bacchus et Comus, couronnés de pampres, se donnaient la main et allaient par la ville chantant les refrains de Collé et de Vadé, avec toute l'insouciance joviale de deux échappés de collége, ou plutôt, de deux échappés de révolution!

Cependant arriva le dessert. Nous n'entreprendrons pas de donner le menu. Nous constaterons, cependant, qu'après du vin d'Aï frappé à la glace, on but du vin de Malaga qui datait certainement du roi bourbon Philippe V; et, ma foi, c'était déjà une assez belle noblesse pour une bouteille!

Le directeur Barras, malgré ses énergiques résolutions, s'était laissé gagner légèrement le cerveau par le fumet des *coupes enchanteresses*. Comptant beaucoup sur la présence d'esprit, la finesse, et la forte tête de Coraly (cette femme ne se grisait jamais!), il crut que la nymphe finirait par triompher de la réserve de l'*émissaire,* et qu'elle en obtiendrait des confidences importantes pour la politique du Directoire, dans un de ces moments de suprême abandon où la prudence endormie laisse parler la langue. Barras, ayant beaucoup travaillé dans la journée, mais ayant surtout beaucoup soupé, s'alourdit malgré lui, et doucement bercé

entre deux vins, s'affaissa un peu dans son fauteuil, allongea les jambes, croisa les mains sur son abdomen, appuya la tête contre le velours du dossier et... s'endormit.

— Comment! dit à demi-voix l'officier, le grand homme dort!...

— Chut! ajouta Caroly en posant un doigt blanc et rose sur la bouche du capitaine. Quand il dort ainsi, il est de fort mauvaise humeur si on le réveille. Causons toujours; notre silence ferait l'effet du bruit, il romprait le sommeil de Barras. Voyons, mon beau capitaine, dites-moi la vérité, je vous en prie, que venez-vous faire à Paris? Je m'intéresse tant à vous!

— Moi, dit l'officier, à moitié défaillant sous le regard de l'almée, je suis venu à Paris apporter au Directoire des dépêches du général en chef qui manque d'argent et de fournitures, et en même temps je suis venu apporter à la république les trois *queues* de Mourad-Bey et les deux *queues* d'Ibrahim-Bey, fiers guerriers mameluks, je vous assure, et dont nous n'avons eu raison qu'après de terribles coups de sabre.

— C'est fort bien cela, reprit Coraly en posant sa main dangereuse sur celle du capitaine, mais vous ne me répondez pas. Voyons, aimez-vous franchement la république?

— Je l'adore.

— Lui êtes-vous dévoué autant qu'à votre général en chef?

— Beaucoup plus, pardieu! puisque mon général en chef n'est grand que par son dévouement pour elle.

— Et ne désirez-vous pas qu'un jour ce général en chef arrive...?

— Au Directoire? Non.

— Mais à la dictature!...

— Encore moins.

— Et parce que..., mon capitaine?

— Parce que mon général a bien mieux à faire que cela.

— Vous ne vous expliquez pas du tout, mon beau guerrier.

— Mais, je m'entends, ma douce sirène.

— Ainsi, vous n'avez aucune confiance en moi, et vous craignez, peut-être, que je n'aille vous vendre demain à ce grand endormi que voilà?

— Si quelque chose en vous me fait peur, ma charmante tentatrice, ce n'est certainement pas votre perfidie... ce sont ces deux beaux yeux noirs et enflammés d'un éclat limpide.

— Ah! vraiment. Est-ce que vous m'aimeriez?...

— Non, mademoiselle.

— Comment, non! Savez-vous que bien des gens seraient moins difficiles?

— Qui vous dit le contraire, Coraly? Je ne doute pas que vous n'ayez toutes les conquêtes, moins une.

— Et celle-là?

— C'est moi.

— Ah! méchant! dit Coraly en retirant sa main qu'elle porta à ses beaux yeux.

— Vous avez du chagrin, vous, mademoiselle? dit l'officier.

— Eh bien! oui, reprit Coraly sérieusement émue; oui... vous m'avez fait beaucoup de mal... Avez-vous là un crayon et du papier?

— Voici une feuille de mon agenda et un crayon.

Coraly écrivit rapidement trois lignes qu'elle montra à l'officier.

— En vérité? dit celui-ci assez surpris.

Mais prenant son parti en brave :

— Eh bien, soit!

Coraly déposa délicatement le papier écrit au crayon sur un verre en face de Barras endormi; puis elle se leva avec précaution, mit son doigt sur sa bouche en regardant l'officier qui se leva aussi avec une délicate circonspection. Tous deux avaient assez de jeunesse et de légèreté pour marcher avec aussi peu de bruit sur le parquet que l'eussent fait deux sylphes. Trois minutes après, une voiture partait, au grand trot, de la cour du Petit-Luxembourg.

Mais au bout d'un quart d'heure, le directeur s'éveillait. Son premier mouvement fut un éclat de rire. Il crut à quelque espièglerie de ses joyeux convives.

— Où se cachent-ils donc, ces jeunes fous? dit-il.

Tout à coup il vit le billet sur son verre; il le saisit et lut ces mots :

« Vous dormez comme Jupiter Olympien. Troubler votre sommeil, c'est troubler le monde. Nous nous retirons par respect. Merci pour le délicieux souper. Décidément, l'officier est un sphinx et je ne suis pas OEdipe... mais ce terrible sphinx (je dois l'avouer, pourquoi m'y avez-vous exposée?...), je l'aime et je l'enlève. »

— Ventrebleu! s'écria Barras rouge de colère et brisant une coupe de cristal d'un coup de couteau de vermeil.

Deux laquais accoururent au bruit. Barras allait donner un ordre sévère... il s'arrêta.

— C'est bien, dit-il, qu'on prépare mon coucher!

Or, en entrant dans sa chambre, incertain encore s'il rirait de l'aventure ou s'il devait s'en irriter, le président du Directoire répétait à demi-voix :

— Le roi François Ier avait diablement raison :

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie!

Mais je suis pipé! ajoutait-il en déchirant ses manchettes. Allons... la nuit portera conseil!

JULES DE SAINT-FELIX.

(*La suite au prochain volume.*)

—

Contes et Nouvelles.

GIACOMO SARTI.

I

C'était au commencement du printemps de 1829 et sur la fin d'une de ces journées humides et chaudes qui réveillent brusquement la nature encore engourdie, qu'un voyageur arrivait sur le sommet d'une petite colline, au pied de laquelle on apercevait, à travers un rideau blanc de cerisiers en fleur, les toits rouges et le clocher scintillant du village de Bellecroix, l'un des plus riants du département de la Drôme.

Ce voyageur, qui pouvait bien avoir une quarantaine d'années, était porteur d'une de ces physionomies rudes et franches qui annoncent souvent un caractère violent et presque toujours un cœur généreux. Son teint était fortement hâlé son front haut, son regard ferme et bienveillant, sa bouche grande et ornée

de dents blanches, larges et séparées les unes des autres, sa tête couverte de cheveux noirs et bouclés, et commençant à grisonner sur les tempes. Il était d'une taille au-dessous de la moyenne ; mais tout en lui annonçait une constitution naturellement vigoureuse, fortifiée encore par l'habitude du travail et peut-être même par celle des privations.

— Ce doit être là, se dit-il en lui-même en promenant des regards tristes et doux sur la riante contrée qui se déroulait à ses pieds. Sur ma foi, quand j'aurais choisi moi-même le lieu de ma résidence, je doute fort que j'eusse mieux réussi que le hasard qui m'a envoyé ici. Ce village me plaît, ces maisons annoncent de l'aisance, ces champs paraissent fertiles, et je parierais qu'entre ces saules qui verdissent là-bas coule une petite rivière qui doit être poissonneuse. J'aime aussi cette église, avec sa porte toute grande ouverte, qui semble dire à tout le monde : Entrez ! Décidément, je crois que je me trouverai bien dans ce pays, et c'est déjà quelque chose, ajouta-t-il plus tristement, que d'aimer les lieux où l'on doit vivre, quand on est presque sûr de n'y pas trouver d'amis.

Pendant quelques instants sa pensée erra, plus vague et plus mélancolique, dans les souvenirs de son passé ; puis elle reprit :

— Ce qui est fait est fait ! Hier, c'était l'expérience ; aujourd'hui, ce doit être la sagesse. Donc, aussitôt qu'il fera jour, demain, je me présenterai chez M. le maire et je lui demanderai sa protection. Il a, m'a-t-on dit, quelque argent à me remettre ; eh bien, cet argent m'aidera à attendre le moment où je pourrai en gagner par mon travail ; puis il doit y avoir des âmes compatissantes dans ce village, et j'espère que, lorsqu'elles me connaîtront, elles voudront bien avoir pitié

de moi. Le lieu d'où j'arrive est une mauvaise recommandation, je le sais ; mais la résolution de réparer est un grand secours, et je la sens bien puissante dans mon cœur.

En ce moment, des pas de chevaux retentirent sur les cailloux de la route nouvellement chargée, et notre voyageur, en se retournant, aperçut deux gendarmes qui venaient dans la direction qu'il avait suivie, et qui se disposaient à descendre la colline au haut de laquelle il s'était arrêté. Ces gendarmes, en le voyant, s'approchèrent de lui, et, sur la réponse affirmative qu'il fit à cette question : « Êtes-vous étranger? » ils lui demandèrent ses papiers.

— Les voilà, dit-il en présentant une pancarte qui n'était pas un passe-port ordinaire, et en ôtant respectueusement son chapeau, qu'il tint à la main pendant que les agents de la force publique portaient tour à tour les yeux sur sa figure et sur le papier qu'il leur avait remis. Vous voyez qui je suis et ce que je suis, ajouta-t-il d'une voix mélancolique, mais ferme ; quand vous êtes arrivés, je regardais ce village où je compte rester toujours si je m'y trouve bien.

— N'oubliez pas de vous présenter à l'*autorité* dès que vous serez arrivé, dirent en même temps les deux gendarmes, en rendant au voyageur sa pancarte et en jetant sur lui des regards soupçonneux.

— Je connais mes devoirs et je n'ai pas envie de m'y soustraire, répondit celui-ci sans timidité et sans arrogance ; on m'a dit là-bas ce que j'avais à faire, et, chemin faisant, j'ai si bien répété ma leçon, que je suis sûr de ne pas l'oublier. Bonsoir, messieurs.

Les gendarmes continuèrent leur route ; le voyageur descendit la colline, et il entra d'un pas léger dans le village.

II

Les émotions de l'homme qui voyage sont toujours subordonnées aux lieux qu'il visite. S'il traverse une grande et populeuse cité, jusqu'alors inconnue pour lui, la pensée de toutes les passions qui s'agitent dans son sein, la certitude de toutes les douleurs qu'elle renferme, le mouvement d'une foule au milieu de laquelle il est sûr de ne pas trouver un visage ami ; les tristesses et les joies auxquelles il doit demeurer étranger, les monuments publics qui lui rappellent les gloires passées, et les demeures des hommes qui lui parlent des misères présentes, tout enfin se réunit pour plonger son esprit dans une méditation toujours grave et bien souvent douloureuse. Mais s'il arrive, vers la fin d'une journée qui a été belle, dans un de ces villages qui se cachent entre deux vallées, comme un nid entre deux rameaux ; s'il n'entend que ces bruits champêtres qui se composent de la voix d'une cloche, du chant d'un pâtre, du murmure d'une source ; si les maisons ouvertes lui montrent des enfants joyeux s'ébattant sur le seuil, et des foyers brillants éclairant l'intérieur, enfin si un sourire amical l'a accueilli dans l'asile qu'il a choisi pour sa nuit, oh ! alors, quel que soit l'état de son âme, et quel que soit aussi le poids de son passé ou l'incertitude de son avenir, une heure de calme profond ou tout au moins de douce mélancolie commence pour lui. Il ne sent plus la fatigue de ses membres, il oublie celle de sa pensée, et il s'endort au milieu d'idées douces

qui, pendant son sommeil, se transforment en songes riants.

Le voyageur dont nous venons de parler avait successivement passé, depuis huit ou dix jours, par ces différentes émotions ; mais c'étaient seulement les dernières qui l'attendaient dans le village de Bellecroix. Il y arrivait à l'heure où les travaux finissent dans la campagne, et avant d'y pénétrer il avait rencontré plusieurs paysans dont les figures franches et joviales l'avaient prévenu en leur faveur ; l'un d'eux lui avait même indiqué l'auberge du *Sapeur Français* comme la meilleure de l'endroit, et il venait d'y entrer et d'y recevoir l'assurance qu'il était le bienvenu.

Comme toutes les auberges de village, l'hôtel du *Sapeur Français* était aussi un café où se réunissaient chaque soir les désœuvrés du pays.

Quatre individus discouraient sur les affaires du temps, qui étaient bien sérieuses à cette époque, et sur les nouvelles du pays, qui l'étaient beaucoup moins. L'étranger n'avait prêté d'abord qu'une oreille indifférente à leur conversation, lorsque tout à coup son attention fut captivée par les paroles suivantes :

— A propos, messieurs, savez-vous si l'auteur du vol commis l'avant-dernière nuit chez le percepteur a été découvert ?

— Oui, répondit aussitôt un personnage à longues moustaches, qui, nommé partout ailleurs M. Bertrand, s'appelait au café l'adjudant ; c'est Diart, le forçat libéré, qui a fait le coup ; il a été arrêté ce matin.

— Ces choses-là n'arrivent que par la faute du gouvernement, dit M. Piquet, agent du *Phénix*. Pourquoi n'a-t-il pas établi, comme en Angleterre, des colonies pour les malfaiteurs ?

— Ah bien ! oui, reprit l'adjudant, il aime bien mieux

dépenser notre argent à bâtir des palais pour les jésuites !

—Tout cela aura une fin, il faut l'espérer, et une fin prochaine, ajouta d'un ton de voix prophétique M. Piquet, qui paraissait l'oracle du lieu ; en attendant, on ne songe guère à la sécurité des citoyens, car M. l'adjoint, avec lequel j'ai eu l'avantage de dîner hier, m'a dit, en me parlant du vol commis chez le percepteur, qu'il tenait du sous-préfet que l'arrondissement donnait asile à douze forçats libérés en surveillance.

— Enfin nous serons débarrassés du nôtre, dit l'adjudant, et j'espère, madame Lambert, poursuivit-il en s'adressant à une grosse femme qui plumait un coq, assise à l'un des coins de la cheminée, que cet exemple vous servira de leçon, de sorte que, si jamais on nous envoie un second coquin de cette espèce, vous n'exposerez pas des gens comme nous à le rencontrer dans votre établissement.

— Et pourquoi pas ? dit madame Lambert avec brusquerie ; ma maison est ouverte à tous ceux qui s'y présentent honnêtement et qui payent leur dépense avant d'en sortir.

L'adjudant, qui avait un mémoire de treize francs cinquante centimes chez madame Lambert, avala un grand verre de vin et garda le silence.

L'étranger dirigea sur son hôtesse un regard qui avait l'air d'une demande ou d'un remercîment.

— Voulez-vous quelque chose, monsieur ? lui dit la bonne femme.

— Oui, répondit l'étranger, je voudrais savoir, avant d'aller me coucher, où demeure M. le maire, car je suis obligé de me présenter chez lui demain à la pointe du jour. Pouvez-vous, sans vous déranger, m'indiquer d'ici sa maison ?

— Si vous voulez seulement me suivre jusque sur le pas de la porte, dit gracieusement madame Lambert, je pourrai facilement vous la montrer, ou bien mon petit Claude vous y conduira demain matin en allant à l'école.

L'étranger remercia par un signe de tête amical : les quatre législateurs de l'endroit se mirent à causer à voix basse.

Soudain, la grande salle de l'auberge, qui n'était éclairée que par les dernières lueurs du crépuscule, fut inondée par des torrents d'une lumière rougeâtre qui venait du dehors : la maison vis-à-vis était en feu.

L'étranger ne fit qu'un saut de sa table au milieu de la rue.

L'agent du *Phénix* se leva, regarda par la fenêtre, et n'apercevant pas, à la lueur de l'incendie, la plaque de son administration sur la maison qui brûlait, il vint tranquillement se rasseoir en disant :

— Je ne serais pas étonné que ce fût cet homme qui vient de s'enfuir qui fût la cause de ce sinistre.

L'adjudant sortit par une porte de derrière, en annonçant avec emphase qu'il allait ôter sa redingote de drap, et qu'il reviendrait ensuite au feu; ses compagnons le suivirent, sans doute pour aller ôter leurs blouses.

L'agent du *Phénix* se mit à lire *le Constitutionnel* à la clarté de l'incendie qui redoublait de violence. Madame Lambert prit une cruche pleine d'eau et courut au feu après avoir soigneusement fermé sa porte derrière elle. Le tocsin sonna.

III

En un instant, toute la population du village de Bellecroix se trouva réunie sur le théâtre de l'incendie. Chacun y apportait sa sympathie pour ce désastre et sa bonne volonté d'en arrêter le cours ; mais, d'une part, les moyens manquaient, et, de l'autre, le trouble inséparable d'un pareil événement et l'inexpérience de ceux qui en étaient les témoins ne produisaient que des vœux stériles ou des efforts sans résultat.

Tout à coup la scène changea : l'étranger, qui s'était absenté un moment pour courir à l'église sonner le tocsin, reparut au milieu de la foule, et lui donna, en peu de mots, une impulsion intelligente. Personne, si ce n'est madame Lambert, n'avait encore vu cet homme, et cependant tous écoutèrent cette voix qui commandait le dévouement, et imitèrent ce bras qui donnait l'exemple. Des chaînes furent organisées dans la direction des différents réservoirs du village ; une échelle, des haches, des scies furent apportées, et l'étranger s'élança le premier sur le toit embrasé et déjà croulant, pour chercher à isoler la portion incendiée de celle qui n'était que compromise. Deux jeunes charpentiers, animés par son courage, se joignirent à lui, et bientôt, sous leurs efforts réunis, un large pan de mur tomba, aux applaudissements de la foule. La part du feu était faite, et désormais il ne s'agissait plus que de diminuer autant que possible le dommage de la portion sacrifiée.

La maison qui venait d'échapper à une destruction totale appartenait à un riche cultivateur de Bellecroix,

nommé Berry. L'incendie avait commencé dans une grange attenante à la salle où il soupait avec sa famille et ses domestiques, et, surpris par les flammes, ils n'avaient eu que le temps de s'enfuir, soit pour se soustraire au danger qui les menaçait, soit pour aller appeler du secours. Depuis cet instant, M. Berry, frappé de stupeur, était demeuré étranger à tout ce qui se passait, et il ne voyait pas même que la catastrophe touchait à sa fin. Sa femme et ses enfants, terrifiés comme lui, l'entouraient, immobiles et muets, et lorsque le courageux voyageur vint près d'eux pour leur demander si le quartier de la maison qui brûlait ne renfermait rien de précieux, il ne put en obtenir que des mots sans suite, exprimant des renseignements sans utilité. L'étranger allait répéter sa question, quand un des enfants du pauvre fermier éleva la voix et dit :

— Maman, où est donc ma sœur Marie?

La mère releva sa tête penchée sur sa poitrine, compta du regard ses enfants pressés autour d'elle, poussa un rugissement de désespoir et s'écria :

— Ta sœur !... elle est là-haut !...

Puis elle tomba évanouie.

Là-haut, c'était le premier étage de la maison qui brûlait : les flammes y avaient pénétré depuis quelques moments déjà.

L'étranger ne perdit pas de temps en questions auxquelles personne n'aurait eu peut-être la présence d'esprit de répondre. Il saisit de nouveau l'échelle, l'appliqua contre une fenêtre dont les vitres tombaient en éclats ou se fondaient sous l'action du feu, grimpa avec une agilité qui n'avait de comparable que sa résolution, enfonça d'un coup de poing le châssis de bois à demi consumé, et disparut au milieu d'un tourbillon de flamme et de fumée.

Un cri d'effroi et d'admiration sortit des poitrines de cette foule, au milieu de laquelle Berry comptait des parents et de nombreux amis, et où nul cependant n'eût osé tenter ce que venait d'entreprendre cet homme que personne ne connaissait.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, et l'étranger ne reparut pas. Les spectateurs étaient devenus silencieux, comme s'ils eussent voulu entendre ce qui se passait dans ce brasier, qui n'envoyait à leurs oreilles que le lugubre petillement des bois embrasés, et le bruit plus lugubre encore des murs croulants.

Telle était l'unique préoccupation de cette multitude, que personne ne vit que l'échelle, qui était restée contre la muraille, avait pris feu : on ne s'en aperçut que lorsqu'elle tomba.

Au même instant l'étranger se présenta à une autre ouverture que celle qui lui avait donné accès dans la maison en feu. Des flammes le précédaient, des flammes l'entouraient, des flammes le poursuivaient, ne laissant de visible que sa tête, qui rayonnait d'une expression sublime de courage et de dévouement.

— L'échelle ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Elle est consumée ! répondit la foule.

— Des matelas ! des matelas ! reprit l'étranger ; je tiens la jeune fille !

Et, en un clin d'œil, une pyramide de matelas s'éleva au-dessous de la fenêtre. L'étranger y laissa tomber avec précaution un paquet enveloppé dans une couverture de laine ; puis il sauta légèrement sur le sol, et, pendant qu'on transportait la jeune fille, enfin sauvée, dans les bras de sa mère encore évanouie, son libérateur disparut. Bientôt après le bâtiment s'écroula.

IV

Nous laisserons les paisibles habitants de Bellecroix, arrachés pour quelques moments à leurs habitudes régulières, regagner leurs demeures ; nous laisserons la famille Berry se consoler du désastre qu'elle venait d'éprouver, en songeant au malheur affreux auquel elle venait d'échapper; nous ne retournerons pas non plus rejoindre l'étranger, qui était rentré dans son auberge le corps brisé, mais le cœur satisfait; et nous transporterons brusquement nos lecteurs dans le cabinet de M. le maire, le lendemain de l'événement que nous venons de raconter.

Ce maire s'appelait le chevalier de Peyrac. C'était un vieil émigré appartenant à une des plus anciennes familles du Dauphiné, ruinée par deux ou trois siècles de dévouement sans ambition à la France et à ses souverains. Il était, avant la grande catastrophe de 1789, colonel, chevalier de Saint-Louis, fort aimé des princes de la famille royale, et cependant, au retour des Bourbons, il n'avait pas même eu la pensée de venir à Paris pour solliciter un emploi. Quand Monsieur, comte d'Artois, s'était montré aux habitants de Valence en 1814, le chevalier lui avait été présenté avec les autres maires du département, et le prince lui avait dit avec une grâce charmante :

— Bonjour, Peyrac.

Le digne gentilhomme avait regardé cette parole comme une récompense bien au-dessus de ses longs services, et se serait cru déshonoré en demandant autre

chose à une famille qui n'avait pas oublié les noms de ses vieux et fidèles serviteurs.

Comme presque tous les hommes âgés, le chevalier de Peyrac avait des habitudes matinales, et le lendemain de l'incendie, quoiqu'il fût resté le dernier sur le lieu du sinistre, il était avant le lever du soleil dans son jardin, lorsqu'une vieille servante vint lui annoncer qu'un étranger l'attendait dans son cabinet.

Le chevalier se hâta de rentrer, car il mettait la politesse au nombre de ses devoirs de maire, et l'empressement au nombre de ses devoirs d'homme poli.

La personne qui l'attendait était l'étranger de la veille, et M. de Peyrac le reconnut sur-le-champ pour l'individu qui s'était si héroïquement conduit pendant l'incendie ; aussi lui dit-il avant de le laisser parler :

— Je suis bien aise de vous voir, mon brave homme, et j'allais vous faire chercher pour vous communiquer la lettre que j'ai écrite à votre sujet au sous-préfet, afin d'obtenir l'autorisation de vous donner une récompense sur les fonds que nous avons en réserve pour les cas imprévus.

— Je n'ai pas besoin de récompense, puisque j'ai eu le bonheur de sauver la jeune fille, répondit l'étranger d'une voix grave et douce; et si je viens vous importuner d'aussi grand matin, M. le maire, ce n'est pas à cause d'hier, mais à cause de ceci.

Et en prononçant ces derniers mots, il tira de sa poche un papier qu'il présenta à M. de Peyrac.

A peine le chevalier y eut-il jeté les yeux, que sa physionomie perdit l'expression de bienveillance qu'elle avait prise lorsqu'il avait reconnu l'étranger; toutefois il n'y eut rien de dur dans le son de sa voix lorsqu'il lui dit, en lui remettant son papier :

— Vous arrivez dans un pays de braves gens, mon

ami, et il ne tiendra qu'à vous de profiter des bons exemples que vous y recevrez ; quant à moi, vous pouvez compter dès à présent sur ma justice, et plus tard peut-être sur ma protection.

— La justice des hommes de bien vaut mieux que leur protection, dit l'étranger avec un mélange de respect et de fierté ; tout ce que je demande, c'est qu'on me juge sur ce que je ferai, sans se préoccuper de ce que je suis.

—Vous aurez de la peine à obtenir cela de la faiblesse humaine, mon ami, répondit le bon magistrat ; cependant à la longue vous triompherez de toutes les préventions, et je vous aiderai de tout mon pouvoir si je puis le faire sans mentir à ma conscience.

L'étranger allait répondre, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et donna passage à un second visiteur. Le maire alla à sa rencontre et lui dit :

— Eh bien ! mon pauvre Berry, comment va-t-on chez vous ? Votre femme, votre fille, ne se sentent-elles pas de leurs émotions d'hier ?

— Tout cela dort, M. le chevalier, et s'éveillera gaillard, je l'espère. *Dieu merci*, notre malheur a été moins grand qu'on ne l'avait cru d'abord ; mais le fût-il cent fois plus, du moment que ma petite Marie est sauvée, je ne me plaindrais pas.

— Voilà son libérateur, dit le maire en désignant de la main l'étranger qui cherchait à se rapprocher de la porte.

— Comment, c'est vous ! s'écria le fermier, et vous alliez sortir, quand moi je venais demander où je pourrais vous trouver ? Mais vous ne savez donc pas ce que je vous dois, homme généreux qui avez exposé vos jours pour arracher des flammes l'enfant qui est la joie de ma maison et l'orgueil de mes cheveux blancs ?

— Ne me remerciez pas, dit l'étranger en essuyant du revers de sa main une larme qui tremblait au bord de sa paupière ; mais unissons nos vœux pour bénir Dieu qui vous a sauvé d'un grand malheur, et qui a permis que je fusse l'instrument de sa bonté.

— Mais ne puis-je rien pour vous ? reprit le fermier en pressant de ses mains le bras robuste du sauveur de son enfant.

— Vous pouvez beaucoup, dit l'étranger en baissant les yeux ; je suis journalier, vous êtes cultivateur, faites-moi gagner ma vie en me donnant de l'ouvrage. Mais avant de me répondre, apprenez que je suis un pauvre forçat libéré envoyé en surveillance dans votre village.

Le fermier fit trois pas en arrière, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Est-ce trop que de vous demander d'occuper ces bras? ajouta l'étranger avec un peu d'amertume, en tendant ses mains qui portaient de nombreuses traces de brûlures.

— Oh ! non, ce n'est pas trop, répondit le fermier ; mais je venais vous offrir bien davantage, et je pense avec douleur que je ne pourrai faire pour vous que ce que je fais pour tous ceux qui s'adressent à moi.

Un sourire d'une ineffable douceur erra sur les lèvres du forçat. M. de Peyrac prit alors la parole.

— C'est bien, père Berry, dit-il, et je n'espérais pas moins de votre bon et noble cœur. Vous pouvez maintenant donner à ce pauvre homme presque autant que vous avez reçu de lui, car votre protection lui rendra la bienveillance de ses semblables, en attendant que sa conduite, encouragée par vos exemples et dirigée par vos conseils, lui rende l'estime de lui-même. Savons-nous, d'ailleurs, si la punition qu'il a subie ne fut pas une erreur de la justice humaine? Au-dessus de la loi,

qui condamne sur les apparences, il y a Dieu qui absout, parce que son regard pénètre dans le fond des cœurs; et au-dessus de l'innocence elle-même, il y a le repentir, cette sainte joie du ciel et cette grande édification de la terre. Et vous, mon ami, continua-t-il en se tournant vers le forçat, bénissez la Providence qui a permis au meurtrier de sauver une vie pour racheter celle qu'il a sacrifiée à ses passions. Vous allez vivre au sein d'une population laborieuse et auprès d'une famille respectable : rapprenez d'elle le travail et la vertu. Vous n'êtes guère qu'au milieu de votre carrière; il dépend donc de vous d'emporter un jour dans la tombe l'estime et les regrets de vos nouveaux concitoyens.

Berry serra cordialement la main de l'étranger, que nous appellerons désormais Giacomo Sarti; celui-ci répondit :

— Merci, M. le maire, merci! car je viens d'entendre les premières paroles consolantes qui aient frappé mon oreille depuis vingt années. Il ne m'appartient pas de dire que je suis innocent, mais je pourrais peut-être prouver que je fus excusable. Toutefois, à quoi bon? Ma meilleure, ma seule recommandation, c'est ma conduite à venir, puisque j'arrive d'un lieu qui rejette criminels ceux qu'il a reçus irréprochables.

Puis, s'adressant au fermier :

— Maintenant je suis prêt à vous suivre partout et à vous obéir en toutes choses. Je serai également toujours prêt à m'éloigner si vous n'étiez pas content de moi : celui qui a passé la moitié de ses jours dans la hideuse monotonie des bagnes ne saurait s'effrayer à l'idée de chercher chaque soir un nouveau toit pour sa nuit. Partons : l'incendie a dû préparer de la besogne chez vous.

V

Ils partirent, et, quelques minutes après, M. Berry présenta à sa famille le libérateur de Marie, et l'installa dans sa ferme en qualité de premier domestique, en remplacement d'un de ses neveux que la conscription venait d'atteindre. Le brave fermier, convaincu que la position de Giacomo serait tôt ou tard connue, la révéla lui-même à sa femme et à ses enfants, ajoutant, ce qui était prendre ses pressentiments pour des avis, qu'il avait d'ailleurs les meilleurs renseignements sur son nouveau serviteur. Celui-ci, de son côté, ne tarda pas à justifier la confiance qu'on lui accordait, et chaque jour M. et madame Berry lui témoignaient plus d'affection. Telle était la délicatesse de toute cette famille, que jamais un mot ne faisait, même indirectement, allusion aux antécédents de leur pauvre hôte, et telle était aussi la considération dont elle jouissait, que personne dans le pays n'aurait eu la pensée de mépriser celui qu'elle couvrait de son estime et qu'elle honorait par son affection.

Il y avait à peu près une année que Giacomo dirigeait les travaux de la ferme, lorsque M. Berry, qui s'était réservé la conduite des affaires du dehors, partit pour aller vendre quelques bestiaux à la foire de la Palud. A son retour, le mauvais temps et la nuit l'obligèrent à s'arrêter dans un petit cabaret entre Montélimart et Valence, et pendant qu'il faisait sécher, devant la cheminée de l'unique chambre du lieu, ses vêtements

trempés par la pluie, il entendit le nom de Giacomo Sarti prononcé à plusieurs reprises par deux hommes à figures assez équivoques qui buvaient à une petite table placée près de lui. Il prêta l'oreille, mais le langage de ces individus était entremêlé de termes tellement incompréhensibles pour lui, qu'il n'en put rien conclure, sinon qu'il était en présence de deux des anciens compagnons de son domestique. L'occasion lui parut favorable, et, mettant de côté sa réserve habituelle, il prit la résolution de connaître une histoire que sa délicatesse l'avait empêché de demander à Giacomo lui-même; il se rapprocha donc de ces deux hommes, et après avoir échangé avec eux quelques propos insignifiants sur le temps, sur la route, sur leur profession, il leur dit :

— Je crois vous avoir entendus prononcer tout à l'heure le nom de Giacomo Sarti ; le connaîtriez-vous, par hasard ?

— Si je le connais ? répondit aussitôt le plus âgé des deux étrangers avec un sourire un peu railleur ; nous avons pendant vingt ans mangé à la même table et couché dans la même chambre.

— Et savez-vous ce qu'il est devenu ? ajouta M. Berry, un peu ému par la crainte de ce qu'il pouvait apprendre.

— Oh ! il a eu sa grâce, et c'était bien juste, car nous savons qu'il n'avait pas mérité son sort.

M. Berry respira plus librement.

— Pourriez-vous me dire son histoire? reprit le fermier ; je m'intéresse vivement à lui, et je serais heureux d'apprendre qu'il le mérite.

— Certainement que je puis vous la dire, son histoire, quoiqu'il ne l'ait jamais racontée à personne ; mais il y avait au bagne un de ses pays, un Corse, qui nous a dit bien souvent, en causant le soir, que Giacomo, dans un accès de furie, avait tué un riche

d'Ajaccio qui avait déshonoré sa mère, ce dont elle est morte de chagrin.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites là ? demanda le bon fermier, avec l'anxiété d'un homme qui vient de concevoir une espérance et qui craint de la voir aussitôt s'évanouir.

— Si j'en suis sûr ! dit le forçat. Vous pouvez écrire à qui vous voudrez là-bas ; tous vous diront que Giacomo Sarti est un brave. S'il y en avait eu seulement dix comme lui à Toulon, on n'aurait pas besoin d'envoyer en surveillance ceux qui en sortent, car il a empêché, par son exemple et ses conseils, plus de crimes que la bastonnade et la guillotine ; et le jour où il a obtenu sa grâce a été une fête pour toute la maison. Si vous le rencontrez, monsieur, faites-moi l'amitié de lui présenter les respects de son ancien camarade Paulin, et ne manquez pas d'ajouter que je suis décidé à être honnête homme le reste de ma vie ; cela lui fera plus de plaisir encore que mes compliments.

M. Berry donna une poignée de main à Paulin, puis il alla brider son cheval, et malgré la pluie et l'obscurité, il partit au grand trot dans la direction de Bellecroix.

VI

Deux heures après, M. Berry frappait à la porte de sa maison ; ce fut Giacomo qui vint lui ouvrir ; le fermier lui sauta au cou.

— Giacomo, mon ami, lui dit-il, appelez le garçon d'écurie pour qu'il prenne mon cheval, et suivez-moi dans la salle, j'ai à vous parler.

Tout le monde était déjà couché à la ferme, le maître et le serviteur se trouvèrent donc en tête-à-tête : c'est ce qu'avait espéré M. Berry, et ce qui l'avait déterminé à se mettre en route à une heure avancée et par le mauvais temps.

Il y eut un moment de silence, comme cela arrive presque toujours lorsque deux hommes vont avoir une explication ; enfin, M. Berry parla le premier.

— Giacomo, dit-il d'une voix qui n'avait pas l'accent du reproche, vous m'avez trompé, c'est bien mal à vous.

— Je ne vous ai pas trompé, répondit Giacomo ; souvenez-vous, M. Berry, que je vous ai dit ce que j'étais avant d'entrer à votre service.

— Mais pourquoi m'avez-vous caché que vous étiez innocent ?

— M'auriez-vous cru, si je vous l'avais dit, reprit avec douceur le forçat, quand j'arrivais d'un lieu où les plus grands coupables parlent sans cesse de leur innocence ? D'ailleurs, on a dit la vérité, j'ai commis un meurtre, et, quelque grande que fût l'offense, je n'avais pas le droit de le commettre.

— Je le sais, répondit le fermier, mais je sais aussi que vous aviez un outrage à punir et une mort à venger.

— O ma mère ! s'écria Giacomo en se couvrant le visage de ses deux mains ; vingt ans d'un silence commencé devant mes juges et continué dans les fers n'auront donc servi à rien, puisque ta mémoire ne peut plus être respectée.

M. Berry comprit en un instant le dévouement sublime de ce fils qui avait préféré une peine infamante à un acquittement qu'il aurait pu sans doute obtenir en révélant le motif de sa vengeance.

— Giacomo, vous avez un noble cœur, dit le fermier aussitôt que son émotion lui permit de parler ; mais

rassurez-vous, mon ami ; votre secret est renfermé dans un cœur fidèle, et le hasard qui me l'a appris ne se renouvellera peut-être plus.

M. Berry conta alors à Giacomo sa rencontre dans l'auberge, et quand il en fut au récit de Paulin, le Corse ne comprit plus qu'une chose, c'est que les bons exemples qu'il avait donnés avaient peut-être fait un homme de bien.

— Giacomo, j'espère que nous ne nous quitterons plus, continua M. Berry après avoir fait sa petite narration ; faites-moi l'honneur de considérer désormais ma famille comme la vôtre.

Giacomo pressa M. Berry dans ses bras : Dieu seul peut savoir ce qui se passait alors dans son cœur.

VII

Environ un mois après les événements que nous venons de raconter, le village de Bellecroix prenait de bonne heure un air de fête inaccoutumé. Des groupes de jeunes filles, vêtues de leurs atours des dimanches, se dirigeaient du côté de la demeure de M. Berry. Des jeunes garçons, le fusil sur l'épaule et portant d'énormes bouquets de fleurs à la boutonnière, entouraient la porte de la maison communale, où venait d'entrer, suivi de son adjoint et de son secrétaire, le bon chevalier de Peyrac, qui avait revêtu son écharpe de magistrat par-dessus son uniforme de colonel. L'aspect de l'église annonçait aussi une solennité extraordinaire, car de nombreux cierges brillaient à l'intérieur, et, sous

le portail, des indigents et des infirmes avaient dans le regard cette douce sérénité qui naît de l'espérance.

Au premier coup de onze heures, la grande porte de la ferme s'ouvrit à deux battants, et l'on vit s'avancer un char rustique orné de feuillages et traîné par quatre génisses blanches, dont les jougs étaient entourés de guirlandes de roses. Douze ménétriers, enrubanés de la tête aux pieds, précédaient ce char qui portait sur son premier banc M. et madame Berry, radieux de la joie d'une bonne action, et, sur le second, Giacomo Sarti, fier de la reconnaissance de Marie, et Marie heureuse du bonheur de Giacomo. Un autre char, plus grand et non moins orné, portait les jeunes enfants, les vieux parents et les meilleurs amis de la famille Berry ; les domestiques de la ferme et les journaliers qu'on y employait le plus habituellement suivaient ce cortége, qui offrait dans son ensemble l'élégance gracieuse des fêtes de la Grèce et la simplicité chaste des mœurs des patriarches.

M. de Peyrac reçut les futurs époux à la porte de la mairie, et les accompagna à l'église après les courtes et froides cérémonies du mariage civil : son tact de gentilhomme et sa conscience de chrétien lui avaient dit qu'il ne lui appartenait pas de prendre la parole, et ce fut le prêtre qui avait baptisé Marie et lui avait enseigné ses vertus de jeune fille, qui eut le bonheur de l'initier aux devoirs plus graves mais non moins doux que son nouvel état allait lui imposer. Il le fit avec l'effusion d'une âme tendre et l'élévation d'une raison supérieure ; puis, quand il eut dit à la naïve enfant ce qu'elle devait être comme épouse et comme mère, il se retourna vers Giacomo, et il ajouta :

— Et vous, mon frère, ne perdez jamais le souvenir de cette matinée qui est pour vous comme le commencement d'une vie nouvelle. Entourez de votre tendresse,

de vos respects, la douce compagne qui vous donne son cœur et la pieuse famille qui vous ouvre les bras.

Et baissant la voix :

— Puis, mon fils, remerciez Dieu qui a permis, dans son admirable justice, que vous puissiez oublier vos malheurs en rachetant par un dévouement volontaire un crime que les hommes excusent et que vos larmes ont effacé devant Dieu. Allez maintenant en paix, mes enfants ; et réjouissez vos concitoyens par le spectacle de votre bonheur après les avoir édifiés par l'exemple de vos vertus.

Un nuage d'encens environna les deux époux, qui disparurent un instant aux regards de la foule. Le nuage monta, et l'on vit alors Giacomo qui avait pris la main de Marie et qui s'avançait lentement avec elle au milieu de la nef ; le char traîné par les génisses blanches était près du portail, l'heureux couple y monta seul ; les cloches envoyèrent de joyeuses volées dans les airs, les jeunes gens y répondirent par des coups de fusil, et la population de Bellecroix accompagna le cortége des cris mille fois répétés de : *Vive Giacomo ! Vive le sauveur de Marie !*

Le marquis de FOUDRAS.

LES

PÉCHÉS DE JEUNESSE.

I

FRÈRE ET SOEUR.

Les premières lueurs du jour s'épanouissaient dans le ciel ; la vallée de Cailly commençait à faire surgir, dans les brumes de l'aube, ses moulins, ses villages et le rideau de peupliers qui borde sa rivière ; mais tout y était encore désert et silencieux. Les oiseaux eux-mêmes dormaient sous la feuillée, et l'on n'entendait que les rumeurs de la brise du matin mêlées aux susurrements de l'eau parmi les glaïeuls. Au penchant du coteau qui borde la rive droite, derrière les *Cambres,* on voyait déjà les toits élevés du château de Barville rougis par l'aurore, tandis que la masse de l'édifice restait ensevelie dans une demi-nuit.

Là aussi tout était muet et tout semblait dormir. Cependant, un regard attentif eût pu apercevoir, dans

la première salle du rez-de-chaussée, à travers les fentes d'un volet mal fermé, la pâle lumière d'une lampe épuisée d'huile par la longueur de l'attente. Près d'elle était assis un homme d'environ soixante ans, aux cheveux gris, à la figure bistrée, et dont le costume tenait en même temps du marin et du bourgeois. C'était George Duret, ancien contre-maître de la marine impériale, longtemps compagnon de mer du vice-amiral de Rostang, et aujourd'hui devenu son *factotum* au château de Barville.

Le vieux marin ne brillait précisément ni par la soumission, ni par le bon caractère. Entré fort jeune au service de l'amiral, il avait assisté à ses folies encore plus qu'à ses campagnes, et s'était insensiblement habitué à cette familiarité insolente par laquelle les serviteurs complaisants punissent les désordres des maîtres.

Une circonstance fortuite avait contribué à lui assurer l'impunité. Comme il traversait avec M. de Rostang la rade de Rio-Janeiro, leur chaloupe avait sombré sous voiles, et l'amiral lui avait sauvé la vie au péril de la sienne. Ce fut un indestructible lien qui rattacha pour toujours l'une à l'autre leurs deux destinées. Si le souvenir d'un grand service reçu peut nous importuner, celui d'un grand service rendu nous plaît toujours parce qu'il nous honore. La vue de George devint pour l'amiral une sorte de croix d'honneur, et l'idée même de s'en séparer ne put désormais lui venir.

De son côté, le contre-maître était reconnaissant à sa manière, et, se regardant comme indispensable à l'amiral, il n'eût point accepté son congé. Il en résultait des contestations sans fin, mais sans ruptures, qui rendaient chaque jour le maître et le serviteur plus querelleurs et plus inséparables : c'étaient deux vieux diables qui

s'enduraient le plus souvent en expiation de leurs péchés, et se consolaient quelquefois en se les racontant.

Nous devons dire pourtant que la visible mauvaise humeur de George, au moment où commence notre histoire, ne tenait point à de nouveaux démêlés avec l'amiral. L'ancien contre-maître n'en voulait, pour l'instant, qu'au fils de la maison, M. Marcel de Rostang.

Né d'un premier mariage du baron et élevé loin de son père, Marcel avait passé, comme tous les jeunes gens bien élevés, des études imaginaires du collége aux études problématiques de l'école de droit. Reçu avocat après avoir fréquenté trois ans les bals, les concerts et les spectacles de Paris, il était revenu à Barville avec un diplôme de licencié et une collection fort complète de mémoires à acquitter. L'amiral avait fait trop de dettes dans sa jeunesse pour ne pas en comprendre tous les dangers; aussi entra-t-il d'abord en fureur et ne voulut-il rien payer; mais la baronne, qui semblait uniquement occupée à faire mentir son titre de marâtre, à force de complaisance pour Marcel, finit par apaiser le vieux marin. Les notes furent acquittées, à la condition toutefois que le coupable prouverait sa résipiscence en renonçant à ses habitudes et en rompant avec ses anciens amis. La chasse et les excursions à cheval avaient été elles-mêmes suspendues comme offrant le prétexte de fâcheuses fréquentations. Depuis huit jours Marcel vivait donc en quarantaine au château, sans autre distraction qu'une promenade avec l'amiral et la baronne, ou des fragments d'opéra chantés avec sa sœur; mais, pour sentir tout le charme de ces paisibles jouissances, il lui manquait quelque cinquante ans. Aussi se trouva-t-il incapable de les supporter plus longtemps, et, la veille même, à bout de patience, il s'était échappé

du château avec un chien et un fusil. Le contre-maître, qu'il avait mis dans sa confidence, devait lui ouvrir, vers le soir, la porte de la petite cour.

Cependant le soir était arrivé, la nuit venait de s'écouler, le jour allait renaître, et le fugitif n'avait point encore reparu.

Il était évident que quelque séduisante rencontre lui avait fait oublier sa promesse. Peut-être même la chasse n'était-elle pour lui qu'un prétexte, et qu'en ayant l'air de prendre George pour complice, il n'avait voulu l'avoir que pour dupe.

Cette dernière supposition, qui paraissait la plus vraisemblable, causait au contre-maître un dépit facile à lire sur son visage; il se leva pour aller à la fenêtre, dont il entr'ouvrit les volets, revint à la lampe, l'éteignit, puis se mit à parcourir la salle d'attente, tout en poursuivant un soliloque muet, entrecoupé de crispations nerveuses qui correspondaient à autant de malédictions intérieures.

— Déjà grand jour! se disait-il, et ne pas être encore de retour! Après les recommandations de madame la baronne, après la promesse qu'il m'avait faite! Et l'amiral qui va descendre! Dieu sait quel coup de vent, s'il s'aperçoit que le jeune homme a passé la nuit hors du château! lui qui fait si bien de la morale depuis que la goutte l'empêche de faire autre chose! Et cependant il a été jeune aussi, l'amiral! ah! ah! j'en sais quelque chose, moi qui étais toujours de planton à sa porte. Je me rappelle encore qu'à la Martinique, quand il recevait certaines visites, il fallait dire à tous les officiers qui se présentaient que le commandant avait la fièvre. Et il y était drôlement sujet à cette fièvre-là! elle lui revenait sept fois par semaine.

Ici le contre-maître interrompit ses réflexions rétro-

spectives pour ouvrir une fenêtre et chercher Marcel du regard dans la campagne.

Au même instant, le bruit d'un pas inégal et d'une canne qui frappait le parquet retentit dans le corridor; une voix appela George à plusieurs reprises; mais le vieux marin, la tête penchée au dehors, n'entendit rien.

Tout à coup le baron parut à la porte, appuyé sur une demi-béquille de goutteux, et répétant son appel avec la précipitation impatiente des gens qui n'ont point été accoutumés à attendre. Cette fois, le contre-maître se retourna.

— L'amiral! s'écria-t-il déconcerté.

— Pardieu! il faut donc du canon pour que tu entendes? dit le marin avec humeur. Que regardes-tu là?

— Moi, rien, répliqua George vivement.

— C'est bien la peine, alors, de te mettre à la fenêtre! dit M. de Rostang en gagnant un fauteuil. Tu n'as encore vu ni la baronne, ni Ernestine?

— Non, amiral.

Le vieil officier s'assit, et attira un tabouret sous sa jambe malade.

— Au fait, reprit-il, je suis descendu plus tôt que d'habitude; cette infernale goutte ne me laisse point de repos. Mais, tout à l'heure, *les femmes* vont venir.

— Elles seraient déjà au salon, si elles savaient que l'amiral souffre, fit observer le contre-maître.

— Oui, oui, murmura le marin à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même, il suffit d'avoir besoin d'elles pour les voir! Ce sont deux anges... deux anges qui perdent leur temps à s'occuper d'un vieux diable comme moi, tandis que monsieur mon fils s'amuse à courir et à faire des dettes.

George objecta pour excuse qu'il n'en avait point fait depuis les dernières.

— Les dernières! répéta l'amiral, je crois pardieu bien ! Je les ai payées hier, et, à moins qu'il n'ait passé la nuit à en faire de nouvelles... ce qui n'aurait rien d'étonnant, au reste!

Et comme si un soupçon lui venait tout à coup :

— Est-il chez lui au moins? demanda-t-il en se retournant vers le contre-maître.

Ce dernier répondit affirmativement.

— Alors je vais le voir, dit le marin en appuyant les deux mains au bras du fauteuil pour se lever.

— Pardon, amiral, interrompit rapidement George; mais je sors de chez M. Marcel, et il dormait.

— A cette heure! répliqua le vieillard; je le réveillerai, c'est un paresseux.

— Au contraire, amiral, il a travaillé une partie de la nuit.

— A quoi donc?

— Mais... sans doute... à étudier son droit; j'ai vu ce matin le Code civil ouvert sur son bureau.

M. de Rostang secoua la tête d'un air de doute; mais Duret entra dans des détails tellement circonstanciés qu'il allait se rendre, lorsqu'il vit la porte qui donnait sur la cour s'ouvrir brusquement, et Marcel, en habit de chasse, paraître sur le seuil.

Ce fut un vrai coup de théâtre. Trois cris partirent en même temps et furent suivis d'un moment de silence ; l'amiral regardait son fils qui détournait la tête, et George occupé à épousseter sa veste.

— Ah! c'est comme cela que tu l'as vu étudier le Code civil, toi? s'écria-t-il à ce dernier en le menaçant du poing. Par les mille diables! tu me payeras ce mensonge. Et vous, monsieur, d'où venez-vous? Qui vous

avait permis de sortir? Pourquoi avez-vous passé la nuit hors du château?

— Mon Dieu! ne vous fâchez pas, amiral, dit le jeune homme qui avait déjà repris une partie de son assurance; j'étais bien décidé à rentrer hier soir; mais c'est toute une aventure; j'ai fait une rencontre...

— Que je devine, interrompit le vieux marin en colère; quelqu'un de ces amis de voisinage qui, sous prétexte de courir des lièvres, se réunissent pour décoiffer des bouteilles de champagne avec des drôlesses...

— Permettez, mon père...

— Taisez-vous, monsieur.

— Mais je vous jure...

— Je ne vous crois pas.

— Alors toute explication est inutile, dit Marcel qui fit un pas vers la porte.

— Restez! s'écria l'amiral en frappant de sa canne le parquet; par les mille diables! vous m'entendrez! et ne croyez pas que je sois votre dupe; je vous dis que vous venez de faire quelque nouvelle folie.

— Eh bien, quand cela serait? reprit brusquement George en s'interposant à sa manière, ne faut-il pas bien que l'on soit de sa race?

— Taisez-vous, Duret! interrompit précipitamment le baron, qui voyait le contre-maître venir.

Mais celui-ci avait un système dont il ne se départait jamais, et qui consistait à opposer le Rostang d'autrefois au Rostang d'aujourd'hui; le passé était une corde qu'il liait au cou du présent.

— Et quand je me tairais, reprit-il en élevant la voix, ça vous empêchera-t-il d'en avoir fait cent fois plus que votre fils?

— Tu mens!

— Croyez-vous donc que j'aie oublié vos bons tours?

— Te tairas-tu?

— Par exemple, ces deux Espagnoles que vous avez enlevées en même temps!

— Toutes deux? répéta Marcel émerveillé.

— C'est faux! cria l'amiral.

— Vous m'avez laissé les deux suivantes, acheva George dont ce souvenir illuminait les traits; ah! ah! ah! c'était le bon temps, alors! on vivait en mari garçon!

— Je te conseille de t'en vanter, vieux fou! interrompit le baron exaspéré, cela t'a bien réussi! Pendant que tu oubliais ta femme à l'étranger, elle en faisait autant en France.

Le contre-maître tressaillit.

— C'est possible, dit-il en changeant brusquement de ton; mais, en tout cas, l'amiral a tort de me le rappeler.

— Pourquoi diable aussi viens-tu me pousser à bout? fit observer M. de Rostang un peu honteux.

— Si j'ai mérité d'être puni, reprit Duret avec une énergie amère, je n'étais pas le seul.

— Assez, George.

— Faut pas être si fier parce qu'on a eu du bonheur.

— Tonnerre! nous laisseras-tu, à la fin? cria le baron en se levant furieux.

Le vieux matelot haussa les épaules, grommela quelques réflexions peu respectueuses sur le manque de mémoire des vieux pécheurs, et se retira lentement comme un homme qui ne veut point avoir l'air d'obéir.

L'amiral s'était laissé retomber dans son fauteuil,

tout haletant; Marcel voulut s'approcher pour lui proposer ses soins, mais il le repoussa.

— Laissez-moi, monsieur, s'écria-t-il avec colère : vous seul êtes cause de tout ce qui arrive! Sans vos sottises, je n'aurais pas entendu celles de ce drôle. Vous me mettez en guerre avec tout le monde, même avec la baronne; car, si les belles-mères sont habituellement prévenues contre les enfants de leurs maris, ici c'est le contraire : madame de Rostang vous excuse et vous défend toujours.

— Ah! je le sais, dit Marcel avec un sentiment sincère; depuis que je la connais, elle a été pour moi la protectrice la plus tendre, la plus constante, la plus dévouée.

— Oui, continua le baron; mais, ce que vous ne savez pas, monsieur, c'est tout ce qu'il lui a fallu de vertu pour se montrer si bonne envers vous, envers moi... surtout envers moi qu'elle avait droit de haïr!

Le jeune homme regarda son père d'un air surpris.

— Écoutez-moi, reprit celui-ci plus gravement; je voulais vous faire des reproches; j'aime mieux vous faire une confession. Il faut que les fautes des pères servent au moins de leçon pour les fils.

Il avait montré une chaise à Marcel, qui s'assit devant lui étonné, mais ravi de la direction que prenait l'entretien. Il y eut une assez longue pause. La belle figure de l'amiral avait repris son calme, bien que l'œil fixe et un peu sombre semblât regarder dans un passé pénible à revoir. Enfin, il fit un visible effort, et, regardant fixement le jeune homme, qui attendait en silence :

— George a dit vrai tout à l'heure, monsieur, reprit-il, j'ai été un mauvais sujet comme vous... plus que vous! car tout dégénère maintenant, vous avez rapetissé jusqu'à la folie! De notre temps encore il y avait de la

fougue, de l'originalité, de l'audace! On enlevait la femme qu'on aimait, on se coupait la gorge pour un mot, on jouait toute sa fortune sur un coup de trente et un!

— Ah! vous avez raison, amiral, dit Marcel sérieusement admiratif, vous étiez les hommes de la grande époque!

— Nous étions des vauriens, monsieur, interrompit le baron qui s'aperçut de sa distraction; moi tout le premier! Si votre mère eût vécu, je me serais peut-être rangé; mais resté veuf, je retournai naturellement à mes anciennes habitudes. Ce fut alors que le hasard me fit rencontrer dans le monde la fille d'un fabricant du Havre, mademoiselle Ernestine Chatel, votre belle-mère. Je n'aurais probablement jamais pensé à la demander en mariage, si je ne l'avais sue recherchée par le capitaine Ramière; depuis le collége, le capitaine s'était toujours trouvé sur mon chemin; il m'avait enlevé ma première maîtresse et gagné vingt fois mon dernier louis; nous nous étions battus et il m'avait blessé; c'était pour moi plus qu'un rival, plus qu'un ennemi; c'était ma mauvaise chance personnifiée! J'appris qu'il aimait mademoiselle Ernestine, je jurai de prendre une bonne foi ma revanche en la lui arrachant à tout prix. Des pertes inattendues venaient de frapper M. Chatel; sa faillite paraissait imminente, et la faillite, c'était pour lui le déshonneur et la mort! Je proposai de satisfaire à tous les engagements du père, si la main de la fille m'était accordée! Ernestine céda, le mariage eut lieu, et quelques jours après j'étais en mer avec mon escadre. M. de Ramière, désespéré, partit peu après pour l'Amérique, où il est resté.

— Vous vous étiez vengé en ennemi implacable, mon père, dit Marcel ému.

— Je m'étais vengé en imbécile, reprit brusquement le baron ; car j'épousais quelqu'un dont le cœur était pris, et je m'exposais à des représailles bien méritées! Eh bien, pas du tout! j'avais rencontré une exception, une merveille! une femme qui accepta son mari avec une résignation héroïque, comme on accepte les calamités inévitables.

— Et vous avez de plus trouvé, au retour, une fille qui devait vous dédommager de votre fils, continua gaiement Marcel; car que deviendrait-on à Barville sans cette chère Gabrielle? Si sa mère est la sérénité du logis, Gabrielle en est tout le mouvement et toute la joie.

— Comme vous en êtes le trouble et la déraison, acheva l'amiral, adouci malgré lui par la loyale admiration du jeune homme pour sa sœur; je n'aurais ici, sans vos extravagances, que des motifs de satisfaction; mais vous finirez par lasser ma patience...

— Oh ! qui est-ce qui parle de patience en criant si fort? interrompit tout à coup une voix rieuse.

— Gabrielle! s'écrièrent à la fois Marcel et l'amiral.

Une jeune fille fraîche comme le printemps venait, en effet, d'entr'ouvrir une porte de communication et montrait son riant visage encadré dans la baie, au milieu d'un rayon du soleil levant.

Marcel et son père lui tendirent les mains en même temps.

Elle accourut avec la légèreté d'un oiseau, leur présenta son front à baiser, puis vint s'asseoir sur le coin du tabouret qui soutenait le pied malade du baron.

— Eh bien, père, dit-elle tendrement, vous êtes donc occupé à gronder?

L'amiral éleva la voix comme les gens qui sentent leur colère s'en aller et veulent faire du bruit pour masquer leur retraite.

— Je gronde! s'écria-t-il, parce que j'en ai sujet.

— Vous avez bien dormi? demanda doucement la jeune fille en lui prenant la main.

— Non, répondit le marin.

Et se retournant vers Marcel :

— J'ai été trop faible jusqu'à ce moment, monsieur, continua-t-il d'une voix tonnante ; mais ne comptez plus sur mon indulgence ; il est temps de mettre un frein à vos désordres, et je serai désormais inexorable!...

Ici la voix faiblit d'une manière inattendue. Gabrielle, qui s'était levée doucement, se trouvait assise sur le bras du fauteuil, la tête contre la joue de l'amiral : il l'attira tendrement sur sa poitrine, et la baisa au front. Ce mouvement interrompit sa philippique.

— Continuez, père, continuez, dit la jeune fille avec un sérieux grotesque ; il ne faut pas vous refroidir. Et vous, monsieur, écoutez bien cela! Nous vous disions que désormais nous serions inexorable!

Et, posant les deux mains sur l'épaule de son père, elle y appuya la tête, comme un jeune chat qui se prépare à dormir.

Le baron vit que Marcel étouffait un éclat de rire ; lui-même ne put retenir son sérieux.

— Au diable la petite masque qui s'entend avec ce drôle ! s'écria-t-il.

— Du tout! interrompit vivement Gabrielle, je suis très-mécontente de lui, et j'étais venue pour le prêcher ; mais après votre sermon, amiral, le mien n'aurait plus d'effet.

— C'est-à-dire que tu ne veux pas de concurrence?

— Précisément.

— Et il faut que je te laisse?

— Je venais vous avertir que ma mère était des-

cendue à la petite serre, où elle vous attendait; le grand cactus fleurit.

— Le cactus rouge! s'écria l'amiral, qui faute de mieux s'était rejeté dans les folies horticoles; eh! il fallait donc le dire, mauvaise!... Je savais bien, moi, que nous aurions de la fleur avant Rouby... Distancé le banquier!

Et comme il vit que Gabrielle voulait le suivre:

— Non, non, continua-t-il, reste avec ton frère. Tu m'as promis de le sermonner: ne le ménage pas.

— Soyez tranquille, dit la jeune fille en riant, je vais le gronder... comme si j'étais sa femme!

— Et vous, monsieur, reprit le baron, songez à lui obéir!

— Comme si j'étais son mari! répliqua Marcel en s'inclinant.

Le vieux marin fit un petit adieu d'amitié à Gabrielle, jeta à son fils un regard qu'il voulut rendre sévère, et quitta le salon en boitant.

Restés seuls, le frère et la sœur débutèrent par un éclat de rire; puis Marcel voulut embrasser la jeune fille, pour la remercier de lui avoir si heureusement porté secours dans l'orage; mais celle-ci se dégagea en reprenant son air grave, et commença l'instruction morale dont elle s'était chargée.

Elle savait que Marcel n'était point rentré la veille, et elle allait lui rappeler les promesses qu'il avait faites, à elle et à sa mère, lorsque le jeune homme l'interrompit avec une impatience affectueuse.

— Allons! s'écria-t-il, voilà la petite sœur comme l'amiral, m'accusant sans vouloir m'entendre. Vous croyez aussi, je parie, que j'ai passé la nuit dans quelque château des environs, occupé à porter des toasts de célibataire?

— N'est-ce pas la vérité ? demanda Gabrielle.

— Du tout, ma chère, reprit Marcel. J'ai passé la nuit la plus pastorale, couché dans un grenier à foin, et ne parlant que de la baronne et de vous.

La jeune fille poussa une exclamation de surprise.

— Je dois vous demander d'abord, reprit le frère en la regardant, si vous n'avez point remarqué, depuis deux jours, un étranger qui rôde autour du château, et principalement du côté de la grande charmille, où vous avez l'habitude de vous promener.

— Moi ! dit Gabrielle un peu troublée; en vérité, je ne pourrais vous dire... Il passe tant de monde par les avenues de Barville !...

— Alors je suis meilleur observateur que vous, petite sœur, car j'avais été frappé de son visage et de sa tournure.

— Et... vous l'avez revu hier? demanda la jeune fille qui jouait avec un gland du canapé sans lever les yeux.

— Près de la grande bruyère. Figurez-vous que *Faraut* venait de tomber en arrêt, et que je franchissais un fossé pour le rejoindre, quand je me trouve, tout à coup, en face de mon étranger, dont le chien était dans la même posture que Faraut, et qui allait mettre en joue. Sans le savoir, nous chassions le même gibier! Vous comprenez qu'à cette vue chacun de nous tient à montrer son savoir-vivre et veut céder la place. « Tirez de grâce, monsieur. — Je n'en ferai rien. — Après vous! — Après vous! » C'était comme à Fontenoy. Enfin, je ne sais comment nous en serions sortis si la perdrix, ennuyée de nos politesses, n'eût pris le parti de s'envoler.

— Et alors, vous vous êtes séparés? demanda Gabrielle avec intérêt.

— Du tout! s'écria Marcel; vous savez, ma chère, que l'adversité unit les grands cœurs. Je tenais à dédommager mon compagnon de la perdrix que je lui avais

fait manquer. Je lui ai proposé, en conséquence, de le conduire aux meilleurs endroits ; il a accepté avec empressement, et, au bout d'une heure de chasse, nous étions amis intimes.

— Ainsi, reprit vivement la jeune fille, vous l'avez trouvé aimable ?

— Charmant, petite sœur! Seulement, tout en causant, nous nous sommes égarés, et, quand le soir est venu, nous avons été pris par l'orage près de Forges. Il a fallu passer la nuit dans la cabane du garde-chasse, où mon compagnon m'a fait toutes ses confidences.

— Ah!... Et que vous a-t-il dit?

— D'abord, qu'il arrivait des États-Unis dans l'intention de se fixer en France.

— Et il se nomme ?

— M. René.

La jeune fille ne put retenir un mouvement.

— Le connaîtriez-vous, par hasard ? demanda Marcel.

— Je crois que ce doit être le même M. René que ma tante et moi avons rencontré il y a quelques semaines aux bains de mer du Havre, dit Gabrielle embarrassée.

— Ah! fort bien! reprit le frère avec intention ; je m'explique alors ce qui le charmait en moi. Il m'aura trouvé un air de famille. Du reste, nous le saurons au juste, car il doit venir au château.

— Aujourd'hui ?

— Ce matin. J'ai promis de le présenter au baron.

Gabrielle ne répondit rien, mais elle parut saisie ; une rougeur rapide traversa ses traits, et son frère, qui l'observait avec un malicieux sourire, se préparait à s'amuser de son trouble, lorsqu'il en fut détourné par le bruit d'un cabriolet qui entrait dans la cour.

Il courut à la fenêtre et reconnut maître Bouvard, le notaire du baron.

II

UNE MARATRE.

Maître Bouvard était un homme d'environ trente ans, grand, maigre, les traits effacés, et portant des lunettes bleues toujours en fuite sur un nez qui, comme celui du père Aubry, *aspirait à la tombe !* Premier clerc dans une petite ville de Normandie, jusqu'au moment où la succession de son oncle lui avait permis d'acheter l'étude de maître Roval, à Rouen, il ne connaissait, comme il avait coutume de le dire, que le *bon ton de Caudebec,* et craignait toujours de se compromettre par quelque manque d'usage. Honoré de la clientèle du grand monde, la distinction des manières lui semblait une obligation de sa charge de même que le cautionnement : aussi ne négligeait-il rien pour l'acquérir.

Par malheur, il en est de l'élégance comme du naturel qui fuit toujours ceux qui le cherchent. La politesse roide et apprêtée de Bouvard ressemblait à la rédaction de ses actes et ne réussit qu'à le rendre ridicule. Il espéra sortir d'embarras par un mariage, sachant que, dans le monde, les charmes de la femme compensent avantageusement les disgrâces du mari ; mais cette chance même lui échappa. Repoussé dans sa première demande, il eut l'imprudence de le laisser savoir, et marcha d'échec en échec. La seconde héritière dont il fit solliciter la main ne voulut point avoir l'air d'accepter ce que la première avait refusé ; la troisième en fit

autant à cause des deux autres, et il en fut de même pour les suivantes ; ce ne fut plus une question de choix, mais d'amour-propre.

Bouvard prétendait même que certaines mères, aux filles desquelles il n'avait jamais pensé, se vantaient d'avoir été vainement sollicitées par lui. L'avoir refusé semblait une gloire vulgaire dont une personne bien née ne pouvait plus se passer ; c'était la croix d'honneur des demoiselles à marier.

Cependant, depuis quelques mois, le notaire nourrissait une sérieuse espérance. Chose inouïe ! tandis que toutes les mères le repoussaient, la baronne semblait l'attirer. Après avoir étudié la valeur réelle de cette nature loyale à laquelle il ne manquait que la grâce de ses mérites, madame de Rostang s'était montrée si affectueuse pour le notaire et si peu ambitieuse pour sa fille, que Bouvard avait fini par penser qu'elle voulait l'encourager. Comme elle avait seulement déclaré à plusieurs reprises qu'elle laisserait à Gabrielle la liberté de ses préférences, et qu'il fallait avant tout l'obtenir d'elle-même, le notaire songeait sérieusement à l'avertir de sa recherche, afin de la lui faire agréer.

Mais là était précisément la difficulté. Bien des fois déjà Bouvard avait essayé des aveux toujours laissés en chemin. Lorsqu'il se trouvait près d'une femme à laquelle il désirait paraître aimable, son imagination angoissée ne pouvait rien trouver au delà de cette question : « Que vais-je dire ? » Et, incapable d'y répondre, il continuait à la répéter tout bas jusqu'au vertige.

L'habitude de la rédaction l'avait heureusement rendu moins timide la plume à la main, et, après beaucoup d'hésitation, il s'était décidé à écrire.

Restait à trouver le moyen de faire parvenir sa

lettre avec mystère, et cependant *sans inconvenance.*

Maître Bouvard comptait pour cela beaucoup sur le hasard et un peu sur Marcel, devenu son obligé par suite de certains protêts dont il s'était chargé d'arrêter les conséquences.

La baronne et l'amiral arrivèrent au moment où il descendait de cabriolet. Il s'excusa d'abord longuement de se présenter si matin ; mais le baron ne lui laissa point le temps d'achever, et le prit à part pour lui demander s'il apportait le projet d'acte convenu; Bouvard le lui remit, et pendant que le vieux marin s'éloignait pour en prendre connaissance, il s'approcha de la baronne, à qui il remit plusieurs papiers qu'elle s'empressa à son tour de parcourir.

Tous deux furent sans doute également satisfaits de leur examen, car ils adressèrent au notaire un signe de remercîment et voulurent le garder à déjeuner.

Bouvard, toujours inquiet sur les convenances, hésitait à accepter lorsque Marcel, qui était venu le rejoindre, le prit par le bras et le força à entrer.

Chemin faisant, il lui demanda tout bas des nouvelles de ses billets.

— Soldés, répondit le notaire.

— Avec les frais ?

— Et les dépens.

— Bouvard ! je vous payerai ce service, dit le jeune homme, qui connaissait la position de Tantale matrimonial faite au notaire.

— Comment cela ? demanda ce dernier.

— Il faut que je vous marie !

Bouvard n'eut pas le temps de répondre ; mais il serra la main du jeune homme comme pour prendre acte de la promesse qu'il lui faisait en riant.

Gabrielle, qu'il trouva au salon, le reçut avec une

bienveillance préoccupée. Ses yeux se tournaient à chaque instant vers la fenêtre, qui laissait voir la cour d'entrée, comme si elle eût attendu quelqu'un. Bouvard chercha en vain le moyen d'attirer son attention, et ne put que tousser et brosser du coude son chapeau ; enfin, on se mit à table.

L'amiral, que sa goutte obligeait à une sobriété d'anachorète, était maussade et toujours prêt à s'emporter ; mais la douceur de la baronne faisait avorter tous les orages. Il y avait dans sa patience je ne sais quoi d'actif et de tendre qui la rendait contagieuse. Le regard menaçant s'éteignait sous son limpide regard ; la voix irritée s'abaissait au son de sa voix caressante ; l'atmosphère dont elle était entourée semblait apaiser les turbulences intérieures.

Cependant, pour qui savait lire au fond des cœurs, cette sérénité n'était point le calme, mais la résignation. Une tristesse adoucie lui servait, pour ainsi dire, de fond. Cette âme ressemblait aux paysages du Poussin, où tout n'est que paix, harmonie et grandeur, et sur lesquels flotte pourtant une teinte de mélancolie.

La baronne avait été belle et l'était encore, mais de cette beauté de sainte qui relève surtout de l'âme. Quelle que fût sa placidité habituelle, il était facile de reconnaître parfois, à certains tressaillements douloureux, les traces des *sept épées dans le cœur*.

Le déjeuner achevé, Gabrielle, toujours rêveuse, avait saisi le premier prétexte de quitter le salon ; mais elle y reparut presque aussitôt, en appelant Marcel. Le jeune homme demanda ce qu'il y avait.

— Venez voir ! venez voir ! cria-t-elle en l'entraînant jusqu'à la fenêtre.

Et lui montrant, dans la cour, un tilbury tout neuf auquel on attelait son cheval *Soliman* :

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme étonné.

— Avez-vous donc oublié votre souhait de l'autre jour? dit la baronne, qui s'était approchée en souriant.

Marcel tressaillit.

— Que dites-vous? s'écria-t-il, c'est pour moi?

— Pour qui donc? répliqua Gabrielle rayonnante.

— Et c'est encore vous! reprit le jeune homme en saisissant les mains d'Ernestine, qu'il baisa avec attendrissement. Ah! pardon, c'est trop... Je ne sais plus comment vous remercier.

— Ni moi comment empêcher qu'on cède à tous vos caprices, dit l'amiral avec humeur.

La baronne le prit par le bras.

— Allons, ne me grondez pas, amiral, dit-elle avec un doux sourire.

Et baissant la voix :

— Songez que nous voulons arracher Marcel à des habitudes de dissipation, continua-t-elle en confidence; que le meilleur moyen pour cela est d'accorder ce qui peut lui rendre le château agréable et le retenir près de nous.

Et comme le baron voulait faire des objections :

— Vous n'avez point d'ailleurs ici droit de remontrance, ajouta-t-elle gaiement, car le carrossier a été payé sur mes économies.

— Très-bien! madame, répliqua le baron; mais, alors, pourquoi m'avoir empêché d'employer les miennes à faire construire la volière que désirait Gabrielle?

— Mon Dieu! dit Ernestine avec embarras, parce que cette volière était inutile...

— Tandis qu'un tilbury est un objet de première nécessité? acheva l'amiral ironiquement.

— Sans aucun doute, reprit Gabrielle, quand il peut faire un heureux.

— Et il en fera deux, ajouta Marcel ; car je veux que nous l'essayions ensemble, petite sœur.

— Tout est prêt, fit observer Bouvard, qui regardait à la fenêtre.

— Oh ! je n'oserai jamais, dit la jeune fille, *Soliman* est trop vif.

— Allons, venez, reprit Marcel, qui lui passa un bras autour de la taille ; nous ne quitterons point la grande clairière.

Et il ajouta à demi-voix, avec intention :

— C'est par là que M. René doit venir !

Gabrielle ne parut point avoir entendu ; mais elle déclara avec une complaisance pleine de grâce que c'était à sa mère de décider.

— Va ! puisque Marcel le désire, répondit la baronne.

— Et si cela t'amuse ! ajouta l'amiral ; car ta mère ne pense qu'à ce mauvais sujet.

Ernestine embrassa la jeune fille avec une tendresse qui protestait contre cette accusation, et demanda à Bouvard s'il ne désirait point partager leur promenade. Le notaire accepta avec empressement, et tous trois sortirent.

L'amiral ouvrit la fenêtre pour les voir monter en tilbury, et rappela à Marcel qu'il le rendait responsable de ce qui pourrait arriver à sa sœur.

Le jeune homme promit d'être prudent, et partit.

— Au fait, il a beau être extravagant, fit observer le baron en revenant s'asseoir ; lorsqu'il s'agit de Gabrielle, son affection lui tient lieu de bon sens.

— Ah ! si vous saviez combien il est bon pour elle, dit Ernestine avec chaleur ; vous parlez toujours de ses

étourderies, et vous ne semblez lui tenir compte, ni de son bon cœur, ni de sa franchise, ni de sa loyauté!

L'amiral guigna la baronne.

— Je vous vois venir, ma chère, dit-il d'un ton demi-bourru, demi-plaisant, vous allez m'en faire un *premier prix Montyon!* Je parie que vous avez encore quelque chose à me demander pour lui!

— Rien, amiral, répliqua Ernestine gracieusement, du moins rien de nouveau! Je veux seulement vous rappeler ce majorat que vous aviez promis de lui constituer. M. Bouvard vient de m'apporter la demande, à laquelle il ne manque plus que votre signature.

— Parfaitement, dit le baron en cherchant dans sa poche un papier; il m'a également remis à moi un projet d'acte que je lui avais demandé pour Gabrielle.

— Pour Gabrielle! répéta vivement la baronne: quel acte? que voulez-vous dire?

— Vous allez le savoir, ma chère, dit le marin en dépliant le papier. Vous exigez que j'assure trois cent mille francs à Marcel pour le récompenser de me faire enrager? Soit! C'est une excellente leçon pour moi, et j'ai toujours pensé que le bénéfice le plus clair de l'éducation donnée aux enfants était de développer chez les parents la patience, la résignation et une foule d'autres vertus chrétiennes; mais que je punisse la sœur de ne m'avoir jamais donné que de la joie, vous conviendrez que c'est aussi trop fort!

— Cependant, fit observer Ernestine en hésitant, songez bien, amiral...

— Je songe que nous vivons dans un siècle d'égalité, madame, interrompit le marin en frappant du pied; quand le diable a sa part, on peut bien réserver quelque chose pour les anges. Aussi, je prétends assurer à Gabrielle une dot égale au majorat de son frère.

— Que dites-vous? s'écria Ernestine en pâlissant; ah! c'est impossible, monsieur, cela ne sera pas!

L'amiral redressa la tête.

— Et pourquoi cela, madame? demanda-t-il sévèrement.

— Pourquoi? balbutia la baronne troublée; ne savez-vous point que c'est à Marcel de soutenir votre nom, de lui continuer l'éclat qu'il a toujours conservé jusqu'ici? Cette fortune que vous voulez partager vient de vous seul, et il est juste que le fils hérite du père.

— Le fils! répéta le baron; et Gabrielle, madame, n'est-elle donc pas aussi ma fille?

Ernestine ne trouva rien à répondre.

— Dieu me damne! s'écria l'amiral en frappant les bras de son fauteuil, c'est donc une résolution arrêtée et immuable? Chaque fois que je veux m'occuper de la sœur, vous m'opposez le frère! Pour lui, vous ne me trouvez jamais assez tendre, assez généreux, et pour elle vous empêchez tout, vous refusez tout!

— Amiral!

— Pourquoi cela, madame? Pourquoi sacrifier votre propre fille à mon fils qui ne vous est rien? Pourquoi m'exciter à la dépouiller pour lui?

La baronne détourna la tête avec une angoisse visible.

— Mais répondez donc, s'écria le vieux marin exaspéré, car vous devez avoir une raison enfin! Votre fille... mais vous ne l'aimez donc pas?

Ernestine joignit les mains et poussa un cri si vrai, si profond, que le baron en tressaillit; cependant sa colère résista.

— Non, reprit-il, vous ne l'aimez pas comme elle le mérite, car vous semblez la tenir à l'écart de ma ten-

dresse, la défendre contre ma bonne volonté ! Mais je ne le souffrirai pas, madame ; je la protégerai contre vous-même !

La baronne ne répondit rien. Elle s'était laissée tomber sur un canapé, la tête cachée dans ses deux mains, et le mouvement de ses épaules trahissait seul les sanglots qu'elle étouffait. L'amiral, qui s'était levé en repoussant son fauteuil avec colère, allait sortir lorsque la voix de George Duret se fit entendre dans le vestibule. Le contre-maître appelait les valets par leurs noms, en criant de chercher un médecin.

Ernestine redressa la tête et le baron s'arrêta.

— Un médecin! répétèrent-ils en même temps.

Des voix confuses et un bruit de pas précipités retentirent dans le vestibule; au même instant, George ouvrit la porte du salon.

— Qu'y a-t-il? s'écrièrent la baronne et l'amiral.

— Pardon, balbutia Duret troublé ; c'est le cheval de M. Marcel qui s'est emporté...

— Et le tilbury? demanda Ernestine.

— Il vient de verser!

Deux cris répondirent ; mais celui de la baronne eut quelque chose de si terrible et de si douloureux qu'il fut entendu du dehors. Elle s'élança les bras en avant, en appelant Gabrielle !... Une voix haletante lui répondit, et la jeune fille vint tomber sur son cœur presque évanouie.

Ernestine l'enleva dans ses bras comme une enfant, s'enfuit vers le salon, à la manière des lionnes qui emportent leur proie, la déposa sur un divan et tomba à genoux devant elle.

Pendant quelques instants, Gabrielle voulut en vain parler ; sa mère la parcourait de ses mains tremblantes pour s'assurer qu'elle était sans blessure, la pressait sur

sa poitrine avec des cris égarés, et couvrait sa tête de baisers.

La jeune fille, encore troublée, lui rendait ses caresses en les mêlant de larmes et des noms les plus tendres. Il y eut quelques instants pendant lesquels la fille et la mère ne virent qu'elles seules et n'entendirent que leurs propres voix.

La baronne, qui tenait Gabrielle immobile devant elle pour la mieux voir, s'enivrait de cette vue et ne pouvait répéter que les mêmes mots :

— Vivante ! vivante !

La jeune fille attendrie se pencha sur son épaule en la conjurant de se calmer, et déclarant qu'il n'y avait eu de danger que pour Marcel. Ernestine tressaillit à ce nom.

— Marcel, reprit-elle ; ah ! je l'avais oublié ! où est-il?

— Le voici ! s'écria joyeusement l'amiral en entrant avec son fils, qu'il tenait par le bras ; l'étourdi est sain et sauf.

— Grâce à monsieur, dit Marcel qui se tourna vers un jeune étranger arrêté près du seuil. Il s'est précipité à la bride de *Soliman*, et, bien que renversé, il a réussi à le maintenir.

— Mais il est blessé ! interrompit vivement Gabrielle.

— Ce n'est rien, dit le jeune homme, qui étanchait le sang dont ses mains étaient couvertes ; quelques égratignures qui ne méritent point qu'on y prenne garde. Je suis trop heureux que le hasard m'ait amené à temps.

— En effet, reprit Marcel en souriant, monsieur venait au château sur mon invitation, et je devais vous le présenter ce matin, amiral.

— Pardieu ! il s'est présenté lui-même de manière à se passer d'introducteur, dit le baron qui tendit la main à l'étranger.

Celui-ci fit un mouvement pour la saisir ; mais reculant aussitôt :

— Pardon, dit-il avec émotion, avant d'accepter l'honneur que vous me faites, je dois vous dire mon nom...

Gabrielle fit un geste d'étonnement.

— Jusqu'à présent, continua l'étranger avec intention, je ne l'ai point fait connaître tout entier ; ce nom peut vous rappeler des souvenirs qui changeraient votre bonne volonté en répulsion, et je ne veux point d'une bienveillance surprise.

— Achevez, monsieur, dit l'amiral.

— Mon père, reprit le jeune homme avec une sorte d'effort, était... le capitaine René de Ramière.

La baronne jeta un cri et devint si pâle que Gabrielle effrayée avança le bras pour la soutenir. Les traits du marin se contractèrent. Marcel lui-même, instruit par la confidence qu'il avait reçue le matin, parut déconcerté. Il y eut un court silence de saisissement. L'étranger promena un rapide et triste regard autour de lui.

— Vous voyez que ma réserve était de la prudence, amiral, dit-il en secouant la tête, car cette main que vous avez tendue à l'inconnu, vous la refusez au fils d'un ennemi.

Le baron hésita un instant, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Marcel et de Gabrielle qui semblaient le supplier ; il fit un effort et présenta de nouveau la main au jeune homme avec une sorte de brusquerie amicale.

— Au diable la rancune ! s'écria-t-il ; je ne m'en dé-

dis pas, monsieur ; il faut que nous soyons amis ! A mon âge, la haine est comme l'amour, un fruit hors de saison, et quand on ne peut plus marcher sans béquille, il est bon de faire sa paix avec le genre humain.

— Ainsi, dit René attendri, l'amiral veut bien oublier...

— Tout, sauf ce que vous venez de faire pour ces enfants, interrompit le marin avec noblesse; et la preuve, c'est que, si votre père était là, je lui présenterais également la main.

— Se peut-il?

— Oui, monsieur; vous pouvez le lui dire, s'il vous a suivi ; qu'il vienne, et le château de Barville sera pour lui la maison d'un ami.

— Ah ! merci, amiral, s'écria le jeune homme ému ; merci pour mon père; mais la joie d'une pareille réconciliation ne lui est plus permise : le capitaine René de Ramière est mort !

L'exclamation poussée par tous les interlocuteurs fut suivie d'un assez long silence. La baronne s'était laissée tomber sur le canapé, les mains jointes, l'œil fixe, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif. René s'approcha d'elle, et leurs regards se rencontrèrent.

— Mort ! répéta-t-elle d'un accent inarticulé.

— Oui, dit le jeune homme à voix basse; et je vous apporte ses dernières volontés !

III

LE MESSAGE.

Établi au château, M. René de Ramière s'y trouva en pays de connaissance. Outre Gabrielle et Marcel, il avait déjà vu maître Bouvard, qu'il avait chargé de plusieurs affaires relatives à la succession du capitaine. Quant à M. de Rostang; la connaissance fut bientôt faite.

Comme tous les hommes de son caractère, l'amiral ne pouvait se guérir d'une prévention sans tomber dans la prévention opposée, et ses inimitiés une fois oubliées devaient se transformer inévitablement en sympathie passionnée : aussi, deux heures après l'arrivée de René, avait-il découvert chez lui mille perfections qu'il offrait en exemple à Marcel.

Appuyé sur le bras du jeune homme, il parcourait le parc de Barville en lui montrant ses plantations, jurant contre sa goutte, et racontant son expédition de Catalogne.

L'expédition de Catalogne était le thème favori de l'amiral. Il y a ainsi dans la vie de chaque homme un coin plus lumineux vers lequel il aime à tourner ses regards, un soleil d'Austerlitz dont le souvenir réchauffe son existence entière. Les événements semblent disposés par zones comme les terrains géologiques ; au milieu des couches stériles serpente, souvent isolément, une veine d'or.

Cette campagne de Barcelone avait été le filon précieux de la vie du baron. Les combats et les aventures en avaient fait un roman dans lequel l'enlèvement des deux Espagnoles, si malencontreusement rappelé par le contre-maître, était un des moindres épisodes. Pendant un an, M. de Rostang avait successivement joué les rôles de Jean Bart et de don Juan. Du cap Saint-Martin au cap Saint-Sébastien, il n'était bruit que du beau commandant de la frégate *l'Invincible,* qui avait justifié son nom jusqu'au bout en se laissant couler sur les rochers de Cabrera plutôt que de se rendre.

On comprend dès lors la persistance du marin à ramener dans ses conversations le souvenir des temps héroïques, et à varier sur tous les tons le célèbre chœur des vieux Spartiates :

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillants et hardis.

Marcel, qui en connaissait l'air et les paroles depuis quinze ans, profita du premier croisement d'allées pour s'échapper et rejoindre Gabrielle, dont il désirait obtenir certains éclaircissements au sujet de M. René de Ramière. Mais, dès le premier mot, la jeune fille devint si attentive à un point de broderie qu'il put à peine lui arracher quelques monosyllabes. Il eut beau multiplier les questions, Gabrielle évitait d'y répondre, semblable à ces tireurs avec lesquels on ne peut jamais engager le fer, parce qu'ils rompent toujours.

Le jeune homme, à bout de patience, la quitta en se promettant de la punir de sa dissimulation.

Il rencontra Bouvard qui sortait de chez la baronne, et fut frappé de son air. Le garde-note avait une couronne de rayons comme les bienheureux. Il saisit Mar-

cel par le bras et l'entraîna dans un coin du parc, où il lui fit connaître le motif de sa joie.

Madame de Rostang l'avait fait demander pour l'affaire du majorat, et lui avait montré encore plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. Elle s'était informée de ses projets d'établissement; elle l'avait insensiblement amené à tant de liberté et de confiance qu'il s'était enhardi jusqu'à déclarer ses prétentions sur mademoiselle Gabrielle. La baronne lui avait alors demandé s'il accepterait sa fille sans dot, et sur sa réponse qu'il s'estimerait trop heureux de prouver ainsi le désintéressement de sa recherche, elle lui avait tendu la main en lui disant :

— Tâchez de plaire à Gabrielle et de gagner l'amiral; le reste ira de soi-même.

Marcel, stupéfait, parut croire d'abord à quelque malentendu; mais le notaire entra dans des détails qui ne permettaient aucun doute. Son exaltation était d'ailleurs, à elle seule, un témoignage suffisant. La nouveauté du succès qu'il venait d'obtenir l'avait, pour ainsi dire, transfiguré. Sa démarche avait pris je ne sais quelle désinvolture conquérante; sa tête s'était redressée; ses lunettes, que l'émotion avait fait glisser, pendaient sur l'abîme, sans qu'il songeât à les relever. Il parlait haut, ne cherchait plus ses mots, et semblait même affranchi de la sainte terreur des convenances.

Marcel le regardait, partagé entre l'envie de rire et l'admiration. Il savait depuis longtemps que l'amour pouvait rogner les ongles d'un lion; mais il voyait pour la première fois qu'il pouvait en faire pousser à un notaire.

Tout en marchant, Bouvard lui demandait des conseils sur ce qu'il devait faire, et, suivant l'habitude des gens enivrés, ne lui laissait point le temps d'en donner.

Lui-même éclaircissait ses doutes et répondait à ses propres questions. Après beaucoup de projets abandonnés et repris, il revint enfin à celui d'écrire à Gabrielle et au baron.

Incapable de prendre au sérieux la recherche du notaire, Marcel ne voulut point se refuser le plaisant spectacle qu'elle lui promettait. C'était, d'ailleurs, un moyen de se venger de la réserve de Gabrielle et de l'amener à une confidence forcée. Loin de dissuader maître Bouvard, il l'affermit donc dans ses intentions épistolaires, et le quitta en l'engageant à profiter de son heure de verve pour écrire.

Le notaire suivit son conseil, et *libella* les deux lettres avec autant de facilité qu'il en eût montré pour un acte authentique. On dit que les plus laides ont leur jour de beauté; il en est de même pour les simples d'esprit. Arbustes habituellement stériles, la chance d'une ondée ou d'un rayon de soleil peut inopinément y faire éclore une fleur de hasard qui ne se reproduira plus. Combien de réputations sorties de ces coups de dés de l'intelligence, et que plus tard nous cherchons vainement à nous expliquer. Le monde est plein de Wellingtons illustrés par le hasard de quelque Waterloo.

Maître Bouvard était heureusement trop pressé pour se relire; il ferma rapidement les deux lettres, et descendit au jardin afin de réfléchir au moyen de les faire parvenir.

Il côtoyait depuis un instant le parterre placé devant la façade du château, lorsqu'il s'arrêta brusquement.

A l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il venait d'apercevoir Gabrielle penchée sur sa broderie interrompue, et plongée dans une rêveuse méditation. Le dos tourné au parterre, elle traçait, de la pointe de son

aiguille, sur la mousseline encore unie, des méandres sans but. Derrière elle, au bord de la fenêtre, était posée sa corbeille à ouvrage.

Une inspiration subite illumina le notaire. Ralentissant son pas, dont le bruit était amorti par le sable fin des allées, il s'approcha doucement sans être entendu, laissa tomber la lettre dans la corbeille, et s'enfuit derrière une touffe de lilas.

La jeune fille, réveillée de sa rêverie par le bruit de cette fuite, se retourna, vit la lettre et s'écria de surprise. Elle promena un rapide regard sur les allées; mais Bouvard, immobile derrière le massif de feuillage, ne pouvait être aperçu.

Gabrielle parut incertaine; elle regarda quelques instants la lettre sans la toucher, s'assura de nouveau que personne ne pouvait la voir, rougit; puis, saisissant la corbeille avec précipitation, quitta la fenêtre.

En avançant la tête, Bouvard la vit s'éloigner, disparaître, puis entendit le bruit d'une porte qui se refermait.

Il ne put retenir un geste de triomphe, et rentra vivement, dans l'espoir de revoir la jeune fille. Mais il trouva au salon George Duret, qui venait chercher, de la part du baron, les papiers relatifs à la demande de majorat. Le notaire était dans une de ces crises d'audace et de lucidité que produit le succès. Il saisit l'occasion aux cheveux, glissa dans le dossier la lettre adressée à l'amiral, et confia le tout au contre-maître d'un air libre et vainqueur dont celui-ci fut stupéfait.

Pendant que le matelot remettait en ordre, par habitude, les siéges déplacés, Bouvard chercha la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, s'en approcha, et, oubliant qu'il n'était point seul, essaya de voir à travers la serrure.

Duret poussa une exclamation ; le notaire se retourna et parut un peu déconcerté.

— Monsieur cherche quelque chose? demanda George d'un ton brusque.

— Moi, non, répliqua Bouvard.

Et se ravisant aussitôt :

— C'est-à-dire oui, reprit-il plus bas, je cherchais... J'aurais voulu savoir... Dites-moi, mon brave Duret, n'est-ce point de ce côté la chambre de mademoiselle Gabrielle?

Le contre-maître le regarda.

— La chambre de mademoiselle! répéta-t-il; pourquoi monsieur me fait-il cette question?

— Mais probablement pour avoir une réponse, répliqua en ricanant Bouvard, qui cherchait à se donner une allure de boulevard de Gand.

— Et si je ne veux pas la faire, moi, reprit Duret dont la figure parcheminée prit une expression de mécontentement soupçonneux.

Le notaire eut la maladresse de comprendre ce soupçon ; il éclata de rire, et frappant sur l'épaule du matelot :

— Allons, me prenez-vous par hasard pour un Lovelace, père Duret? s'écria-t-il, vous avez l'air de me supposer de mauvaises intentions.

— Parce que j'ai l'expérience! répliqua George d'un ton bourru.

Bouvard avait épuisé la bonne veine et redescendait dans sa gaucherie habituelle.

— Compris ! s'écria-t-il avec un nouvel éclat de rire et en enfonçant les mains dans les goussets de son pantalon pour se donner une contenance cavalière ; ce brave Duret ressemble au chien de Rouen qui, après avoir été rossé, prenait sa gamelle pour un bâton !

— Il ne s'agit pas de moi! dit brusquement le contre-maître.

— Pourquoi donc pas? reprit Bouvard qui, les jambes écartées, avait pris une attitude d'importance capable, vous pouvez être fier de votre conduite, mon cher.

George voulut interrompre.

— Oui, fier, c'est le mot! répéta le notaire en élevant la voix, car vous avez agi envers madame Duret...

— J'ai agi comme je devais, dit le matelot avec colère: on m'oubliait, j'ai oublié!

— Eh bien! voilà ce que je trouve exemplaire, reprit Bouvard sérieusement, un mari malheureux qui ne faiblit pas, et qui cependant fait une rente!

George le regarda étonné.

— Allons, je sais que vous ne voulez point le dire, répliqua le notaire; aussi n'en ai-je parlé à personne; bien que votre femme m'ait encore écrit dernièrement pour me remercier de l'argent que je lui avais envoyé en votre nom.

— De l'argent! s'écria Duret; et qui vous l'avait remis, monsieur?

— Eh! pardieu! vous le savez bien, la baronne.

Une exclamation de madame de Rostang, qui venait d'entrer, empêcha George de répondre.

— Ah! M. Bouvard, je vous avais recommandé le secret, s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

Le notaire déconcerté balbutia une excuse. Quant au contre-maître, partagé entre la surprise, le mécontentement et la reconnaissance, il se tenait les yeux baissés et roulait convulsivement entre ses doigts les papiers remis par Bouvard. Ernestine fit un pas vers lui.

— Vous ne m'en voulez pas de ce que j'ai fait, George? dit-elle d'une voix triste et douce; il vous est pénible de

penser, n'est-ce pas, que la femme dont vous aviez à vous plaindre ait pu supposer votre pitié?

— Madame la baronne a cru bien faire, dit le matelot sourdement.

— Il est vrai, reprit madame de Rostang avec un peu d'amertume, les hommes doivent nous pardonner de n'avoir point leur force implacable. La malheureuse dont votre abandon punissait la faute, vous avait écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse ; l'excès de la misère finit par l'enhardir ; elle m'écrivit de Rouen.

— A vous! s'écria Duret.

— Seulement quelques lignes à demi effacées par les larmes, dit la baronne; c'était le cri d'une mère dont l'enfant avait faim! Par bonheur M. Bouvard se trouvait au château, je le priai de m'accompagner, et nous partîmes ensemble.

— Ah! je me rappellerai toujours cette visite, fit observer le notaire.

— Et moi je voudrais pouvoir l'oublier, reprit plus bas Ernestine, pâlissant à ce souvenir ; car, depuis, je crois toujours revoir ce réduit glacé, ce lit de paille, cette femme qui tenait pressée contre son épaule une enfant malade et amaigrie, une enfant de la taille de Gabrielle et presque de son âge! En l'apercevant, il me sembla que je voyais ma fille, et je sentis un frisson qui me fit froid jusqu'au cœur!

— Il est certain que madame la baronne arrivait à temps, dit Bouvard ; toutes deux étaient à bout de force et de courage.

— Oui, reprit Ernestine, et, cependant, rappelez-vous quelle résignation! La mère acceptait toutes les douleurs pour elle-même, elle n'avait pitié que de sa fille; et, quand elle prononça votre nom, George, ce ne fut ni avec reproche, ni avec colère, mais avec des larmes!

Le contre-maître parut troublé.

— Alors, je l'avoue, continua la baronne, les miennes ont aussi coulé! En soulageant la misère de cette abandonnée, je n'ai pu résister au désir de consoler son âme. J'ai voulu embellir l'aumône d'une joie, et je lui ai laissé penser que j'étais envoyée par vous. M. Bouvard lui-même l'a cru. Si j'ai eu tort, George, pardonnez-moi, car ce mensonge a rendu le courage à deux pauvres créatures qui maintenant vous bénissent!

— Moi ! répéta Duret.

— Ah ! vous êtes ému ! s'écria Ernestine.

Le contre-maître fit un effort pour vaincre son trouble, mais ne put y réussir.

— Eh bien, c'est la vérité ! bégaya-t-il avec un attendrissement mêlé de dépit. Madame la baronne m'a dit des choses... qui sont allées là... Et cependant... quand je me rappelle !... Madame la baronne a pu être bonne, elle, sans que ça lui coûte trop... on ne l'avait pas offensée ; mais moi... je ne puis pas oublier, non, jamais !

Et comme il vit le mouvement douloureux d'Ernestine, il ajouta :

— Je n'en suis pas moins obligé à madame la baronne, ainsi qu'à M. Bouvard. Plus tard, peut-être, je saurai mieux les remercier!

Et faisant un court salut, il sortit.

Madame de Rostang le suivit des yeux.

— J'espère que votre révélation pourra tourner à bien, M. Bouvard, dit-elle, George a été touché ; qui sait si la réflexion ne le ramènera pas à des idées de pardon ?

Le notaire entra dans de longues excuses sur son indiscrétion involontaire, et la baronne, qui semblait préoccupée, le laissa entreprendre une explication au

milieu de laquelle il ne tarda pas à s'embarrasser. Égaré d'incidentes en incidentes, il se perdait de plus en plus dans ce labyrinthe bruyant, lorsque madame de Rostang, qui était allée s'asseoir sur une causeuse et écoutait avec le vague sourire des gens polis dont l'esprit est ailleurs, entendit tout à coup la pendule sonner. Elle se redressa vivement, regarda l'heure, et laissa échapper une interjection aussitôt réprimée.

Bouvard, heureux d'une interruption qui servait de point à sa phrase, s'arrêta court.

— Excusez-moi, mon cher M. Bouvard, dit la baronne avec précipitation, je viens de me rappeler que vous aviez affaire chez notre voisin, M. le comte de Roverge, et je ne me pardonne point de vous avoir retenu.

Le notaire voulut expliquer que sa visite au comte pouvait être remise, mais Ernestine ne lui en laissa point le temps, et, rappelant que l'amiral l'attendait à dîner, elle sonna pour faire atteler son cabriolet.

Un si aimable empressement fit comprendre à Bouvard que la baronne voulait être seule, et, malgré son désir de rester pour connaître l'effet des deux lettres, il se résigna à prendre congé.

Madame de Rostang le reconduisit quelques pas avec un sourire. Mais à peine eut-il disparu, que l'expression de son visage changea brusquement. Elle jeta vers la seconde porte un regard inquiet, pâlit tout à coup, et fut prise d'un léger tremblement qui la força de s'asseoir. L'attente et l'angoisse se peignirent si vivement sur ses traits, qu'elle en eut sans doute conscience elle-même, car elle se renversa sur le coussin de la causeuse, en se couvrant les yeux de son mouchoir.

Trois coups frappés à la petite porte du salon l'arrachèrent à cette espèce de défaillance; elle se redressa

saisie, passa le mouchoir sur son visage, comme si elle eût voulu y effacer les traces de son émotion, et s'efforça d'affermir sa voix pour répondre.

M. René de Ramière entra.

Un rapide coup d'œil jeté autour de lui parut le rassurer. Il s'avança vers Ernestine, qu'il salua respectueusement. Celle-ci lui montra un fauteuil sans lever les yeux.

— J'ai demandé une entrevue particulière à madame la baronne, qui a bien voulu m'indiquer ce lieu et cette heure, dit-il sérieusement.

— Je vous attendais, répondit d'une voix faible madame de Rostang; vous pouvez parler, monsieur; je vous écoute.

Le jeune Américain fit une pause et sembla se recueillir.

— Madame la baronne excusera mon hésitation, reprit-il enfin d'un accent troublé, car je ne suis encore pour elle qu'un inconnu, bien que ses traits me soient depuis longtemps familiers.

— Mes traits! répéta Ernestine surprise.

— Du moins leur image, reprit René; c'était la seule qui ornât notre habitation de l'Arkansas, et, dès mon enfance, le capitaine m'avait appris à la connaître et à la respecter.

La baronne fit un effort pour sourire.

— Ainsi M. de Ramière n'avait point oublié ses amis de France? dit-elle.

— M. de Ramière n'avait rien oublié, madame, répliqua le jeune homme avec intention; jusqu'à son dernier jour, les souvenirs du passé ont pesé sur lui de tout leur poids, et sa fermeté apparente cachait une inguérissable blessure.

Ernestine voulut parler, mais ses lèvres tremblantes

ne purent murmurer qu'une exclamation étouffée. René continua :

— Madame la baronne a pu entendre raconter les grandes choses accomplies par le capitaine dans l'Arkansas ; les journaux et les relations des voyageurs en ont fait connaître une partie. Lorsqu'on le voyait défricher des forêts, construire des fabriques, couvrir de bateaux les grands fleuves, on prenait son ardeur pour de l'activité, ce n'était que de l'agitation. Il voulait étourdir son âme au milieu des bruits de la vie, s'échapper à lui-même, et lancer dans l'action cette pensée qui le rongeait! Quoi qu'il pût faire, ses efforts étaient inutiles ; il luttait toujours, mais en lutteur vaincu et avec les convulsions de l'agonie ; il souriait encore, mais pour ceux qui l'aimaient, ce sourire donnait envie de pleurer.

— Et le temps ne put user cette tristesse? demanda Ernestine.

— Il lui fut plus facile d'user la force du capitaine, répliqua l'Américain ; ses amis l'avaient vu s'affaiblir d'année en année ; enfin le mal l'enchaîna dans la sauvage habitation qu'il venait de faire élever au milieu de nouveaux défrichements, vers les confins de l'ouest. Il sentit bientôt que tout allait finir pour lui. Je l'avais heureusement suivi ; je pus lui donner mes soins et recevoir ses ordres suprêmes. Ce fut là qu'il me fit enfin connaître le malheur qui avait attristé sa vie entière.

— A vous!

— Pour beaucoup d'autres, ce malheur n'eût été qu'une contrariété vulgaire : la femme qu'il aimait avait épousé un rival plus heureux ! mais le capitaine était une de ces natures vaillantes qui persistent encore quand l'espérance est morte, et que l'impossible semble encourager.

— Ah! vous l'avez bien connu! murmura Ernestine.

— Et cependant, reprit René, il ne lui restait de cet amour des heureuses années que quelques gages échangés autrefois et qu'il avait conservés, d'abord comme un souvenir, puis comme une consolation. Il ne l'avait jamais avoué à personne de peur qu'on ne raillât sa folie; mais, quand la tristesse revenait trop navrante, il s'enfermait avec ces trésors de sa jeunesse, et il retrouvait le don des larmes.

— De grâce, monsieur, achevez! balbutia la baronne qui tenait ses mains pressées sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Il me reste peu de choses à ajouter, madame, dit René dont ces souvenirs faisaient trembler la voix. En se voyant arrivé au terme, le capitaine n'a point voulu abandonner les témoignages d'un bonheur perdu à la curiosité ou à l'indifférence. Il a pensé qu'ils devaient retourner à celle qu'ils rappelaient, et il m'a fait jurer de les lui rapporter moi-même!

— Ainsi... il vous l'a nommée? demanda Ernestine avec angoisse.

— Non, madame, dit René; mais il m'a ordonné de venir vers vous, parce que, seule, vous pouviez, sans péril, remettre ce dépôt sacré, et je viens accomplir la promesse faite à son lit de mort.

En prononçant ces mots, le jeune homme présenta un petit paquet cacheté de noir, sur lequel une adresse avait été tracée d'une main mal assurée. Ernestine reconnut l'écriture, et, par un mouvement si rapide qu'il parut involontaire, elle porta le paquet à ses lèvres; mais, au geste de surprise de René, elle s'efforça de se roidir contre son émotion.

— Pardon, si je ne puis répondre... comme je le

voudrais, dit-elle d'un accent entrecoupé ; il y a des souvenirs qui ôtent la parole et jusqu'à la pensée ; mais vous nous restez... Nous reprendrons cet entretien, et, plus maîtresse de moi-même, je saurai mieux ce que je dois vous dire.

Elle serra affectueusement la main du jeune homme, le salua d'un sourire qui voilait des larmes, et sortit précipitamment.

Bien que ce brusque départ ressemblât à une fuite. l'Américain ne parut point soupçonner la vérité. Rien, dans la confidence du capitaine, ne pouvait la faire deviner, et les discrètes précautions du mourant ne lui avaient permis de considérer la baronne que comme une intermédiaire dévouée. Aussi vit-il seulement dans son trouble l'expression d'une amitié que l'absence ni le temps n'avaient pu refroidir.

Trop préoccupé, d'ailleurs, de ses propres sentiments pour étudier longuement les sentiments des autres, il laissa bientôt glisser sa pensée de la mère à la fille, et du devoir qu'il venait d'accomplir à l'amour qu'il espérait faire accepter.

La rencontre de Gabrielle aux bains de mer du Havre ne lui avait d'abord paru qu'un moyen de faciliter sa mission près de madame de Rostang. Ses premières avances et la précaution prise de taire une partie de son nom n'avaient pas eu d'autre but ; mais en voyant de plus près la jeune fille, il s'était bientôt laissé prendre à son charme naïf. La liberté qu'autorisent ces réunions de plaisance aux bords de la mer avait hâté l'intimité ; se voyant chaque jour, à chaque heure, le jeune homme et la jeune fille s'étaient bien vite révélés l'un à l'autre, et cette révélation leur avait fait connaître mille parentés de cœur. Heureux du présent, sans défiance de l'avenir, ils s'étaient rencontrés dans leur

commune joie comme d'autres dans la ressemblance des douleurs. Loin de naître dans les larmes, leur amour avait donc grandi au milieu de tous les rayonnements de la jeunesse, sans qu'ils pussent le soupçonner autrement que par un redoublement de confiance et de bonheur.

Forcée de partir subitement, la tante de Gabrielle avait interrompu très-innocemment ce roman délicieux. La jeune fille, de retour au château, s'était sentie prise, pour la première fois, de tristesses inconnues. Sa pensée ne pouvait se détacher des souvenirs qu'elle avait laissés derrière elle. Ces souvenirs l'avaient d'abord fait pleurer, sans qu'elle sût au juste pourquoi; puis étaient venues les réflexions plus hardies, les interrogations secrètes, et elle avait compris que ce qui lui manquait, ce n'était ni sa tante, ni le Havre, ni la mer, mais celui dont la présence était, à tout cela, ce que le soleil est à la création.

Quant à René, il n'avait point besoin d'une longue étude pour voir clair en lui-même. Dès que Gabrielle fut partie, il ne songea qu'à la rejoindre.

La difficulté était de se présenter à Barville. S'il se faisait connaître, l'amiral repousserait infailliblement le fils d'un ancien ennemi; s'il continuait à cacher son nom, il s'exposait à faire soupçonner sa loyauté. Arrêté au village des *Cambres,* il hésita plusieurs jours sur le parti qu'il devait prendre. Il erra d'abord autour du château et réussit à entrevoir deux ou trois fois la jeune fille, mais sans pouvoir l'approcher; enfin, désespérant de lui parler, il se décida à écrire.

Sans parler de la mission qu'il avait reçue pour la baronne, sa lettre renfermait une confession rapide et sincère; il y faisait connaître son nom, sa position, son amour, et finissait par solliciter de Gabrielle elle-même

l'autorisation de se présenter à l'amiral, et d'essayer à vaincre ses préventions. Il s'acheminait vers Barville, espérant que le hasard lui fournirait quelque moyen de faire parvenir cette lettre, lorsque la rencontre de Marcel avait arrêté l'exécution de son projet.

Le lecteur sait déjà quelles avaient été les suites de cette rencontre et de son explication avec le baron.

Le jeune homme se trouvait désormais en pays ami. Sans en venir à un brusque aveu, il pouvait épier les émotions de Gabrielle, l'amener à lui ouvrir son cœur, épeler enfin, vers par vers, ce divin poëme, dont on a toujours atteint trop tôt le dernier feuillet.

Ainsi ramené au souvenir de la lettre écrite à la jeune fille deux jours auparavant, et qui lui était devenue inutile, il voulut la prendre dans son portefeuille; mais le portefeuille lui-même avait disparu. Étonné et inquiet, René se rappela sa lutte avec *Soliman*, et courut à la clairière. Il reconnut facilement, au terrain piétiné et aux herbes brisées, la place où elle avait eu lieu; mais toutes ses recherches furent vaines ; il pensa alors que le portefeuille et la lettre pouvaient avoir été oubliés dans son habit de chasse.

Tout en cherchant à se le rappeler, il avait repris le chemin du château et longeait une épaisse charmille, lorsqu'il fut arraché à sa préoccupation par des pas qui faisaient crier le sable de l'autre côté de la muraille de verdure. Presque au même instant, une femme svelte et blanche apparut à travers le feuillage, et René reconnut Gabrielle.

La jeune fille marchait à petits pas, en relisant la lettre de Bouvard avec des tressaillements de tendresse et des étouffements de joie qui eussent transporté ce dernier au-dessus des nuages. Par malheur, toute cette

émotion était le résultat d'un *quiproquo*. Persuadé qu'il était le seul prétendant alors à Barville et obéissant d'ailleurs à je ne sais quelle sentimentale inspiration, le notaire avait négligé de signer, et Gabrielle, qui ne connaissait point l'écriture, avait deviné au bas de la lettre le seul nom qui, dans sa pensée, pût accompagner un pareil aveu. Toutes les protestations du malheureux garde-note avaient donc été passées, par elle, au compte de M. René; bien qu'il ne lui eût jamais écrit, elle avait reconnu sa main et son style; c'étaient sa loyauté chevaleresque, son exaltation sans phrases, sa délicatesse ingénieuse! chaque mot le faisait reconnaître tout entier! Si on l'aimait avant la lettre, après il fallait évidemment l'adorer. Le malheureux Bouvard justifiait ainsi de nouveau le fameux vers de Virgile : *Sic vos non vobis*. Il avait été éloquent par hasard, une seule fois en sa vie, et c'était au profit de son rival.

Au moment où le jeune Américain aperçut Gabrielle, elle relisait encore l'épître amoureuse, et en scandait tous les mots avec cet épanouissement d'admiration que peut seul donner l'amour. Tantôt elle s'arrêtait comme pour savourer la douceur d'une expression, tantôt elle pressait le pas, comme emportée par l'élan de l'ensemble.

René ne pouvait suivre qu'imparfaitement, à travers le feuillage, ces fiévreuses alternatives. Cependant, la lecture achevée, il vit la jeune fille cacher vivement le papier dans son corsage. Tous deux atteignirent presque en même temps l'extrémité de la charmille et se trouvèrent face à face, au rond-point des allées.

Gabrielle ne put retenir un cri, et il sembla que son visage était subitement frappé par un rayon du soleil couchant. René salua en s'excusant de troubler la rêverie de la jeune fille.

— Je cherche Marcel, balbutia celle-ci en feignant de parcourir des yeux les clairières.

— Alors je demande la permission d'aider à la recherche..., dit René qui sourit ; à moins toutefois que ma compagnie ne soit importune.

— Vous ne pouvez le croire, répliqua Gabrielle en affectant de regarder au loin, afin de ne pas rencontrer les yeux du jeune homme.

— Ainsi vous me permettez de reprendre mes priviléges du Havre ? demanda-t-il gaiement.

— N'avez-vous pas acquis de nouveaux titres à notre amitié? fit observer la jeune fille avec embarras.

— Alors vous reconnaissez mes droits?

— Comment?

— Un ami n'en a-t-il pas? Quand ce ne serait que ceux de prendre vos ordres, de veiller à l'accomplissement de vos désirs ! Je le réclame formellement, mademoiselle, et afin d'être toujours prêt à les remplir, je ne m'éloigne plus !

— Que dites-vous, monsieur?

— Je dis que je veux m'établir ici près.

— Se peut-il?

— Le château de Verrières est à vendre, je l'ai vu, et je l'achète.

— Vous ! s'écria Gabrielle en battant des mains avec une joie d'enfant. Ah! quel bonheur!

— Ainsi vous êtes heureuse de cette résolution? dit vivement le jeune homme.

La jeune fille rougit de s'être trahie.

— Certainement, monsieur, balbutia-t-elle, puisque c'est un moyen de satisfaire vos goûts. Vous disiez à ma tante que votre plus cher désir serait de passer tous vos étés à la campagne.

— Ne m'approuvez-vous pas? demanda René.

— Oh! complétement, reprit-elle en reprenant peu à peu sa liberté folâtre; que faire à Paris quand le soleil a paru?

— Tous les gens bien portants partent pour les eaux, fit observer le jeune homme en riant.

— Les Italiens sont fermés, ajouta Gabrielle.

— On ne rencontre que des hommes d'affaires et des députés, reprit René.

— Paris est inhabitable, acheva sérieusement la jeune fille.

Son interlocuteur se rapprocha.

— Ainsi, reprit-il d'un accent plus intime, vous accepteriez volontiers, chaque année, quelques mois de solitude?

— Moi! s'écria Gabrielle; mais c'est charmant, la solitude!... D'abord, cela prépare à mieux jouir des bals l'hiver suivant.

— Et puis, ajouta René, que de plaisirs dont on ne profite bien qu'à la campagne! La promenade, la lecture...

— La causerie surtout, fit observer Gabrielle; à Paris, le tourbillon vous entraîne malgré vous; il faut vivre avec le monde et pour le monde, tandis que, dans la retraite, on revient à ses inclinations, à ses habitudes de cœur; on vit tout entière pour son mari...

Elle s'arrêta à ce dernier mot, échappé dans l'entraînement de l'improvisation, rougit beaucoup et ajouta précipitamment :

— Du moins quand on est mariée!

— Oh! c'est une condition indispensable, dit sérieusement René; la campagne n'est charmante qu'avec la personne choisie, et lorsqu'elle lui plaît à elle-même. Oserai-je vous demander, mademoiselle, si vous aimez le château de Verrières?

— Moi, monsieur? dit Gabrielle très-troublée; mais sans doute... il me semble que c'est une des plus belles habitations de la Normandie.

— Alors, reprit plus vivement le jeune homme, vous pensez qu'elle pourra convenir à la personne... dont il s'agit?...

— Mais, monsieur, bégaya la jeune fille, qui sentait l'instant décisif venu et qui tremblait d'un effroi délicieux, il faudrait connaître... les goûts... de la personne...

— Elle a raison ! interrompit une voix forte.

Gabrielle et l'Américain redressèrent la tête.

Ils étaient arrivés, sans s'en apercevoir, à l'entrée du bosquet de platanes, et se trouvaient à deux pas de l'amiral assis près du kiosque d'été.

Tous deux s'arrêtèrent saisis. Le vieux marin, qui tenait à la main une lettre, se leva avec effort et s'avança vers eux.

— Il paraît que M. de Ramière met ton intelligence à l'épreuve? dit-il à la jeune fille d'un ton railleur.

— M. le baron a entendu ! s'écria René.

— Autant qu'il en fallait pour comprendre, monsieur, répondit l'amiral ironiquement.

Et s'adressant à Gabrielle :

— On te proposait une énigme, ma chère, ajouta-t-il; moi, je t'en apporte le mot.

Dans ce moment, le notaire sortit du kiosque, attiré par le bruit des voix.

— Venez, venez, maître Bouvard, s'écria le marin ; ceci est de votre compétence.

— A moi? Qu'est-ce donc, amiral? demanda le garde-note en promenant un regard étonné sur les visages troublés de la jeune fille et de René.

— Une nouvelle, reprit l'amiral, une grande nou-

velle que je viens d'apprendre, grâce à cette lettre apportée par George.

Le notaire tressaillit. Il s'agissait évidemment de la missive ajoutée par lui au dossier du majorat. Il baissa les yeux avec un sentiment d'embarras et d'angoisses.

— Il paraît, continua le baron qui montrait la lettre, que le *poulet* en question est tombé d'un certain portefeuille retrouvé par Duret dans la grande clairière.

René tressaillit à son tour, et Bouvard releva la tête en regardant le marin, comme quelqu'un qui ne comprend plus.

— Un portefeuille! répéta-t-il stupéfait. Pardon, amiral, n'avez-vous donc point reçu tout à l'heure des papiers?

— Pour le majorat, acheva le baron. Je les ai expédiés sur-le-champ.

— Tels qu'ils étaient?

— Sans les ouvrir.

Le notaire recula, avec une exclamation lamentable. Sa demande en mariage était restée parmi les pièces, et allait être soumise au conseil d'État!

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda M. de Rostang.

— Rien, rien, bégaya Bouvard, une pièce oubliée, un malentendu; à qui l'amiral a-t-il remis le dossier?

— Parbleu! à Duret.

— Et il est parti?

— Pour le bureau de poste...

— Je le rejoindrai! s'écria le notaire en boutonnant son habit; que M. le baron m'excuse... j'aurai l'honneur de le revoir dans la semaine... mais si cette pièce était envoyée... Je prie mademoiselle de Rostang d'agréer mes adieux.

Et sans écouter l'amiral qui voulait le retenir, Bouvard prit sa course vers le château.

— Dieu me damne ! il est fou ! s'écria le marin en riant, mais, au reste, nous pouvons nous passer de lui ; ce que nous avons à examiner n'est point un acte authentique, c'est tout simplement une lettre ; et je pense que M. de Ramière a déjà vu cette écriture.

Il présentait le papier au jeune homme, qui reconnut l'épître destinée à Gabrielle ; il rougit légèrement, mais sans baisser les yeux.

— Je n'ai jamais renié mes paroles ni mon écriture, M. le baron, dit-il avec une assurance modeste ; ignorant encore hier si je pourrais voir mademoiselle Gabrielle, j'avais préparé cette lettre pour solliciter le droit d'espérer ; mais, depuis, tout est changé pour moi ; vous avez généreusement oublié vos vieilles inimitiés, j'ai serré votre main, et, puisque le hasard vous a fait connaître mon amour, je n'ai plus qu'à en justifier les intentions par une demande...

— Doucement ! doucement ! interrompit l'amiral. Vertudieu ! comme vous y allez, jeune homme ! Vous n'êtes à Barville que depuis quelques heures, et vous avez déjà sauvé et demandé en mariage la fille de la maison ! Je vois que vous êtes partisan des unités classiques, et qu'avec vous il faut resserrer les cinq actes du drame dans les vingt-quatre heures.

René ne put s'empêcher de sourire.

— Pardon, amiral, dit-il doucement ; je n'ai point l'audacieuse outrecuidance d'espérer un si prompt dénoûment : je demande seulement la permission de me faire connaître et de mériter, si je le puis, le bonheur auquel j'ose prétendre.

— A la bonne heure ! reprit le baron, s'il s'agit d'une campagne d'évolution et d'épreuve, je n'y vois point précisément d'obstacle.

— Ainsi vous consentez, amiral ?...

— Un moment, mon cher! En fait de mariage, les parents ne sont que les forces de réserve, et ne doivent donner qu'après le corps d'armée. Voilà une heure que cette petite sournoise nous écoute sans rien dire; c'est à elle d'abord de répondre.

— Moi! dit Gabrielle qui se jeta sur l'épaule du marin pour cacher sa confusion; ah! que dites-vous?

— Pardieu! s'écria l'amiral; je dis, ma chère, que la lettre est à ton adresse, et que je ne me charge point de faire ta correspondance. Tu n'as qu'à répondre franchement si tu acceptes.

— Mon père..., murmura la jeune fille près de pleurer.

— Bien! reprit le marin; alors c'est entendu, tu refuses?

— Mais je n'ai pas dit cela, s'écria-t-elle en se redressant.

— Eh! mille diables! que dis-tu donc? fit l'amiral avec une plaisante impatience.

Et, se tournant vers René :

— Voyez vous-même à deviner le logogriphe, continua-t-il; quant à moi, j'y renonce.

Le jeune Américain mit un genou en terre avec une grâce passionnée que Gabrielle remarqua sans en avoir l'air et qui la fit rougir de joie.

— Ah! dit-il d'une voix qui tremblait d'un transport contenu, d'abord j'avais cru comprendre!... mais l'esprit s'effraye devant la supposition d'un pareil bonheur. Par grâce! mademoiselle, un seul mot... ou, si c'est trop exiger, un seul regard qui m'apprenne que je puis espérer.

La jeune fille ne le regarda point et ne répondit rien; mais sa main alla chercher à la dérobée celle de René, qui la saisit avec un cri et la couvrit de baisers.

Gabrielle, éplorée de joie, cacha son visage sur la poitrine de l'amiral.

— Enfin, il paraît qu'on s'est entendu? dit celui-ci avec un sourire attendri.

— Ah ! Gabrielle... amiral... . balbutia René qui s'était relevé. Pardon , si je ne puis vous dire ma reconnaissance... mais j'ai le cœur... trop plein.

— Attendez ! s'écria le baron, voici quelqu'un que nous avions oublié, et dont l'approbation est indispensable.

— Ma mère ! interrompit Gabrielle qui courut au-devant de la baronne et se jeta dans ses bras.

— Pardieu ! vous ne sauriez arriver plus à propos. madame. reprit l'amiral ; nous traitons justement une affaire qui ne peut se décider sans votre intervention.

— Pourquoi cela ? demanda madame de Rostang.

— Parce que c'est à vous d'accepter le mari de votre fille.

— De Gabrielle ! répéta la baronne en tressaillant ; un mari, dites-vous, monsieur? Qui cela ? où est-il ?

— Eh ! mille diables ! il me semble qu'il n'y a qu'à regarder pour le reconnaître, dit gaiement le marin en montrant les traits illuminés du jeune Américain.

— M. René ! cria la baronne qui recula.

L'amiral fit un signe affirmatif.

— M. René de Ramière ! répéta-t-elle d'une voix plus forte.

— Il aime Gabrielle, et il en est aimé, dit le baron.

— Lui !... de ma fille ! interrompit Ernestine éperdue ; oh ! non, non, vous vous trompez ; c'est impossible !

Et attirant brusquement à elle la jeune fille, qu'elle regarda en face avec des yeux égarés :

— N'est-ce pas qu'ils se trompent? continua-t-elle; oh! dis qu'ils se sont trompés! Gabrielle! pourquoi ne pas répondre? Tu détournes les yeux... tu pleures!... Malheureuse! mais tu l'aimes donc?

— Ma mère! ma mère! cria la jeune fille en fondant en larmes.

— Tu l'aimes! répéta la baronne qui porta les deux mains à son front comme si elle devenait folle; toi! mon Dieu! toi!

Elle chancela, chercha autour d'elle un appui, rencontra le mur du kiosque, et, s'affaissant sur elle-même, tomba près du seuil évanouie.

IV

LA MÈRE ET LA FILLE.

Trois jours s'étaient écoulés; après plusieurs crises nerveuses dont la violence avait effrayé les habitants de Barville, la baronne se trouvait, sinon remise, du moins assez forte pour que M. de Rostang pût enfin songer à lui demander une explication.

Pendant ces trois journées, il s'était vainement efforcé de comprendre l'étrange scène du kiosque; il avait interrogé René et Gabrielle sans qu'aucun d'eux pût lui expliquer le saisissement répulsif éprouvé par Ernestine à l'annonce de ce mariage; tous deux se perdaient, comme lui, en suppositions. Il demanda donc une entrevue à la baronne, mais avec le parti pris de la forcer, quoi qu'elle pût dire, à un consentement.

Afin de s'assurer de sa propre fermeté, il autorisa René à venir le rejoindre, après l'explication, chez madame de Rostang.

Celle-ci, encore pâle et affaiblie, reçut l'amiral avec un trouble visible, mais comme une personne qui s'attendait à cet entretien et s'y était préparée.

Elle laissa d'abord l'amiral exprimer sa surprise et réclamer les éclaircissements qu'il avait droit d'attendre; puis, d'une voix basse et étudiée, elle commença une longue justification.

Obéissant toujours à la même préoccupation de conserver son importance au nom des Rostang, elle avait désiré pour Gabrielle une union modeste qui ne devait rien enlever à l'héritage de Marcel; le choix était fait, les engagements presque pris, et elle songeait à en parler au baron lorsqu'elle avait connu le projet qui renversait toutes ses espérances. D'autant plus saisie par cette nouvelle inattendue, que les émotions du matin l'avaient déjà douloureusement ébranlée, elle ne s'était point trouvée maîtresse d'une surprise dont l'expression avait pu paraître exagérée et qu'elle le priait de lui pardonner.

L'amiral avait écouté ce plaidoyer embarrassé avec une impatience évidente ; quand il fut achevé :

— A la bonne heure, madame, dit-il en s'efforçant de rester calme ; je ne vous demande compte ni de vos nerfs, ni d'un projet... dont je ne pourrai parler de sang-froid ; je ne vous demande même pas le nom du gendre que vous aviez résolu de me donner, sans que j'en fusse averti ; tout cela s'en est allé pour le moment... où vont les vieilles lunes ! La question se trouve singulièrement simplifiée par l'amour de Gabrielle et de René. Comme vos préventions en faveur de monsieur mon fils ne vont pas, j'imagine, jusqu'à vouloir qu'il

soit seul heureux, vous ne regarderez plus sans doute comme impossible un mariage qui assure le bonheur de votre fille.

— Monsieur, dit Ernestine d'une voix tremblante, je vous prie... je vous conjure de ne rien précipiter.

— Pourquoi cela, madame? reprit l'amiral dont la patience était à bout.

La baronne joignit les mains.

— Par grâce! reprit-elle presque suffoquée, par grâce, monsieur, laissez-moi le temps de réfléchir... de voir...

— De voir ce que vous pourrez faire pour tout rompre, n'est-ce pas? s'écria le baron en frappant le parquet de sa canne avec colère; vertudieu! madame, c'est aussi trop compter sur ma bonhomie.

— Écoutez-moi...

— Non, madame, je ne vous laisserai point achever cette réhabilitation de la marâtre aux dépens de la mère! Après tout, ce n'est point la faute de Gabrielle si elle n'est que votre fille, et si vous ne trouvez pas votre dignité intéressée à la rendre heureuse!

— Ah! que dites-vous? s'écria la baronne douloureusement.

— Je dis, reprit le marin qui s'animait de plus en plus, que tout en vous me confond! Vous semblez aimer Gabrielle, et vous refusez tout ce que je veux faire pour elle; vous vous dites uniquement préoccupée de son bonheur, et vous repoussez une union qui la rend heureuse; votre tendresse, enfin, lui fait autant de mal que la haine. Par le ciel! madame, quand on attachait Prométhée sur son rocher, pensez-vous que c'eût été pour lui un grand soulagement d'avoir le cœur rongé par une colombe au lieu de l'avoir par un vautour?

— Ah ! monsieur, vous êtes sans pitié ! sanglota Ernestine, qui se cacha le visage dans ses mains.

— Mais, enfin, un motif ! s'écria l'amiral ; donnez un motif de votre opposition. Quel est l'obstacle ? où voyez-vous l'empêchement ?...

— Monsieur ! balbutia Ernestine, qui sentait ses forces épuisées, remettons, je vous en prie, ce débat... Nous reparlerons de ce mariage plus tard...

— Et moi, je ne veux pas attendre, dit le baron exaspéré ; j'ai promis à M. de Ramière qu'il se ferait, et je lui ai donné rendez-vous ici, madame, pour vous remercier.

— Monsieur !...

— Mais, en attendant, je vais annoncer à tout le monde ma résolution.

Il se préparait à sortir ; la baronne se leva épouvantée.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle.

— Demain les publications seront faites ! ajouta le marin qui continuait à s'avancer vers le seuil.

Ernestine s'élança au-devant de lui et se dressa contre la porte. M. de Rostang s'arrêta involontairement à l'aspect de ce visage pâle et fier qu'animait une résolution suprême.

— Je veux parler à ma fille, monsieur, dit-elle d'un ton bref et absolu ; mais à elle seule !... Puisqu'il s'agit de son sort, c'est à elle de décider... Si, après m'avoir entendue, elle persiste... vous serez libre !

— Mais, madame..., voulut objecter l'amiral.

— Je suis sa mère, monsieur, interrompit la baronne impétueusement, on ne peut me refuser le droit de lire dans le cœur de mon enfant.

— Soit, dit M. de Rostang ; je vais vous l'envoyer. Il s'inclina et sortit.

Ernestine regagna son fauteuil en s'aidant des meubles et s'appuyant à la muraille. Sa tête flottait comme si elle se fût sentie près de défaillir; un tremblement convulsif agitait ses lèvres, et on voyait autour de ses narines contractées ce cercle blanchâtre qui n'apparaît qu'aux heures d'agonie. Ses paupières très-ouvertes étaient gonflées de sang, sa pupille démesurément dilatée, ses traits d'une pâleur livide que marbraient des taches d'un jaune sombre.

Elle sembla lutter quelques instants contre je ne sais quelles convulsions de l'âme; puis, fléchissant sous l'effort, elle ferma les yeux, se laissa retomber en arrière avec un gémissement étouffé et demeura sans mouvement. Cependant un observateur attentif eût deviné, aux fugitives expressions qui se succédaient sur son visage, que cette défaillance n'avait point suspendu la pensée, mais qu'elle en amortissait seulement la violence; c'était comme un demi-jour jeté sur les sensations pour les rendre plus faciles à supporter.

Elle fut arrachée à son accablement par un bruit léger qui se fit entendre dans le corridor. Elle rouvrit les yeux, prêta l'oreille, reconnut les pas de Gabrielle, et releva la tête avec un cri inarticulé.

Au moment même la jeune fille entra.

Elle s'approcha d'abord de la baronne avec précaution, comme si elle eût craint de la trouver endormie; mais ayant rencontré son regard, elle courut vers elle les bras tendus.

Ernestine détourna la tête en murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié... de moi !

— Ma mère ! qu'avez-vous ? demanda la jeune fille, qui se pencha sur son fauteuil.

La baronne lui prit les deux mains et l'attira brusquement à elle d'un air égaré.

— Gabrielle... écoute-moi, dit-elle d'un accent entrecoupé... Si j'avais prévu... Si tu savais... ma fille !

Et levant les bras avec un grand cri, elle se laissa glisser à genoux en balbutiant :

— Ma fille ! grâce !

— Que faites-vous? grand Dieu ! s'écria Gabrielle ; vous à mes genoux !

— C'est ma place ! murmura la baronne.

— Ah ! dans mes bras, ma mère, dans mes bras ! reprit l'enfant qui pleurait sans savoir encore pourquoi, et qui la releva avec un transport de tendresse.

Ernestine la retint sur son cœur dans un long embrassement.

— Oui, reprit-elle, que je sente tes baisers... encore une fois... avant que j'aie parlé... car il faut... que je parle ! Pour comprendre que ce mariage est impossible. tu dois tout savoir...

Gabrielle fit un mouvement et regarda sa mère. Celle-ci ferma les yeux.

— Ne me regarde pas ainsi, dit-elle. Oh ! rougir... devant ma fille !... je ne pourrai jamais !

Elle cacha sa tête sur ses genoux en sanglotant. Gabrielle se laissa glisser à ses pieds.

— Ma mère, qu'avez-vous? s'écria-t-elle épouvantée et attendrie, et que parlez-vous de rougir ? Ah ! doutez-vous donc de mon respect, de mon amour ? Quoi que vous ayez à me dire, ne suis-je pas sûre d'avance que tout ce qui vient de vous est noble et bon ?

— Mon Dieu ! faites-moi mourir ! bégaya la baronne à travers ses sanglots.

Mais la jeune fille, de plus en plus émue. la tenait enveloppée dans ses bras.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-elle en couvrant de

baisers ses mains et ses cheveux, puis-je donc oublier que vous êtes ma gloire en même temps que mon exemple et mon bonheur? Ne suis-je pas témoin ici, chaque jour, de votre patience, de votre dévouement?

Ernestine releva la tête.

— Et qui te dit que ce dévouement n'est pas une expiation? interrompit-elle avec désordre; sais-tu si chaque soin donné à l'amiral, si chaque tort supporté, au lieu d'être pour moi une épreuve, n'est pas une consolation? si je n'y trouve pas un moyen de racheter quelque souvenir du passé?

— Vous, ma mère? dit Gabrielle étonnée; mais, si le passé doit réveiller des remords, est-ce donc chez vous qui, pour sauver une famille de la ruine, avez accepté le mariage qu'on vous imposait?

— Dis que je l'ai subi, reprit Ernestine abattue; mais, en donnant ma main à l'homme que je n'avais point choisi, je laissais mon cœur à un autre. Dieu sait que j'avais voulu faire le sacrifice tout entier! J'espérais que la douleur en abrégerait l'amertume!... Mais l'amiral partit, et... je revis... M. de Ramière!... Lui aussi quittait la France, seul et désespéré! Il venait me faire de derniers adieux! Ah! j'aurais dû prévoir que son affliction m'ôterait le courage; que si je le recevais, j'étais perdue!

— Perdue! répéta Gabrielle saisie.

— Oui, reprit la baronne en baissant la tête. Et maintenant, tu dois comprendre pourquoi, l'autre jour, quand tu étais là, devant moi, les mains jointes, les regards suppliants, je n'ai pu te dire : « Celui que tu veux épouser... c'est ton frère! »

Le cri de Gabrielle fut étouffé dans une sorte de rugissement poussé à la porte qui conduisait aux appartements du baron; la mère et la fille se retournèrent en

même temps et restèrent foudroyées. L'amiral était là, sa béquille tombée à ses pieds, une main en avant, et les cheveux hérissés. Ses yeux, fixés dans l'espace, lançaient des flammes.

Par un mouvement commun et involontaire, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, en fléchissant à la fois, comme si elles eussent voulu recevoir ensemble un coup mortel.

L'amiral resta immobile. Pendant un instant on n'entendit que le bruit de son haleine sifflante ; enfin il dit d'une voix creuse, en ayant l'air de se parler à lui-même :

— J'ai bien entendu !... son frère... j'étais trompé... et elle a cru que ce serait impunément !

— Ah ! ma mère, venez ! s'écria Gabrielle, qui, arrachée à son premier saisissement, voulut entraîner la baronne.

— Elle ne sortira pas ! interrompit l'amiral dont la voix était devenue terrible.

Les deux femmes frissonnèrent en reculant. Le vieux marin s'avança d'un pas lourd, mais ferme, et leur barra le passage.

— Que voulez-vous faire ? demanda la jeune fille qui tremblait fascinée sous son regard.

— Je veux punir une infâme de la honte qu'elle m'a fait accepter pendant quinze années comme un bonheur, répondit le baron ; je veux qu'elle me rende compte du nom que je lui avais donné à garder ; je veux venger mon honneur !

Et, armant un pistolet qu'il avait jusqu'alors tenu caché, il s'avança vers la baronne en criant :

— A genoux, madame !

Par un élan plus prompt que la pensée, Gabrielle se jeta devant sa mère ; mais Ernestine, jusqu'alors courbée, se redressa :

— Qu'avez-vous, ma fille? dit-elle avec une fierté tranquille; craignez-vous donc que l'amiral de Rostang n'assassine une femme?

L'amiral tressaillit. Elle écarta résolûment Gabrielle, fit un pas vers lui, et le regardant en face :

— Me voici, monsieur, dit-elle.

— A genoux! répéta le baron d'un accent que la fureur étouffait.

— Non, debout! répliqua Ernestine avec noblesse; car on ne s'agenouille que pour implorer la pitié, et moi je ne l'espère point, je ne la désire pas! En me voyant à vos pieds, monsieur, vous vous rappelleriez peut-être ce que j'ai souffert avant de l'avoir mérité, ce que je souffre depuis! Votre générosité pourrait s'en émouvoir, et je ne veux pas la surprendre. Aussi ne tenterai-je ni justification ni prière, monsieur; me voici à votre merci; vengez-vous!

En prononçant ces mots, elle s'avança vers l'amiral, qui recula malgré lui, sembla hésiter, puis rejeta son arme avec violence :

— Ah! vous abusez de votre faiblesse, madame, s'écria-t-il les poings fermés de rage; vous vous livrez sans défense à ma colère pour la désarmer! Tenez... allez-vous-en, laissez-moi, car je sens que la raison m'échappe et que je ne pourrais répondre de moi-même.

Il s'était laissé tomber sur un fauteuil. Gabrielle lui tendit les mains avec un cri de reconnaissance, de douleur, de prière.

— Mon père! balbutia-t-elle.

L'amiral se retourna comme si un coup l'eût frappé; Ernestine fit un mouvement.

— Emmenez votre fille, madame, dit le marin d'une voix étranglée, et rappelez-lui que, moi, je n'en ai

plus... que je n'en ai jamais eu... que ma tendresse pour celle qui portait ce nom était... comme le nom lui-même... un mensonge !

— Aussi ai-je tout fait pour la prévenir, monsieur, répliqua la baronne, qui avait retrouvé des larmes. Ah ! vous pouvez comprendre maintenant pourquoi je semblais défendre Gabrielle contre votre généreuse affection ; pourquoi je me laissais accuser par vous de ne pas l'aimer !... C'est que chaque témoignage de votre tendresse augmentait mes remords ; c'est que chacun de vos bienfaits me semblait un vol ; c'est que je sentais que le seul bien auquel elle eût droit était mon amour !

Gabrielle se jeta dans les bras de sa mère.

— Ce bien-là, du moins, murmura-t-elle, ce bien-là m'est resté tout entier.

La mère et la fille demeurèrent embrassées, et le bruit de leurs sanglots interrompit seul ce silence de colère et de désolation jusqu'au moment où des pas retentirent dans le corridor. Quelques coups furent frappés à la porte de la baronne; mais, enveloppés dans leur douleur, les deux femmes et l'amiral n'entendirent rien. Enfin, la porte s'ouvrit doucement et M. de Ramière entra.

Il arrivait au rendez-vous donné par le baron.

Sa présence sembla compléter cette terrible scène. A sa vue, Ernestine eut besoin de s'appuyer au mur, Gabrielle se cacha le visage, et le baron lui-même se leva.

Le jeune homme, qui s'aperçut du trouble général, devint très-pâle.

— Que madame la baronne m'excuse, dit-il d'un ton altéré. Je suis venu autorisé par l'amiral... et pour connaître mon sort... Mais l'émotion que je lis sur

toutes les figures... le silence qui m'accueille me le font suffisamment connaître !

Et s'approchant de M. de Rostang, il ajouta avec angoisse :

— Il est donc vrai, M. le baron... vous n'avez pu rien obtenir ?

Le baron, sans répondre, lui désigna de la main Ernestine pour lui faire comprendre que c'était à elle de répondre. L'Américain se tourna de son côté avec une vivacité douloureuse.

— Alors c'est à madame de Rostang que je dois demander le motif de ce refus? dit-il amèrement. J'ose espérer qu'elle ne refusera point de me le faire connaître. Quand on repousse un homme d'honneur, quand on brise une espérance à laquelle il avait confié tout son avenir, il a droit de savoir ce qui a pu lui mériter une pareille douleur.

— Ne me demandez rien ! bégaya Ernestine, qui fit un mouvement pour sortir.

Mais René se jeta sur son passage.

— Je ne vous quitterai pas, s'écria-t-il avec désespoir, je vous suivrai partout jusqu'à ce que j'aie obtenu une réponse, et il faudra que vous me fassiez connaître le motif...

Gabrielle soutint sa mère qui chancelait, et d'un geste arrêta René. Une indicible expression de dignité virginale avait insensiblement éclairé ses traits ; il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre que chez elle venait de s'accomplir une de ces révolutions qui mûrissent l'âme subitement, et transforment un être tout entier ; elle attacha sur René un regard direct et ouvert, et dit d'un accent bas, mais ferme :

— Le motif !... c'est moi, monsieur, qui vous le dirai... Le motif... c'est ma volonté... c'est que je refuse.

Et prévenant la question que le jeune homme allait lui faire :

— Ne me demandez point pourquoi, ajouta-t-elle; si vous avez le droit d'interroger ma mère, moi, j'ai celui de taire la cause de ma résolution. Le secret de nos choix nous appartient et personne ne peut nous en demander compte; il vous suffit de savoir que ma décision est irrévocable!

— Ah! je vous suis donc bien odieux! s'écria René avec désespoir.

Cette plainte, jetée comme un cri, avait un accent si douloureux, si passionné et si sincère, que Gabrielle en tressaillit; ses traits se détendirent, et des larmes montèrent à ses paupières.

— Vous odieux! répéta-t-elle d'une voix douce et contenue; oh! ne le croyez pas, M. René... Séparée de vous, je penserai toujours aux heures que nous avons passées ensemble... et... si nous ne devons plus nous revoir... mon amitié vous suivra partout.

— Ah! je n'en veux pas! répondit le jeune homme impétueusement. Non! ce que j'avais rêvé, c'était un partage entier de chagrins et de joies : deux existences à jamais confondues en une seule! Mais puisque cette espérance est une chimère, je ne veux pas contraindre votre cœur à une affection qui ne serait que de la pitié; ma présence ne doit point vous attrister plus longtemps, et j'espère que mon nom lui-même s'effacera bientôt de votre souvenir.

A ces mots, il s'élança hors de la chambre et disparut. Gabrielle avait tendu les bras comme pour l'arrêter; mais elle fit un effort, se rejeta en arrière en criant :

— Ma mère! ma mère!

Et tombant à genoux devant le canapé, elle appuya

sa tête échevelée sur un des coussins, afin d'étouffer ses sanglots.

L'amiral s'approcha d'Ernestine, lui montra la jeune fille éplorée, et lui dit à demi-voix :

— Je suis vengé, madame; voilà votre punition !

V

LE DÉPART.

Le jour même où les scènes de famille rapportées dans le chapitre précédent se déroulaient si tristement à Barville, Bouvard, ignorant tout ce qui s'était passé, se rendait gaillardement au château, en hâtant de la voix l'ardeur d'un magnifique cheval récemment sorti des herbages du Cotentin. Le notaire avait réussi à rattraper le dossier relatif au majorat et à en retirer sa demande de mariage; de sorte que, rassuré sur l'attentat aux *convenances* qu'il avait un instant redouté, il revenait à Barville uniquement occupé de ses espérances.

Persuadé que Gabrielle agréait son amour et que Marcel lui était favorable, sûr de l'approbation de la baronne, il n'avait plus à gagner que l'amiral, qui ne pouvait seul résister à tant de volontés réunies. Aussi maître Bouvard prenait-il, dans son cabriolet, des poses triomphantes, tout en poursuivant à part lui un monologue d'amoureux satisfait.

— Enfin, je suis agréé de quelqu'un ! pensait-il. Cela s'est fait attendre; mais voilà le fruit de la persévé-

rance. Après quatorze refus (car je n'en avoue que dix, mais à moi-même je puis ne me rien cacher); après quatorze refus, tout autre à ma place se fût résigné au célibat; mais moi, jamais! Je n'ai pas appris pour rien mon rudiment : *Labor improbus omnia vincit.*

Tout en poursuivant ces méditations et beaucoup d'autres, Bouvard atteignit Barville; mais il apprit en arrivant que l'amiral était renfermé chez lui, que la baronne ne recevait pas, et que Marcel venait de partir avec M. René de Ramière. On ne pouvait parler à personne.

Ces détails furent donnés assez brusquement par le contre-maître, qui semblait inquiet. Le notaire essaya de l'interroger, mais lui-même en était réduit aux conjectures; il avoua pourtant qu'il soupçonnait quelque mésintelligence entre la baronne et l'amiral. Il y avait eu *un coup de vent*, selon son expression, et il avait lieu de croire, d'après quelques mots échangés entre M. René et Marcel, qu'il s'agissait du mariage de mademoiselle Gabrielle. Autant qu'il en pouvait juger, le baron appuyait les prétentions du jeune Américain, lesquelles étaient repoussées par la mère et par la fille.

Ces détails, arrachés à Duret l'un après l'autre, avaient pour Bouvard un intérêt que ne pouvait soupçonner le contre-maître.

— Diable! murmura-t-il, fidèle à ses souvenirs classiques, *de nostra re agitur!* Et impossible de voir personne? mon brave Duret.

— Impossible!

Le notaire se gratta le menton avec le manche de son fouet.

— Alors je reviendrai demain, dit-il après quelques instants d'hésitation.

Et il ajouta en lui-même :

— Je préparerai des lettres. Si je ne suis point reçu, du moins ma rédaction parlera pour moi... A défaut de plaidoyer, on se sert du mémoire à consulter.

Il salua George, remonta en cabriolet et reprit la route de Rouen, un peu dégrisé de sa confiance, mais décidé à lutter jusqu'au bout, alors même que tous l'abandonneraient : *Etiamsi omnes, ego non!*

Pendant que cette espèce d'intermède avait lieu, le drame domestique auquel nous avons fait assister nos lecteurs continuait à se développer, non plus, il est vrai, au milieu des éclats du désespoir, mais dans l'isolement et le silence. Retranché derrière ses verrous, l'amiral avait refusé d'ouvrir au contre-maître lui-même, et, en regardant à travers les fissures de la porte, celui-ci avait vu le vieux marin occupé à ranger des papiers et à écrire. Ernestine, de son côté, avait feint de s'endormir pour obtenir que Gabrielle la laissât seule, et la jeune fille en avait profité pour courir s'enfermer et donner toute liberté à ses larmes.

La nuit se passa ainsi dans un désespoir muet pour tous trois, et dans l'inquiétude pour George Duret. Quant à Marcel, parti avec M. de Ramière, il n'était point revenu au château.

Vers le matin, Ernestine, qui avait, pour ainsi dire, épuisé sa douleur, se rendit chez Gabrielle. Celle-ci, fatiguée de pleurer, avait fini par s'endormir. Couchée sur la causeuse, telle que le sommeil l'avait surprise, elle continuait à sangloter, et quelques larmes glissaient encore entre ses cils humides. Ses deux mains, posées sous sa tête avec une grâce naïve, étaient à demi perdues dans les boucles éparses de ses cheveux; des frémissements nerveux parcouraient, par instants, son corps affaissé, et le coin de ses lèvres se crispait, de

loin en loin, avec cette expression plaintive habituelle aux enfants qui veulent retenir leurs pleurs.

La baronne regarda longtemps cette innocente créature déjà condamnée à expier la faute des autres. Un rayon de soleil, qui, après avoir joué dans sa chevelure, glissa jusqu'à ses paupières, l'éveilla en sursaut. À la vue de sa mère, un sourire inachevé entr'ouvrit ses lèvres, et elle lui tendit les bras. Ernestine s'assit à ses pieds en appuyant la tête sur son sein.

Quelques heures avaient suffi pour faire disparaître entre ces deux femmes la distance d'âge et la différence de rôles. L'une, découronnée de son auréole maternelle, n'avait plus d'autre autorité que celle de l'amour; l'autre, subitement arrachée à ses naïves ignorances, avait compris les coups de foudre de la passion, en se trouvant à demi ensevelie sous leurs ruines. La souffrance venait de les mettre de niveau.

Elles restèrent longtemps ainsi embrassées sans se parler; qu'auraient-elles pu se dire qui valût cette étreinte? Leur seule consolation n'était-elle pas désormais dans leur tendresse? Parler, c'était rappeler des fautes commises et des bonheurs perdus, éveiller des remords ou des regrets. Il n'y avait désormais d'adoucissement pour toutes deux que dans les baisers et les larmes.

Elles ne voulurent même rien discuter, rien prévoir: la pensée les effrayait! Livrées à une sorte de langueur douloureuse, mais dans laquelle surnageait la douceur de leur affection, elles la prolongèrent aussi longtemps qu'il leur fut permis. La voix d'une femme de chambre les arracha à cette espèce de halte dans l'affliction; elle annonçait George Duret.

Duret jeta un regard scrutateur et curieux aux deux femmes, qui s'étaient redressées à son approche, et parut

déconcerté de leur pâleur. Cependant, sur l'interpellation d'Ernestine, il déclara que l'amiral demandait à parler à madame la baronne.

Celle-ci se leva pour passer chez elle; Gabrielle la retint.

— Avertissez M. de Rostang que ma mère l'attend ici, dit-elle vivement.

Et se jetant dans ses bras dès que George eut disparu :

— Ah! je ne vous quitte pas! s'écria-t-elle.

— Que peux-tu craindre? répliqua Ernestine qui tremblait elle-même; cette entrevue était indispensable, je m'y attendais. Ne faut-il point que je connaisse la décision de l'amiral?

— Le voici, interrompit la jeune fille.

On entendait, en effet, la marche lourde et inégale du vieux marin. La baronne fit signe à Gabrielle de la laisser; mais, après avoir fait quelques pas, celle-ci s'arrêta à l'entrée de la chambre, et resta à demi cachée sous les plis de la portière.

L'amiral ne parut point la voir. Il entra lentement, salua la baronne en silence, et lui fit signe de s'asseoir. Il avait le visage sillonné de plis profonds, et ses yeux semblaient plus enfoncés que d'habitude. Du reste, rien en lui n'annonçait la colère.

— J'avais à vous parler, madame, dit-il d'un ton haletant plutôt que brusque. Ce que j'ai à vous dire sera court... mais cet entretien... était nécessaire.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Ernestine palpitante.

— Hier, reprit l'amiral, quand un funeste hasard est venu détruire mes illusions de dix-huit années... j'ai cédé à un premier mouvement... Sans votre fille, je vous tuais... et... j'aurais eu raison : j'en avais le droit.

Gabrielle frissonna.

— Mais ce que je n'ai pas fait alors, continua le marin, je ne puis le faire maintenant... Il n'y a que les lâches qui reprennent leur vengeance à deux fois... Vous pouvez donc vous rassurer, madame : j'ai usé mon indignation!... Je suis calme désormais.

Ernestine s'inclina sans avoir la force de répondre.

— Quant à un scandale judiciaire, reprit le baron, vous ne l'avez jamais craint de moi, sans doute; je ne suis pas de ceux qui redorent leur honneur en public comme on le fait pour les enseignes de boutiquiers; entre nous, tout se passera sans bruit. Je dois respecter en vous, madame, sinon vous-même, du moins le nom que vous portez.

— Quoi que vous ayez décidé, monsieur, fit observer Ernestine, je m'y soumets d'avance. Et dès que je connaîtrai le parti que vous voulez prendre...

— Il n'en est qu'un, répliqua brièvement l'amiral, une séparation.

La baronne baissa la tête sans répondre; mais Gabrielle ne put retenir un cri. L'amiral l'aperçut alors pour la première fois.

— Votre fille était là? s'écria-t-il en changeant de visage. Eh bien, à la bonne heure! ceci la regarde comme vous. Les ordres sont donnés, et la chaise de poste, dans laquelle vous devez partir avec elle, arrivera avant une heure.

Gabrielle fit un geste de stupeur douloureuse; les sourcils du baron se crispèrent.

— Pardon, monsieur, dit la baronne avec une humilité suppliante, moi, j'étais prête à tout; mais cette enfant ne savait pas!... Excusez-la, monsieur, c'est ici qu'elle est née... qu'elle a grandi, qu'elle a été heureuse!...

Les larmes la gagnèrent malgré elle ; l'amiral fit un mouvement d'impatience.

— Nous partirons, monsieur, nous partirons, se hâta-t-elle d'ajouter, et si vous ne craignez pas les suppositions que peut faire naître une résolution subite...

— Eh ! parbleu ! on supposera que vous n'avez pas pu me supporter plus longtemps ! répliqua le marin avec amertume ; tout le monde ne connaît-il pas dans le pays votre douceur ainsi que mon mauvais caractère? Ne répètent-ils pas tous que je suis une bête féroce et que vous êtes un ange ? Ne vous inquiétez donc pas de ce qui arrivera, madame ; ce sera alors comme maintenant, comme toujours ; on vous plaindra et on me maudira ! Peu m'importe, au reste, continua-t-il après une courte pause ; mon parti est pris à cet égard comme pour le reste. Si j'ai voulu vous voir, c'est que cet entretien devant être le dernier entre nous, il était nécessaire de tout régler. Voici une lettre, madame, qui vous ouvre chez maître Bouvard un crédit illimité.

— A moi ! interrompit la baronne.

— Usez-en largement, reprit l'amiral, dont la respiration devenait plus courte ; il m'en restera toujours assez : je suis riche et vieux... Dieu merci !

La voix avait fléchi à ce dernier mot. Ernestine joignit les mains avec attendrissement.

— Ainsi, monsieur, dit-elle d'un accent pénétré, quand vòtre juste ressentiment me chasse, votre générosité veut m'enrichir ! Quoi que vous fassiez, chez vous la bonté l'emporte sur la colère.

— Finissons, madame, reprit le baron brusquement : nous ne sommes point ici pour nous dire des douceurs, mais pour terminer une affaire. Voici la lettre ; prenez.

Il tendait un papier à la baronne. Gabrielle fit un pas et fut près de s'entremettre, mais elle se contenta de regarder sa mère avec anxiété.

Ernestine, qui avait paru hésiter, prit enfin la lettre.

— Donnez, dit-elle, je veux tenir, je veux serrer dans mes mains cette nouvelle preuve d'une bienveillance que rien n'a pu lasser.

Elle pressa le papier sur ses lèvres en pleurant, puis redevenue maîtresse de son émotion :

— Et maintenant, ajouta-t-elle avec dignité, vous n'exigerez pas de moi davantage ! Accepter un tel présent pour ma fille et pour moi serait nous en montrer indignes. Je garde ma reconnaissance, amiral, je la garde tout entière, mais je dois refuser le bienfait.

Elle baisa encore une fois la lettre, puis la déchira.

— Ah ! merci, ma mère ! s'écria Gabrielle en se jetant dans ses bras.

M. de Rostang, qui luttait contre un attendrissement involontaire, fit un soubresaut ; un flot de sang lui monta au visage.

— Ainsi, vous refusez ? reprit-il irrité ; vous refusez à cause de la main qui propose ?

— Ah ! ne le croyez pas, monsieur !

— Vous avez peur de me devoir quelque chose ! Votre désintéressement n'est que de l'orgueil, de la haine !...

La mère et la fille voulurent protester ; il repoussa le fauteuil sur lequel il était assis, et se leva sans les écouter.

— Dieu me damne ! n'en parlons plus alors, cria-t-il ; partez, madame ; partez avec votre fille !... Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus entendre parler de vous !... Allez au diable ! et surtout n'en revenez jamais !

Il avait gagné la porte malgré les supplications des deux femmes, et il sortit en la refermant avec violence.

Ce dernier débat venait de l'achever. Attiré malgré lui vers Ernestine, et surtout vers sa fille, par le souvenir du long bonheur qu'il leur avait dû, il s'était, pour ainsi dire, réfugié dans l'espoir de les retenir au moins attachées par la reconnaissance. En continuant à partager avec elles sa fortune, il ne leur devenait point étranger; c'était un expédient qui satisfaisait à la fois son ressentiment et son reste de tendresse involontaire. Le refus de la baronne brisait ces derniers liens; elle l'entraînait à une séparation absolue.

Il en éprouva une colère et une douleur qui se traduisirent, comme d'habitude, en violence. Il descendit au parc, où il s'emporta contre le jardinier; entra voir ses chevaux, qu'il trouva mal soignés; parcourut le château en se plaignant de tout, finit par chasser deux ou trois domestiques, et remonta chez lui, où il se jeta dans son fauteuil de goutteux.

Pendant ce temps, la baronne et Gabrielle faisaient à la hâte leurs préparatifs. Elles eurent bientôt réuni ce qu'elles voulaient emporter, et la chaise de poste les trouva prêtes.

Mais lorsque Gabrielle entendit le bruit des roues sur le sable de la cour d'entrée, et qu'elle aperçut le postillon descendant de cheval, elle fut prise d'une sorte de vertige. Jusqu'alors les impressions s'étaient succédé si rapidement, qu'elles avaient passé comme des visions. Ballottée d'angoisse en angoisse, la jeune fille n'avait point eu le temps de prendre pied dans son malheur, et d'en vérifier, pour ainsi dire, la réalité. Un vague espoir restait toujours au fond de sa souffrance; il lui semblait confusément qu'elle faisait un mauvais rêve

dont elle attendait, à chaque instant, le réveil. La vue de la chaise de poste qui allait l'emporter loin de Barville l'arracha à cette espèce d'illusion. Complétement saisie, pour la première fois, du sentiment de la réalité, elle en demeura d'abord étourdie ; puis, par un de ces ardents retours qui sont le privilége de la jeunesse, elle voulut profiter au moins des derniers instants qui lui restaient pour dire adieu à tout ce qui avait fait jusqu'alors sa joie.

Elle descendit au jardin, éperdue, parcourut les allées en saluant de la voix et du regard les arbres, les gazons et les fleurs ; s'arrêta dans la clairière où René lui avait sauvé la vie, près de la charmille où sa rencontre avait été suivie d'une explication avec l'amiral, à la porte du kiosque où un cri de sa mère avait fait crouler son édifice de bonheur. Elle contemplait tout avec cette fièvre de tendresse qu'éveille l'heure des séparations douloureuses ; elle envoyait autour d'elle des baisers muets, elle eût voulu presser sur son cœur tous ces témoins d'un bonheur à jamais perdu.

Haletante et échevelée, elle rentra au château et alla frapper à la porte de Marcel ; mais il n'était point rentré. Elle allait rejoindre sa mère lorsqu'elle se trouva à l'entrée du corridor qui conduisait chez l'amiral.

A cette vue son cœur se fondit. L'idée de partir sans l'avoir aperçu une dernière fois la frappa comme une flèche ; elle ne prit point le temps de la réflexion, et s'élançant devant elle, elle arriva au seuil du baron.

La portière à moitié tirée lui permit de le voir sans être vue.

Le vieux marin était livré, en même temps, aux tortures de la goutte et à l'amertume de ses ressentiments. Renversé dans sa ganache, il repassait tous les détails de sa dernière entrevue avec la baronne et Gabrielle ;

il s'exaltait de plus en plus dans son dépit. Celui-ci se traduisait en phrases interrompues qu'il complétait par la pensée ; c'était un soliloque, moitié parlé et moitié muet.

— Tout refuser! murmurait-il ; m'enlever cette dernière consolation! Les malheureuses! elles me feront mourir, et elles en seront bien fâchées! Ce sera un service qu'elles m'auront rendu !

Ici, une douleur plus lancinante lui arrachait un gémissement.

— Allons! reprenait-il, ce n'est pas assez de tout ce qui me tourmente, il faut encore que la goutte s'en mêle! mille millions de diables!

Et, revenant à sa principale idée :

— Me refuser! eh bien, tant pis pour elles, après tout! Qu'est-ce que cela me fait, à moi? Imbécile que je suis d'aller m'inquiéter, comme si je ne pouvais pas être heureux ici tout seul! vivre rien que pour moi... comme un ours!... Parbleu ! j'ai de quoi m'occuper : la goutte, le journal...

Il s'interrompit.

— Eh bien ! où est-il donc, le journal? Cet animal de George ne me le donne pas.

Il tira un cordon de sonnette qui lui resta dans la main , et se mit à frapper le parquet avec sa béquille , en épuisant tout son vocabulaire maritime de malédictions.

Gabrielle se glissa doucement dans la chambre, prit la gazette qu'elle venait d'apercevoir parmi les papiers qui couvraient le bureau, et la posa sur le petit guéridon placé près de l'amiral ; celui-ci vit la feuille sans prendre garde à la main qui l'apportait.

— Enfin, dit-il sans se détourner et croyant parler à George, ce n'est pas malheureux que vous vouliez bien

entendre ! Pourquoi me laisser là tout seul ? pour que je m'y habitue, sans doute?... Je n'ai rien de ce qu'il me faut, pas même ma boîte à cigares.

Gabrielle la plaça rapidement près du journal.

L'amiral se renfonça dans son fauteuil.

— Ah ! murmura-t-il avec un sentiment d'amertume irritée, rien ne me manquait autrefois... quand c'était la petite qui veillait.

Et, interrompu de nouveau par une douleur de goutte, il s'écria :

— Tonnerre!... donnez-moi au moins de quoi mettre ma jambe !...

Gabrielle glissa adroitement un tabouret sous le pied malade ; les yeux du baron la rencontrèrent cette fois, il se retourna stupéfait.

— Vous ici ! dit-il ; qui vous a appelée? que voulez-vous ?

La jeune fille joignit les mains.

— Je veux... ne point partir en vous laissant fâché contre moi , répondit-elle avec une grâce attendrissante.

L'amiral se recula.

— Et que vous importe, fit-il observer, que vous importe, à vous qui venez d'encourager votre mère dans ses refus?... Tenez, laissez-moi.

— Non, insista Gabrielle, je vous en conjure !

— Alors, c'est moi qui vous cède la place, interrompit-il en se levant.

Il voulut faire un pas pour sortir, mais au moment où son pied malade posa à terre, il ne put retenir un cri de douleur ; sa béquille lui échappa des mains et il chancela.

Gabrielle s'était élancée pour le soutenir ; il fut forcé de s'appuyer à son épaule.

— Veuillez... ramasser... ma canne, dit-il en montrant sa béquille qui avait roulé à quelques pas.

La jeune fille leva sur lui un regard mouillé.

— Mon bras vous soutiendra mieux, dit-elle avec prière.

— Je vous demande... ma canne, répéta l'amiral d'un ton moins ferme.

— Rien qu'un moment !

Le marin voulut refuser, mais il rencontra les yeux de la jeune fille.

— Allons, soit... pour en finir..., dit-il ; mais je vous répète que je veux sortir.

— Voilà votre fauteuil ! fit observer Gabrielle qui l'avait reconduit vers sa ganache.

— Pour sortir ?

— Non, pour m'écouter.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Vous m'entendrez mieux assis.

Elle s'efforçait de sourire à travers ses larmes ; l'amiral céda.

— Eh bien ! voyons, répliqua-t-il en s'asseyant, parlez ! Vous ne vouliez rien de moi tout à l'heure ; que pouvez-vous avoir à me demander ?

— Oh ! bien plus que vous ne m'avez offert, dit-elle avec une grâce caressante, car tout à l'heure vous ne vouliez que m'enrichir ; et moi, ce que je vous demande, c'est de conserver une part de votre affection !

Le baron la regarda avec sévérité.

— Je sais qu'elle ne m'est point due ! ajouta-t-elle précipitamment ; ce nom de fille que j'aimais tant quand vous le prononciez, je ne dois plus l'entendre ; mais pardonnez-moi d'en avoir été si longtemps fière et joyeuse ; ne me reprochez pas, dans votre cœur, le bonheur que vous m'avez donné, et cette tendresse que

vous m'aviez accordée comme une dette, laissez-m'en un peu comme une aumône.

Elle avait posé ses deux genoux sur le tabouret placé aux pieds de l'amiral et avait appuyé ses deux mains sur les bras du fauteuil. Dans cette humble et charmante attitude, elle tenait ses regards fixés sur ceux du marin, qui sentait un inexprimable attendrissement couler jusqu'au fond de son cœur. Il voulut résister, mais l'épreuve était trop forte ; il ne put que balbutier le nom de Gabrielle.

— Ah ! vous êtes ému, amiral ! s'écria-t-elle avec un irrésistible élan.

M. de Rostang l'entoura de ses bras.

— Eh, bien oui, tonnerre ! dit-il, ne cherchant plus à retenir ses larmes, c'est malgré moi... l'habitude est plus forte !... Quand on a vu grandir une enfant... quand on s'est accoutumé à vivre avec elle et pour elle... il ne suffit pas d'un mot pour changer tout cela ! On a beau dire : « Ce n'est pas ta fille ! » le cœur répond : « Voilà dix-huit années que je l'aime ! est-ce sa faute à elle, après tout ? Pourquoi la punir ? la chasser ?...

— Que dites-vous ? s'écria l'enfant qui sentit un flot de joie l'inonder.

— Gabrielle ! dit le baron en la pressant contre sa poitrine, Gabrielle, reste avec moi !

— Avec vous ! répéta-t-elle ; et ma mère ?...

Le marin pâlit, ses bras se détachèrent de la jeune fille.

— Ah !... votre mère ! répéta-t-il d'un air sombre ; vous avez raison ! il faut que vous la suiviez ; c'est votre devoir !

Il y eut un silence ; Gabrielle et le baron restaient vis-à-vis l'un de l'autre le front baissé ; enfin celui-ci reprit plus bas :

— Alors partez... Seulement, si jamais vous avez besoin d'un ami, rappelez-vous celui que vous laissez ici !

— Ainsi, dit Gabrielle, vous me permettez de vous écrire ?

Le baron, trop ému pour répondre, fit un signe affirmatif.

La jeune fille allait se relever quand elle tressaillit comme frappée d'une idée subite ; ses deux mains se portèrent à un petit ruban qui attachait à son cou un médaillon.

— Et si pour être plus sûre que vous ne m'oublierez pas, reprit-elle vivement, je vous demande d'accepter un souvenir.

Le baron la regarda.

— Oh ! vous ne le refuserez pas ! s'écria-t-elle en détachant le ruban et remettant au marin le médaillon ; c'est mon portrait, amiral, promettez-moi de le garder.

— Je... te le promets !... bégaya-t-il au comble de l'émotion.

Gabrielle se jeta sur son cœur avec un cri de remercîment. Tous deux restèrent longtemps embrassés ; enfin, la voix d'Ernestine se fit entendre dans le corridor, elle appelait Gabrielle. Celle-ci appuya une dernière fois ses lèvres sur le front du baron, et se précipita hors de l'appartement.

Quelques minutes après, un bruit de roues ébranla les vitres du château. L'amiral se traîna jusqu'à la fenêtre, aperçut la chaise de poste qui disparaissait dans l'avenue.

Il revint à son fauteuil, s'y laissa tomber, et ferma les yeux comme s'il ne voulait plus rien voir.

VI

LES VIEUX PÊCHEURS.

Le départ de la baronne et de sa fille avait jeté les habitants de Barville dans une véritable consternation. Elles seules adoucissaient les rudesses de l'amiral, dont les habitudes maritimes et les infirmités avaient fait, non le plus dur, mais le plus difficile des maîtres. Qu'allait-on devenir sans elles dans cet antre de lion malade? Chacun se regardait avec inquiétude ; on parlait bas et on attendait.

George Duret, incapable de comprendre la cause de ce départ subit, partageait la surprise et l'inquiétude générale, lorsqu'on lui remit une lettre portant le timbre de Rouen. La vue de l'écriture le fit rougir d'abord, puis pâlir, et il quitta brusquement l'office, où il se trouvait.

Pendant ce temps, l'amiral était en proie aux mêmes déchirements intérieurs. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la disparition de la baronne et de sa fille, sans qu'il pût y croire. Il s'attendait toujours à voir reparaître Gabrielle; il flottait de l'espérance à l'affliction, sans pouvoir s'arrêter dans aucune d'elles. Cependant, au milieu de ces oscillations d'un cœur bourrelé, la nécessité d'une séparation lui apparaissait toujours aussi absolue; il y voyait encore moins l'intérêt de sa vengeance que le soin de son honneur ; pardonner lui eût semblé une lâcheté.

En ouvrant le médaillon donné par Gabrielle, il y avait trouvé, avec une émotion involontaire, le double portrait de la mère et de la fille. Celle-ci avait espéré qu'il ne pourrait ainsi regarder l'une sans voir l'autre, et qu'à la longue il serait forcé de les confondre dans un tendre souvenir; mais elle s'était trompée. L'amiral referma le médaillon et le rejeta loin de lui. Il ne pouvait pardonner à Ernestine de lui avoir fait croire si longtemps au bonheur d'avoir une pareille fille, pour le condamner ensuite à l'abandon.

Il était donc tout entier à l'inflexibilité de son ressentiment lorsque George entra vivement. Le baron se retourna avec impatience.

— Qui est-ce qui t'a appelé? demanda-t-il; je veux être seul; va-t'en!

Le contre-maître ne répliqua rien, mais resta immobile.

— Mille tonnerres! as-tu entendu? cria le baron en frappant sur sa cuisse.

— Amiral!... bégaya Duret.

M. de Rostang releva la tête et poussa une exclamation. Le vieux matelot était devant lui, les traits contractés, l'œil humide; il roulait entre ses doigts une lettre.

— Eh bien! qu'y a-t-il? que veux-tu? demanda le baron.

— Faites excuse, reprit George embarrassé; c'est un service que je voulais demander à l'amiral.

— Quel service? voyons, de quoi s'agit-il?

— D'une lettre que je viens de recevoir... et, comme l'amiral sait que je ne suis jamais allé à l'école...

— Va dire au valet de chambre de la lire.

— Pardon, c'est une lettre que je ne voudrais faire voir qu'à l'amiral, vu qu'elle vient de Rouen... et il

n'y a qu'une personne qui peut m'écrire de là ; d'ailleurs, j'ai reconnu sa main.

— Ah ! ta femme, dit M. de Rostang d'un air sombre ; eh bien ! n'as-tu pas l'habitude de lui renvoyer ses lettres sans les ouvrir ?

— Oui, amiral.

— Alors, continue.

George parut embarrassé.

— C'est que, voyez-vous, amiral... on m'a dit des choses... qui m'ont fait réfléchir... Et puis, cette lettre-ci est cachetée de cire noire !

— Parce que ta femme n'aura pas eu de cire rouge.

— Possible ; mais je voudrais savoir ce qu'elle écrit.

Le baron prit la lettre en haussant les épaules.

— Pardieu ! ce qu'elles écrivent toutes, reprit-il aigrement, des jérémiades ! A les entendre, elles ne doivent jamais survivre à leur douleur ; on n'a que le temps de prendre leur deuil, et elles finissent toujours par porter le nôtre ! Mensonge et hypocrisie !

— C'est ce que j'ai toujours dit... jusqu'à présent, fit observer Duret, pensif.

L'amiral avait brisé le cachet. Il déplia la lettre et lut :

« George,

« Je vous ai cruellement offensé, mais Dieu m'en a non moins cruellement punie. J'ai expié par quinze années d'abandon, de misère et de mépris la faute d'un instant. Cependant je ne murmure pas ; Dieu était le maître !

« Enfin, mon épreuve s'achève ! Le médecin a dit que mes heures étaient comptées, et je suis obligée de me reprendre à plusieurs fois pour écrire ces quelques lignes...

« Et cependant, je ne veux pas mourir sans m'être encore mise à vos genoux, George, sans vous avoir demandé pardon et sans vous avoir remercié.

« Hélas ! sans votre absence et votre oubli, je serais restée digne de votre affection. Pensez au passé pour avoir pitié du présent.

« Mais pardonnée ou non, George, la malheureuse qui va mourir vous remercie et vous bénit de ce que vous avez fait pour elle.

« George, je ne vois plus qu'avec peine le papier sur lequel je vous écris... ma main s'arrête malgré moi...

« George, une dernière prière... je laisse un enfant... »

Ici la lettre finissait ; seulement, plus bas, une autre main avait ajouté ces mots :

« Interrompue par l'agonie, commencée à six heures du soir et terminée à minuit par une mort sainte.

« RAYMOND, curé de Saint-Ouen. »

Le contre-maître avait écouté avec une agitation croissante ; à ces derniers mots il jeta un cri.

— Ainsi, c'est vrai, amiral... tout est fini?... demanda-t-il.

— Tu as vu le cachet, répondit le baron.

Duret porta les deux mains à son front.

— Malheureuse ! balbutia-t-il, morte abandonnée... en priant pour moi !

Et, pris d'un désespoir subit, il s'écria avec explosion :

— Ah ! ce n'est pas à elle de demander qu'on lui pardonne !

— Que veux-tu dire? reprit l'amiral.

— Non ! s'écria George, c'est à moi... oui, à moi qui

n'ai pas eu de justice... qui n'ai pas eu de cœur... qui me suis conduit comme un gueux!

— Mais tu oublies donc ce qu'elle avait fait? interrompit le baron.

— Eh bien! et moi! et moi! reprit Duret, est-ce que je ne l'avais pas laissée pour vous suivre? Est-ce que pendant qu'elle était seule je ne menais point là-bas une vie de païen?

— Toi... c'est tout différent!

— Pourquoi ça?

— Eh, parbleu! tu le sais bien! parce que... parce que... parce que ce n'est pas la même chose!

— C'est-à-dire que nous faisons des règles à condition de ne pas les suivre! s'écria le matelot. Tant que nous sommes jeunes, nous vivons en sauvages; puis, quand nous en avons assez, nous faisons comme le diable devenu vieux, nous nous mettons à aimer la morale, parce que ça ne gêne plus que les autres!

M. de Rostang fit un geste d'impatience.

— Allons, tu es fou! dit-il brusquement.

— Non, reprit Duret en s'animant, je suis juste! Si cette femme a manqué à ses obligations, est-ce que j'ai rempli les miennes? Est-ce qu'elle avait quelque raison pour m'aimer? Est-ce que j'étais là pour la conseiller et pour la défendre? Je l'ai oubliée dix années; et, à mon retour, je l'ai chassée parce qu'elle avait fait comme moi! Eh bien, maintenant, je dis que ce qui m'arrivait était mérité! oui, mérité! C'est la juste punition des vauriens comme nous!

— Plait il? s'écria l'amiral.

— Et vous la méritiez encore plus que moi! ajouta George avec exaltation; car vous en aviez fait davantage...

— En voilà assez!... interrompit le baron.

— Non! s'écria Duret, s'il y avait une justice, vous aussi...

— Je te dis qu'en voilà assez, tonnerre! cria l'amiral hors de lui. Sur mon âme! ce drôle me rendra fou... Comme s'il y avait le moindre rapport!... Tu ne comprends donc pas, animal, que les femmes ont des devoirs... qu'elles doivent se rappeler...?

— Vu que nous autres nous n'y pensons pas! acheva Duret ironiquement. De sorte que si elles oublient de valoir mieux que nous, on les traite sans pitié; on les punit du mal dont nous sommes cause! Quand elles demandent grâce, nous répondons que ce sont des hypocrites; quand elles parlent de mourir, nous leur crions qu'elles mentent... jusqu'au jour où il se trouve que c'est nous qui avons menti... Alors on comprend qu'il aurait mieux valu ne pas être plus difficile que le bon Dieu, et pardonner comme lui... Mais il est trop tard!

Les larmes avaient gagné le contre-maître et sa voix s'éteignit. L'amiral lui prit la main, murmura le mot: « Courage! » et se retourna pour cacher sa propre émotion.

Presque au même instant on vint lui annoncer que maître Bouvard demandait à lui parler pour une affaire de la plus haute importance.

Duret se retira, et le notaire parut.

Il avait l'air effaré et résolu d'un homme qui vient de prendre quelque parti extrême.

On lui avait appris le départ de la baronne et de sa fille, à la suite d'une discussion avec l'amiral, et ce qu'il connaissait déjà ne pouvait lui laisser de doute sur le motif de cette discussion. Évidemment il s'agissait de son mariage, appuyé par la mère, désiré par la fille, et que repoussait le baron, prévenu en faveur de M. de Ramière. L'opposition des sentiments avait amené un

débat que la violence bien connue du vieux marin avait fait dégénérer en rupture.

Bouvard comprit qu'il ne pouvait abandonner ainsi sa propre cause, et qu'il devait à la baronne, à Gabrielle, à lui-même, d'arranger à tout prix cette affaire : il se décida, en conséquence, à ne rien ménager.

L'amiral, surpris au milieu de son trouble, et qui craignait de le laisser voir, lui demanda assez brusquement ce qui l'amenait.

Maître Bouvard vit dans cette mauvaise humeur une nouvelle preuve des mauvaises dispositions de M. de Rostang à son égard, et, relevant ses lunettes avec une certaine résolution :

— M. le baron doit soupçonner le but de ma visite, dit-il avec une prétention visible à la dignité.

— Pas le moindrement, répliqua l'amiral.

— M. le baron ne peut cependant avoir déjà oublié ce qui s'est passé entre lui et madame de Rostang? reprit le notaire d'un ton plus marqué.

Le marin redressa la tête.

— Que voulez-vous dire, monsieur? s'écria-t-il; viendriez-vous de la part de la baronne?

— Nullement, amiral; je viens pour mon propre compte.

— Alors, expliquez-vous.

— Volontiers, dit Bouvard, qui élevait la voix pour s'encourager lui-même; mais permettez-moi d'abord de vous demander si le motif du départ de madame de Rostang n'est point le projet de mariage de sa fille avec M. de Ramière?

— D'où savez-vous...? s'écria le marin.

— Ainsi, c'est la vérité! reprit Bouvard.

Et donnant à son geste une solennité majestueuse :

— M. le baron, continua-t-il, ceci me décide à une

démarche délicate, mais nécessaire. J'ai cru que, dans de pareilles circonstances, la discrétion notariale devait céder à de plus hautes considérations.

— Expliquez-vous.

— Eh bien! des papiers m'ont été remis par le jeune Américain auquel vous vouliez accorder la main de mademoiselle Gabrielle... des papiers qui m'ont découvert un secret.

— Un secret!

— Dont je vous dois la révélation, amiral.

— Enfin, monsieur, enfin?

— Enfin, amiral, il résulte d'une pièce annexée au dossier du jeune homme qu'il est né à la Nouvelle-Orléans de père et de mère esclaves!...

— Achevez.

— Et qu'il n'est fils du capitaine de Ramière que par adoption.

Le baron se leva éperdu.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites-là, Bouvard? s'écria-t-il.

— Sûr! répéta le notaire qui se méprenait sur l'émotion du marin.

— Ainsi, il n'est point, en réalité, parent du capitaine?

— Il est tout simplement héritier de sa fortune et de son nom.

— Ah! Bouvard! embrassez-moi!... balbutia le marin qui tendit les bras au garde-note.

Celui-ci, enchanté et attendri, embrassa l'amiral.

— Ainsi, M. le baron m'approuve de l'avoir averti...?

— C'est-à-dire que vous nous avez sauvés! Un fils adoptif...

— Né de père et de mère esclaves.

— Ceci change complétement la question.

— J'en étais sûr ! dit Bouvard tout joyeux, et désormais ce mariage...

— Ce mariage ne présente plus aucune difficulté ! acheva le baron.

Le notaire fit un saut en arrière.

— Oui, continua le marin avec entraînement, eux du moins n'auront pas à souffrir... Ah ! il faut que je leur fasse savoir sur-le-champ... à Gabrielle surtout... Pauvre enfant, quelle joie ! car vous ne savez pas combien elle l'aime !

— L'Américain ? répéta Bouvard.

— A en devenir folle.

— Mais qui vous a dit...?

— Elle-même !

Le notaire resta pétrifié.

Pendant ce temps, le baron s'était approché de son bureau en boitant, et cherchait tout ce dont il avait besoin pour écrire ; mais il resta, tout à coup, la plume en l'air et l'oreille penchée.

Le bruit de plusieurs voix retentissait dans l'escalier, et, parmi elles, il lui semblait entendre celles d'Ernestine et de Marcel. Bientôt il n'y eut plus à douter ; on distinguait les paroles ; c'était un débat entre le jeune homme et la baronne. Tous deux ne tardèrent point à paraître. Marcel entraînait sa belle-mère, qui s'efforçait de résister. Derrière, venaient René et Gabrielle.

Le fils du baron était animé par la course ; il avait les cheveux en désordre, les vêtements couverts de poussière, et parlait d'une voix haletante :

— Vous me suivrez, madame, s'écriait-il ; il le faut ; je le veux.

Le baron se leva ; à sa vue tous s'arrêtèrent.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— C'est moi, amiral, dit Marcel avec impétuosité ;

moi qui en revenant ici avec M. de Ramière, que j'avais déterminé à me suivre pour tenter un dernier effort, viens de trouver une chaise de poste qui emportait la baronne et Gabrielle.

— Et vous leur avez fait rebrousser chemin, monsieur? demanda l'amiral.

— Parce que leur départ est impossible! s'écria Marcel ; parce que je ne le permettrai pas.

M. de Rostang tressaillit.

— Ah ! j'ignore ce qui s'est passé ici, reprit le jeune homme avec un élan de sensibilité mêlée d'emportement ; je ne connais point les débats douloureux qui ont pu justifier un pareil projet ; mais ce que je n'ignore point, c'est que voici ma sœur, voici ma mère. (Et il avait enveloppé de ses bras Ernestine et Gabrielle.) Vous l'avez dit vous-même, amiral : ma mère et ma sœur par la tendresse, par l'indulgence ! et, je le déclare devant Dieu, rien au monde ne pourra m'en séparer !

— Marcel, je vous en conjure! interrompit la baronne en posant la main sur la bouche du jeune homme.

Mais aucun éclair de colère n'avait traversé les traits de l'amiral.

— Laissez, madame, dit-il tranquillement.

Il s'avança vers son fils auquel il tendit la main.

— Bien, Marcel, continua-t-il, tu as du cœur ; bien, mon enfant, je suis content de toi !

— Alors, elles ne partiront point, n'est-ce pas, amiral? reprit le jeune homme avec anxiété.

Le baron parut hésiter ; enfin, il murmura sourdement :

— Qu'elles restent... si c'est leur désir.

Les deux femmes joignirent les mains sans pouvoir parler.

— Ah ! merci, mon père ! s'écria Marcel en serrant

l'amiral dans ses bras ; mais il faut que le bonheur de tous soit complet, et ce mariage...

Ernestine et Gabrielle frémirent, l'amiral regarda la baronne fixement.

— Je viens d'avoir une explication avec maître Bouvard, dit-il en appuyant sur chaque mot, et bien que je sache M. René étranger par sa naissance à la famille des Ramière, bien qu'il soit seulement le *fils adoptif* du capitaine...

La mère et la fille jetèrent un cri qui sortait des profondeurs de l'âme, et se tournèrent en même temps vers René. Celui-ci fit un geste qui confirmait la révélation de l'amiral.

— Bien que ce mariage enfin dérange les projets de madame la baronne, continua le marin, et que Gabrielle l'ait refusé par obéissance pour sa mère, j'aime à croire que celle-ci cédera à nos prières communes, et qu'elle ne s'opposera pas plus longtemps au bonheur d'une fille.

Ernestine ne put répondre que par un sanglot ; mais elle se tourna vers René et vers Gabrielle, qu'elle attira vivement sur son cœur.

Tous les assistants étaient émus, y compris Bouvard, qui oublia un instant dans l'attendrissement général la ruine de ses espérances. L'amiral s'était laissé aller dans son fauteuil la tête appuyée sur une de ses mains. Gabrielle vint s'agenouiller à ses pieds, et appela sa mère d'un regard. Celle-ci s'approcha avec un tremblement involontaire.

— Ah ! monsieur, bégaya-t-elle à voix basse, comment reconnaître jamais... ?

— Silence ! madame, dit l'amiral en lui montrant René et Gabrielle ; nous verrons leur bonheur, et nous tâcherons d'oublier !

ÉMILE SOUVESTRE.

Beaux-Arts.

SALON DE 1849.

SUITE ET FIN (1).

Il n'y a pas de genre plus cultivé que le paysage, et il n'y en a pas qui soit au fond moins regardé et moins goûté. La prédilection des artistes et l'indifférence du public semblent contradictoires; mais cette singularité apparente tient à une cause fort simple. Ce qui engage les artistes, c'est la facilité relative de ce genre qui semble exiger moins d'études que les autres, et promettre des résultats tolérables sans grande dépense de temps et de labeurs. Les conditions de l'imitation sont ou paraissent moins rigoureuses et laissent plus de chances de déguisement à l'inexpérience et à la maladresse. Quel-

(1) Voir 1849, tome VII, page 173.

ques lignes tracées de droite à gauche et de gauche à droite dans la moitié inférieure de la toile, une teinte plate bleue, diaprée de quelques taches rouges, jaunes ou blanches dans la moitié supérieure, simulent passablement de loin quelque chose comme une terre et un ciel. Le hasard peut être chargé d'une partie de la besogne ; et un godet renversé sur une aquarelle commencée a parfois amené des effets qui ont fait le plus grand honneur à l'artiste. Il y en a même qui spéculent sur ces coups du sort. On voit au Salon un paysage qui, une fois terminé, paraît avoir été râclé de haut en bas avec le couteau à palette, ce qui a déterminé les accidents les plus originaux. Il y a aussi assez d'arbitraire dans l'exécution des détails, comme dans celle de l'ensemble. Un arbre, un rocher, une fabrique, un nuage n'ont pas des formes aussi définies, des proportions si précises que les corps des animaux et de l'homme, et bien que chaque plante, chaque relief de terrain, chaque phénomène météorologique ait sa physionomie propre, ses caractères et sa loi, toujours est-il que les erreurs de l'imitation sont ici bien moins appréciables que dans les figures, et que tous les genres de contre-sens peuvent passer inaperçus. Enfin, indépendamment de cette indétermination matérielle des lignes, des formes et des couleurs, le genre d'idéal, les modes d'expression, les formes de pittoresque et de sentiment dont le paysage est susceptible sont à la fois si vagues et si prodigieusement variés, que l'artiste n'y paraît être lié par aucune règle et n'avoir à compter que sur la bonne fortune de son instinct. De là, comme on vient de le dire, l'apparente facilité d'arriver, sans trop d'étude, à des à peu près plus ou moins satisfaisants, et la disposition assez générale des débutants à s'essayer dans le paysage. C'est aussi par des exercices de paysage que commencent les

enfants auxquels on met un pinceau ou un crayon à la main.

Quant au peu de sympathie du public, il n'est pas plus difficile à expliquer qu'à constater. Ce qui frappe et attire la foule, dans un tableau, c'est le sujet, et, pour que ce sujet l'intéresse, il faut qu'il présente à quelque degré un élément dramatique. Il n'y a que les scènes de la vie humaine qui offrent des motifs directs de curiosité, d'intérêt et d'émotion, immédiatement accessibles à toutes les intelligences et ayant prise sur toutes les âmes. Toute peinture d'où la figure humaine est absente est, par cela même, indifférente à la plupart des hommes. Un paysage ne représente que la nature, et la nature, telle que l'art la voit et la comprend, n'est visible que pour un petit nombre d'yeux. On ne voit que ce qu'on regarde, et il n'est pas aussi commun qu'on le croit de contempler la nature comme un simple spectacle. La grande masse ne voit dans cette immense étendue qui nous entoure que des routes plus ou moins longues ou commodes, des champs plus ou moins bien cultivés, des bois plus ou moins frais, des montagnes plus ou moins hautes ou faciles à franchir, des nuages qui menacent de la pluie ou promettent de l'ombre; ils croient regarder la nature, ils ne regardent que la campagne. Ils ne voient pas non plus autre chose dans un paysage, et leur indifférence pour des choses si familières est excusable. Mais la nature que regarde et que voit le paysagiste est autre chose; ce n'est plus le séjour de l'homme, le plancher sur lequel il marche, la terre qui le nourrit, l'air qu'il respire, c'est l'œuvre de la création étalée dans sa splendeur et sa beauté, le poëme éternel de la vie divine dans l'univers; ce n'est plus le monde vu matériellement comme sur une carte géographique, mais idéalement comme

dans un tableau. Sous ce rapport, la nature, objet de la contemplation et de l'imitation de l'art, ressemble à celle qu'étudie et analyse la science ; elle est, pour l'immense majorité des hommes, couverte du voile de l'antique Isis.

Des professeurs distinguent le beau dans la nature et le beau dans l'art, et prétendent assigner leurs différences et leurs analogies. Ces distinctions sont chimériques. Le beau, dans la nature, n'est que celui de l'art. par la raison toute simple que c'est l'art qui l'y met. La nature n'a que l'esprit qu'on lui prête, et de même de l'imagination, de la poésie, de la beauté, de l'harmonie, de la grâce, de tout ce qui en fait le charme ; elle n'est que l'écho de notre âme et de notre esprit, qui s'y mirent et s'y reflètent. Découvrir le beau dans la nature, l'y contempler et en jouir, c'est déjà faire œuvre d'art, c'est être artiste. La nature donne toujours un tableau à l'œil qui le demande ; mais voir ce tableau, c'est, en quelque sorte, le faire. La nature ne fournit véritablement que la toile et le matériel de la représentation ; mais l'esprit, la physionomie, le caractère, le style, le sentiment de la peinture, l'impression qui en résulte, tout ce qui lui donne de la vie et un sens vient du contemplateur. De là vient qu'il y a autant de natures que de manières de sentir, et que les mêmes sites peuvent fournir une infinité de paysages, tous différents d'effets et de caractère, suivant le tour d'imagination et les dispositions morales de l'artiste, mais tous vrais, cependant, car la nature contient, dans sa vaste synthèse, tous les contraires et toutes les différences, et d'autant plus vrais qu'ils seront plus beaux, car le vrai et le beau sont inséparables. Il suit enfin de là que ceux-là seuls peuvent aimer et admirer la nature qui savent la regarder en peintres, et réciproque-

ment que ceux-là seuls qui savent la voir et sentir en peintres sont capables de goûter et de comprendre le paysage.

Ainsi entendu, l'art du paysage se relève, et l'on comprend la haute estime dont jouissent les grands maîtres du genre. La nature est par excellence le *livre de beauté*, comme on a appelé le fameux volume de dessins de Claude Lorrain; mais l'art seul sait y lire et en dérouler les pages. Les paysages des maîtres en sont des feuillets détachés, traduits dans toutes les langues, et ces spécimens nous initient de plus en plus à la connaissance du texte. On peut, en effet, suivant la disposition de son âme, faire poser devant soi la nature dans tous les modes que l'art a popularisés, et obtenir ainsi, à volonté, en ouvrant les yeux sur la campagne, un paysage de Poussin, de Ruysdael, du Lorrain; on peut, la scène restant la même, en changer l'aspect, le sens et l'impression, et la faire passer, à l'aide de tel ou tel de ces interprètes, du grave au doux, du riant au sévère, la couvrir d'un voile de tristesse et de silence, ou la remplir d'animation et de mouvement; on peut aussi composer soi-même des paysages originaux, car voir, avons-nous dit, c'est, dans une certaine mesure, faire; et la peinture du paysagiste pratique n'est que celle du paysagiste contemplateur fixée sur la toile.

Nous ne manquons pas aujourd'hui de ces révélateurs. Tandis que l'inspiration, le sentiment de l'idéal et la spontanéité créatrice languissent dans les hautes régions de la peinture historique et religieuse, faute d'aliment plutôt que de talent, il s'opère dans le paysage une véritable renaissance, et nous touchons peut-être à son âge d'or. Les habiles s'y pressent et s'y succèdent sans interruption; dès qu'une manière s'épuise, une autre la remplace; dès qu'un maître disparaît, il en surgit

un nouveau. Ce mouvement commença il y a quelque vingt ans, au moment où le paysage semblait expirer d'inanition entre les mains des Bidault, des Victor Bertin et des derniers sectateurs de l'école académique. Parmi la foule des jeunes talents qui se jetèrent dans de nouvelles voies, quelques-uns, tels que Cabat et Jules Dupré, tinrent assez de temps le premier rang. Puis vint Marilhat, mort fou dans toute la force de son talent, et d'un talent principalement remarquable par la juste pondération de toutes les facultés, plein d'originalité et de naturel, d'inspiration et de calcul, de science technique et de facilité, d'éclat et de mesure, de poésie et de réalité, et dont les œuvres ont le singulier mérite de satisfaire les goûts les plus divers et de n'exciter aucune de ces antipathies d'instinct que rencontrent presque toujours les talents originaux. Il n'a pas fait précisément école, car il n'a pas, à proprement parler, de manière, et c'est surtout la manière, c'est-à-dire la prédominance et la disproportion de certaines qualités caractéristiques, qui appelle le plus aisément l'imitation. On peut contrefaire Michel-Ange plus facilement que Raphaël, Rembrandt que Rubens, le Caravage ou le Guerchin que le Dominiquin, Paul Véronèse que Titien. On a pensé quelquefois que Marilhat devait une partie de son succès à la nature exceptionnelle des sujets habituels de ses peintures, qu'il prenait en Orient, pays du soleil, des belles lignes et des chaudes couleurs. C'est oublier d'abord qu'il a pris souvent ses motifs de paysage ailleurs, et avec la même réussite, et, en outre, que cette même nature orientale, algérienne, syrienne, égyptienne, n'a aucune vertu particulière, car la foule des exploiteurs partis à la suite de Marilhat pour ce pays de merveilles n'y a pas fait les mêmes découvertes. C'est oublier surtout qu'il n'y a pas de nature privilé-

giée, et que tout ce qu'on peut mettre dans un paysage se trouve aussi bien dans les plaines de la Beauce que dans celles de Thèbes, et dans les montagnes de l'Ardèche que dans celles du Caucase. Sans doute la nature n'est pas la même partout, et certaines contrées reçoivent plus aisément que d'autres telle ou telle forme de l'art, se prêtent plus ou moins à tels ou tels effets ; mais, en définitive, c'est toujours l'esprit, l'imagination et le sentiment de l'artiste qui impriment au caractère du paysage ce qu'il a de plus saillant et de plus original, et loin que la nature s'impose à l'art, c'est l'art qui s'impose à la nature.

Marilhat a quelques émules, mais il n'a pas de supérieur parmi les paysagistes contemporains. Plusieurs se disputent en ce moment la popularité, non pas auprès du grand public, qui n'y regarde guère, mais auprès de ce public si restreint qui s'occupe de l'art pour l'art. A la suite ou autour de ces quelques chefs de file, arrive et se groupe la foule très-nombreuse des prétendants et concurrents. Dans cette masse de paysagistes, il y en a quatre ou cinq dont il faut parler, une vingtaine qu'on doit citer, une centaine qu'on peut oublier.

C'est à M. Corot que revient la première mention. Son *Christ au jardin des Oliviers* est, nous l'avons dit, ainsi que d'autres avant et après nous, le morceau capital de l'exposition, une œuvre de maître, qui peut garder son rang à côté des belles choses du genre. Depuis les anciens, on n'avait rien vu de pareil dans le paysage de *style*, comme on disait du temps de Valenciennes, et les admirateurs de M. Corot, qui ne sont pourtant pas modestes à son endroit, n'attendaient peut-être pas autant de lui. Ses premières tentatives en ce genre (par exemple *l'Incendie de Sodome*, refusé

par un jury) n'avaient eu qu'un résultat équivoque. On ne soupçonnait pas que ce doux sentiment d'élégie ou d'idylle, cette grâce ingénue et ce souffle poétique, qui, en dépit d'une négligence d'exécution voisine de la maladresse, donnent à ses peintures un attrait indéfinissable, pourraient faire place à cette hauteur de pensée, à cette puissance d'expression. L'exécution semble avoir participé, dans cette dernière œuvre, au progrès de la pensée; elle est ici plus vigoureuse, plus sûre et plus magistrale. Les quatre autres tableaux de M. Corot sont conçus et exécutés dans ce mode tendre et presque timide, qui a tant de grâce et de charme. Ses vues du *Colisée* et de *Volterra*, pleines d'air, de lumière et de silence, offrent, comme caractère, un singulier contraste avec celles de certains spécialistes en paysage italien, tels que MM. J. Coignet, Lapito, Thuillier, etc., etc., et c'est une preuve de plus que la nature a une infinité d'aspects, et qu'elle ne se montre pas du même côté à tous.

M. Théodore Rousseau a été, on le sait, pendant de longues années à l'index du jury académique, qui ne voulait pas absolument que le public vît ses tableaux. Cette proscription était d'une ridicule injustice, mais elle avait bien aussi ses avantages, car l'empressement qu'on mettait à consoler l'artiste persécuté, et les cris d'indignation et d'anathème qu'on poussait contre les persécuteurs, changeaient sa défaite en triomphe. A chaque échec qu'il recevait à la porte du Salon, sa renommée grandissait d'autant, et l'admiration pour son talent croissait en raison directe de l'impossibilité où on le mettait d'en donner des preuves. Ces sortes de martyres peuvent être, comme on voit, un état assez doux. Tant que dure la persécution, tout va bien. Le moment critique est celui où elle cesse. C'est une lourde respon-

sabilité qu'*un nom trop tôt fameux,* et la lumière de la rampe est extrêmement dangereuse à ces célébrités anticipées. Le public fait facilement crédit, mais, le jour de l'échéance, c'est un créancier impitoyable.

M. Th. Rousseau, hâtons-nous de le dire, peut soutenir cette rude épreuve sans trop de baisse. Sa peinture excitera sans doute une admiration plus tempérée et moins bruyante , mais celle qui lui restera sera plus solide. C'est un de ces talents excentriques, qu'on ne peut contester en gros, mais dont on est involontairement porté à se défier un peu. Ce n'est qu'à la longue, et après une expérience plus étendue que celle que fournissent ses trois morceaux, qu'on pourra s'assurer si l'originalité apparente de sa manière est tout à fait de bon aloi. En attendant, il faut reconnaître que cette manière a quelque chose de saisissant qui ne saurait tromper, et que si, dans les procédés d'exécution, tout n'est pas peut-être franc et loyal, le sentiment intérieur qui se fait jour partout dans son travail est juste, énergique et profond. M. Rousseau est un de ceux que la légitime horreur inspirée par les solennelles platitudes de l'école classique du paysage rejeta violemment dans la voie opposée du naturalisme. Ceux qui firent comme lui se comptent par centaines; mais il en est bien peu qui aient puisé, dans leur contact avec la nature, si longtemps délaissée, un sentiment si vif et si passionné. Ce qu'il paraît surtout aimer et chercher dans le paysage, ce n'est pas, comme d'autres, la beauté des lignes, la magnificence des effets, la richesse décorative de la scène, c'est l'expression forte et concentrée du caractère fondamental, et, si on le peut dire, des propriétés spécifiques d'une localité déterminée, boisée ou nue, plane ou montueuse ; ce qu'il veut prendre sur le fait, c'est la vie organique de la nature, agissant sourdement par-

tout; et l'impression qu'il cherche à produire est moins celle qui résulterait d'un spectacle plus ou moins attachant, que celle, plus intime, plus profonde, plus pénétrante, mais aussi plus vague, qu'on éprouve lorsque, transporté dans une solitude agreste, hors de la vue et des occupations des hommes, on se sent, pour ainsi dire, vivre de la vie générale de la nature, qui bruit dans l'air, s'exhale du sein de la terre, et vibre dans le moindre brin d'herbe comme dans les cimes mouvantes des grands bois.

C'est surtout dans sa *Lisière de forêt* que M. Rousseau nous paraît avoir le plus heureusement rendu sa pensée et exprimé sa manière de sentir et de comprendre la nature. Les matériaux de son paysage sont des plus simples : une étroite bande horizontale de terrain inculte, bornée à peu de distance par une ligne de taillis assez bas, interrompue çà et là par des éclaircies, et au milieu de laquelle s'élève un chêne solitaire, le seul qu'ait épargné le bûcheron dans la dernière coupe. Le soleil se couche derrière ce rideau déjà dans l'ombre, tandis que le ciel est encore teint des derniers feux du jour. Avec ce motif si simple, et tel que Ruysdael les aimait, M. Rousseau a fait une scène pleine d'intérêt par la seule puissance du sentiment de réalité agreste, de solitude et de silence qu'il a su y imprimer. Ses *Terrains d'automne* caractérisent encore mieux sa tendance, parce qu'elle y est poussée jusqu'à l'exagération. Il y a ici absence complète de composition. Avec une disposition complaisante, on peut trouver beaucoup de caractère et une sauvage originalité à ce fouillis de tons noirs, sombres, cuivrés, du sein desquels on a de la peine à faire sortir une image distincte; avec la disposition contraire, on y pourra voir un grand effort sérieux avorté, ou, ce qui serait pis, une petite manœuvre de

charlatanisme. Nous avons passé par tous ces points de vue sans nous arrêter à aucun, et nous laisserons pour le moment ces terrains dans leur obscurité énigmatique. Quant au troisième paysage, *l'Avenue*, il pèche par l'uniformité de ton, qui tourne même au faux, et par le mode d'exécution qui est trop tourmentée, trop brillantée et papillotante. Il nous a semblé aussi que dans ces trois tableaux les plans, mal accusés, empiètent les uns sur les autres; que la perspective n'y est pas très-exacte.

On dirait que les paysagistes ont cette année voulu faire à qui mieux mieux, et, par un surcroît de bonne fortune, cette lutte s'est établie parmi les plus habiles. M. Troyon a, comme M. Corot, non pas agrandi, mais développé plus largement sa manière, et donné à son exécution le reste de chaleur et de ressort qui lui manquait quelquefois. M. Troyon est un de ces talents heureux et faciles qui plaisent par quelque côté à toutes les classes d'amateurs de peinture. Les hommes du métier le proclament un praticien consommé dans les dernières rubriques et finesses du paysagiste *ex professo;* les autres aiment à le suivre, sans s'inquiéter du reste, dans les charmantes promenades pittoresques qu'il leur fait faire à travers champs. Ce n'est pas un naturaliste philosophant comme M. Rousseau; il ne vise ni n'arrive au grand style; mais le sentiment qu'il prête à la nature est toujours vrai, aimable et riant, et son style clair et animé rend fidèlement et franchement sa pensée. Sa vue des *Environs de Sézanne* est d'un goût de composition (car l'artiste compose toujours, même en copiant) très-original et d'un effet piquant. Ces grands et magnifiques arbres, ce ruisseau dont les eaux tombent et roulent en courant vers le spectateur, ce troupeau et ses guides dévalant pêle-mêle, hommes

et bêtes, le long de la côte escarpée ; ce ciel lumineux parcouru par quelques nuages errants, tout est traité avec une franchise et une *maestria* remarquables ; et ses *moutons!* comme ils marchent bien moutonnièrement, l'un portant l'autre, cahotés, pressés dans les flots de poussière qu'ils soulèvent; tableau de genre et de paysage, charmant de vérité et d'esprit. Il a aussi une *forêt,* grande et belle étude, et cinq ou six autres toiles pleines, comme les précédentes, de fraîcheur et d'animation.

Un autre maître, de la classe de ceux que j'appelle naturalistes, et celui qui mérite peut-être le mieux ce titre, est M. Flers, qui se tient encore plus près que M. Troyon de l'imitation naïve et fidèle, mais fine et intelligente, de la nature. Parmi ses douze à quinze paysages, peintures et pastels, il en est quelques-uns d'admirablement réussis. J'aime surtout sa *Vue prise à Charenton* où trois ou quatre petites chaumières très-basses, placées dans l'ombre, ainsi que tout le terrain du premier plan, se détachent sur un ciel absolument uni, légèrement rougi par le soleil couchant. On dirait un Ruysdael. Ces fines et délicates études ne sont pas toutes traitées dans le même goût; il y a au contraire une telle variété de l'une à l'autre, qu'on pourrait la croire systématique.

M. Huet aurait pu acquérir la célébrité révolutionnaire de M. Rousseau, s'il avait eu la bonne fortune d'être opprimé. A l'époque du mouvement littéraire romantique, il y a eu dans tous les arts et dans chacune de leurs branches des ambitieux qui ont voulu être les Shakspeares de leur genre. M. Huet a eu cette velléité pour le paysage, et il en a fait quelques-uns à cette époque, qui, s'ils ne réalisaient pas complétement sa prétention, ne permettaient pas de la méconnaître. Il

vivait dans une nature d'Anne Radcliffe, lugubre, sinistre et toujours en deuil. Mais il avait et il conserve un talent assez fort pour résister à la mauvaise influence des idées littéraires qui ont brouillé tant de têtes parmi les peintres de notre temps. Ce qui domine dans le talent de M. Huet, c'est l'imagination qui est vive et forte, et qui donne à son paysage une physionomie particulière que j'appellerais volontiers romanesque, et qui aurait bien sa poésie, si l'exécution, souvent lâchée ou insuffisante, ne trahissait la pensée. Sa *Vue prise près du col de Tende* est particulièrement remarquable par la couleur; le site est une longue gorge de montagnes d'une grandeur sauvage; les fonds sont lumineux, les terrains fermement touchés, l'effet d'ensemble grave et magistral : c'est là une œuvre de marque.

Il ne faut pas croire que l'école du paysage historique soit morte. Les écoles ne meurent point, car elles représentent des points de vue inévitables dans l'art; seulement elles se transforment, et, sans changer leur principe, elles en varient les applications. La vieille forme du paysage *historique, composé, idéal, de style* (car il a tous ces noms et d'autres encore), a péri sous nos yeux, il n'y a pas vingt ans; mais au moment où elle s'éteignait, il s'en élaborait une autre, qui, sous l'influence du nouvel esprit semé par M. Ingres, reprenait, en la modifiant, la tradition de la première. Le chef et le plus considérable représentant de ce néoclassicisme du paysage était M. Aligny; elle s'est continuée et se continue encore dans les œuvres de MM. Paul Flandrin, Desgoffes, Prieur et bien d'autres; mais elle est, si je ne me trompe, près de sa fin, car elle est déjà tombée, comme sa devancière, dans la routine, la recette, et dans un formalisme majestueusement puéril, qui étouffe toute inspiration, toute spontanéité et toute imagina-

tion. Cette école cherche dans le paysage le haut idéal, comme Poussin, son plus grand maître, mais elle est très-sujette à tomber dans le conventionnel, ce qui n'est certes pas la même chose.

Mais pendant que cette seconde forme languit et s'épuise, en voici une troisième qui commence à poindre et à prendre un caractère distinctif, particulièrement apparent dans les œuvres d'un artiste trop rarement nommé jusqu'ici, M. Bellel. Son *Souvenir des Alpes,* sa *Vue de Mana,* et surtout ses grands dessins au fusin, sont d'un grand et beau style, d'une exécution franche et libre de tout procédé d'école. Malgré les éléments traditionnels inévitables dans ce système (et dans tous les systèmes), il y a dans la manière de M. Bellel beaucoup d'originalité. C'est à ces divers titres que nous avons cru pouvoir ajouter son nom à ceux des cinq ou six autres qui passent pour tenir le premier rang dans notre école de paysage.

M. G. Lacroix a donné probablement cette année le spécimen le plus complet de sa manière, qui tient à la fois au genre historique et au naturalisme. (Je demande encore une fois pardon pour ce mot barbare.) Dans ses *Laboureurs,* il a essayé, non sans succès, de traduire une strophe de Lamartine, où il est dit que le travail est la loi du monde, et que ce n'est que par ses sueurs que l'homme peut amollir le sein de la terre. Ceci n'a rien de bien neuf, soit en vers, soit en prose, soit en peinture; mais les plus belles pensées des grands écrivains et artistes ne sont guère que des redites : c'est le tour, la forme d'expression qui fait toute leur originalité ou nouveauté. Quoi qu'il en soit, M. Gaspard Lacroix a su traiter en peintre la donnée du poëte. Son paysage est lumineux ; les végétations sont largement touchées et dans un beau sentiment de couleur ; et les quelques

figures, hommes et bœufs, qui *ouvrent les flancs de leur mère* commune, sont bien posées. La composition seule est défectueuse; il n'y a pas de proportion et de balancement dans les masses et dans l'effet. Dans la nature, il n'en est jamais ainsi : on peut en prendre plus ou moins; mais ce qu'on garde est toujours complet, toutes les valeurs s'y compensent, et le tableau qu'on regarde n'a jamais l'air d'un fragment. C'est un tout harmonique auquel il ne manque rien.

L'analogie du sujet, plus que celle du style et du goût, peut faire placer ici le tableau de mademoiselle Rosa Bonheur, intitulé au livret : *l'Abordage nivernais, le sombrage.* Ce sont termes d'agriculture. On y voit deux charrues, la première manœuvrée par six bœufs, la seconde par quatre, marchant à la suite l'une de l'autre, sous la conduite de deux laboureurs, et ouvrant de longs et profonds sillons. Sur le troisième plan se dessinent des coteaux à pentes douces, au profil arrondi; le ciel est clair et le temps calme. Il y a beaucoup de vérité dans cette peinture, mais de la vérité purement matérielle et d'imitation ; c'est le fait vu dans sa réalité prosaïque, pour ne pas dire triviale. C'est probablement à cette fidélité d'imitation technique, d'ailleurs assez habile, et à l'absence de vérité idéale, qu'est dû le succès populaire de cette peinture. En général, les œuvres d'art remarquables par la finesse du goût, la distinction du style, la poésie et l'imagination, sont peu goûtées de la foule, qui aime à voir les choses peintes comme elle voit les choses réelles, telles qu'elles sont pour les yeux du corps, et non telles qu'elles apparaissent à l'esprit et à la fantaisie.

En fait de bœufs et de scènes agricoles, nous aimerions mieux les pastorales de M. Coignard, qui y met un

caractère plus profond et plus fin, et un sentiment plus libre. Personne n'a égalé ni n'égalera peut-être Paul Potter, mais on peut, comme M. Coignard, s'inspirer de sa forte et naïve manière, avec assez de bonheur pour rappeler ses tableaux, et en même temps avec assez d'indépendance et de talent pour que le souvenir du maître n'écrase pas le disciple. De ses cinq tableaux, c'est le plus petit, celui des *Vaches au repos,* qui nous a semblé le mieux réussi. Il fait grand vent dans cette plaine; les arbres s'inclinent, les feuilles tourbillonnent, les buissons frémissent, la poussière vole; abritées par un relief du terrain, trois vaches couchées ruminent paisiblement au bruit de la bise qui passe au-dessus de leur tête. Nos paysagistes abordent rarement les phénomènes atmosphériques; le vent est un des plus communs et un de ceux qui modifient le plus profondément l'aspect général de la nature.

La *Vue des bords du Tibre,* de M. Wyld, effet de soir, étonnera ceux qui ne connaissent la campagne romaine que par les faiseurs de paysage italien à grand style, comme MM. Aligny, Desgoffes, P. Flandrin, ou en portraitistes, comme MM. J. Coignet, Thuillier, Lapito. On peut remarquer en passant qu'il y a peu de paysagistes cosmopolites. La plupart se cantonnent, les uns faisant l'Italie, comme ces derniers; d'autres, la Suisse, comme les Calame, les Diday; d'autres, la Chine, comme M. Borjet; ceux-ci l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, comme M. Labouère; ceux-là le Groënland et le Spitzberg, comme M. Biard. Il y a aussi d'autres spécialités, par exemple, pour les effets de neige, de lune, de brouillard. Cette rivière de M. Wyld, verte, froide et dormante, avec les grands arbres qui bordent ses rives, et

les plantes aquatiques qui nagent à la surface de l'eau, ne ressemble guère au *flavus Tiberis* du poëte romain. Ce pourrait être tout aussi vraisemblablement l'Orne ou l'Allier. Mais puisque des yeux aussi exercés que ceux de M. Wyld ont vu ainsi le Tibre et la campagne de Rome, rien n'empêche d'adopter sa version; d'autant plus que son paysage, réel ou composé, est traité avec le sentiment et l'habileté d'un maître. Nous préférerions pourtant sa *Lagune de Venise*. L'effet de la légère brume du matin, entre le ciel et l'eau confondus à l'horizon, est admirablement rendu. Neuf à dix autres toiles du même artiste attestent, par leur nombre, sa fécondité, et par leur variété l'esprit d'observation et la flexibilité de talent de leur auteur.

J'ai dit, je crois, précédemment, que l'école historique ne manquait pas de représentants, et que la persistance de ce goût de paysage tenait à une cause profonde et naturelle, et non à l'influence accidentelle des habitudes et de la tradition. Cette cause, on peut la déterminer en deux mots. Il y a dans la nature tout ce qu'il y a dans l'âme humaine, et il n'y a même que cela. Elle ne parle à l'esprit et au sentiment que parce que l'esprit et le sentiment l'interrogent et lui suggèrent la réponse. De là vient que la physionomie de la nature, si on nous passe le terme, est, comme celle de l'homme, tout intellectuelle et morale, car elle ne vaut que par l'expression, et l'expression n'est que la manifestation d'attributs, de caractères, de qualités appartenant à la vie, à la sensibilité, à l'intelligence. Il n'est aucune de ces dispositions ou propriétés morales que l'art ne puisse voir ou transporter dans la nature; il y met la tristesse, la joie, la vivacité, la grâce, la force, la douceur, l'agitation, le calme, le mouvement, le repos, tout

ce que l'âme peut sentir, et la langue nommer. Or, parmi ces attributs et caractères, il en est quelques-uns que certains artistes sentent, saisissent, aiment par-dessus tous les autres, et c'est cette préférence qui décide de l'expression fondamentale de leurs œuvres, et détermine en partie la diversité des genres. Ainsi, dans le paysage historique ou de style, les caractères dominants sont la noblesse, la grandeur, la majesté, la dignité, la force, la fierté, la solennité, la gravité, attributs moraux qui se manifestent au même titre qu'une infinité d'autres, dans la nature interprétée par l'art. Ce mode de paysage est donc aussi naturel, légitime, que tous les autres, et il faut nécessairement qu'il se réalise.

Ce genre a un écueil : c'est le formalisme et la convention ; comme il néglige nécessairement un peu le côté matériel et réel des choses, il finit par le supprimer tout à fait, et alors, au lieu de l'idéal qu'il poursuit, il ne donne plus qu'une nature artificielle, guindée, théâtrale et horriblement fausse. Cette dégénérescence est fréquente et très-rapide chez les artistes qu'elle atteint. On en peut voir un exemple dans les derniers produits d'une école qui, commencée, il y a peu d'années, avec MM. Aligny, Ed. Bertin, sous l'inspiration de M. Ingres, est déjà en pleine décadence. Le grand paysage de M. Desgoffes (*les Joueurs de palet*), sans parler de cinq ou six autres moins importants, est le type, en nature, en nombre et en degré, des viciations dont ce genre est susceptible.

On a vu qu'il tendait à se relever sous une autre forme, et que M. Bellel paraissait le principal représentant de cette nouvelle manière. Quelques autres, sans modèle direct connu, suivent une voie analogue. Il faut citer

surtout M. Lecointe et son *Héron*, d'un style à la fois sévère et élégant, et d'une exécution large, quoique très-soignée; M. Schaeffer, dont le grand paysage est traité dans la belle manière de M. Bellel; et M. Burette, pour son grand et trop grand tableau, *le Soleil couchant*, qui est très-chaud de ton et très-lumineux, mais trop composé.

Le camp des naturalistes est bien plus nombreux. Ceux-ci sont les ennemis nés des précédents; il y a entre eux la même guerre qu'entre les dessinateurs et les coloristes. Ils ne se comprennent pas et, en conséquence, s'accusent mutuellement et se détestent. Le point de vue des naturalistes est diamétralement opposé à l'autre; ils prétendent n'avoir d'autre maître que la nature et d'autre principe que de la représenter fidèlement; aussi, l'étudient-ils avec un soin assidu et courent-ils les champs une moitié de l'année, à la piste des beaux sites et de soleils couchants ou levants. Les stylistes ne se déplacent guère; ce sont en général des paysagistes de cabinet. Cette étude constante et curieuse du paysage réel a ses avantages, et les peintres de cette catégorie y acquièrent une habileté et une sûreté d'imitation remarquables. Cependant, je ne voudrais pas assurer qu'en dernier résultat ceux qui sont ainsi toujours occupés à copier littéralement et minutieusement la nature sachent la mieux voir et la mieux représenter que les autres qui regardent peu et qui imaginent beaucoup. Il suffit de rappeler avec quelle supériorité les peintres d'histoire font du paysage, sans étude spéciale du genre. Quoi qu'il en soit, le système naturaliste a aussi sa mauvaise pente; il tombe facilement dans un réalisme aussi plat et aussi faux, quoique d'une autre manière, que le prétendu idéalisme du système opposé, et tandis que ce

dernier pèche contre la vérité matérielle, qui est une condition indispensable de toute peinture, le premier pèche contre la vérité poétique et idéale, qui est l'essence même de l'art. Il est inutile de citer aucun de ces coupables ; mais il doit s'en trouver quelqu'un parmi les paysagistes qui suivent, tous naturalistes.

Je n'ai vu qu'un des trois paysages de M. Cherot, *la Mare aux mouettes,* joli morceau, exécuté dans le sentiment de M. Flers, mais avec moins de légèreté et de finesse. Le vert y domine trop. Il y a beaucoup de vert dans la nature, mais elle n'est jamais verte. La même observation s'applique au paysage de M. Francesco, représentant une étendue d'eau, bras de rivière ou mare, calme et transparente, entourée de bouquets d'arbres, avec un ciel clair, strié de légers nuages, délicatement et fraîchement peint, et d'un charmant effet, malgré cette uniformité de ton. En revanche, c'est la variété et le jeu brillant de la couleur et de la lumière qui distinguent deux vues (de Saint-Germain et de Saint-Ouen) de M. Héroult, faites probablement d'après nature. A ces tons gais, frais et clairs, on dirait des aquarelles. M. Héroult est, comme on sait, un de nos premiers aquarellistes ; mais il n'est pas moins habile avec l'huile. Ses deux tableaux sont pleins de vérité et d'un effet piquant.

Dans cette catégorie si nombreuse et si riche en talents de tous les degrés, il convient de citer encore M. Hostein et ses quatre *Vues de France* et *d'Italie,* remarquables par l'exactitude des sites et la science des détails ; M. Dutreich, pour son *Château de Chillon* et son *Lac de Côme ;* M. Edmond Préaux, pour ses *Vues du Poitou* et *de Normandie,* qui rappellent les Flers et les J. Dupré, deux excellents guides.

M. Fournier-Désormes réclame une mention à part. Il paraît avoir étudié M. Wattelet. Il y a de meilleurs maîtres; mais il n'en a pris heureusement que les qualités. Sa *Chaumière,* ombragée de grands arbres, et surtout son *Souvenir d'Auvergne* (un grand chêne sur le bord d'un ruisseau tranquille traversé par un bateau), sont de véritables portraits de la nature, et d'une nature heureusement choisie. Ses *Trois Ponts* m'ont échappé. M. Fournier-Désormes est, sauf erreur, je crois, auteur d'un poëme sur la peinture. On peut donc dire de lui : *Consilio manuque.*

M. Buttura, grand prix de Rome, paraît avoir heureusement mis de côté les traditions académiques, et cherché une route indépendante dans l'étude de la nature. Ses trois *Vues,* prises dans le Var, beau pays, témoignent de la nouvelle direction qu'il suit. Elles sont surtout remarquables par la lumière, qui est le point essentiel du paysage. L'exécution est peut-être trop précieuse. On trouve dans son *Port de Cannes* des pins d'un feuillé si curieusement détaillé, qu'on en pourrait compter les barbes. Cette méthode, accidentelle sans doute chez M. Buttura, avait été formulée en système par un paysagiste de belle espérance, mort avant l'heure, Laberge, qui mit un an à terminer un toit de chaume auquel il manquait toujours quelque brin de paille.

La manière et le talent de MM. J. Coignet et Lapito sont si connus, qu'il suffit de dire que ces vétérans du paysage et des Salons ont envoyé leur contingent de vues d'Italie et d'Asie. Un des plus habiles praticiens de la même famille, M. Thuillier, manque; mais il est convenablement suppléé par M. Jauge, dont les *Vues de Terracine, de Sorrente* et *d'Amalfi* sont exécutées en *fac-simile* des siennes.

Indépendamment des deux grandes directions historique et naturaliste, dans lesquelles marchent, avec plus ou moins de conscience de leur but, tous les paysagistes, il en est qui s'attachent, comme M. Jauge, à un maître particulier dont ils s'efforcent d'imiter la manière. C'est ainsi que M. Balfourier, dans sa *Vue de Carthagène,* a fait un Marilhat assez ressemblant, quoiqu'un peu dur et cru de ton. M. Fromentin, dans quelques-uns de ses sites algériens, et notamment dans *la Smala de Sid-Hamed-bel-Hadj*, s'en rapproche bien plus encore, en y mêlant une bonne dose de Decamps. Peut-être faut-il aussi rattacher à la même école, mais moins directement et avec plus d'indépendance, la manière de M. Gresy.

D'autres ont été séduits par M. Corot; par exemple, M. Yardin, dont les deux petits paysages en sont des épreuves très-affaiblies. Le tableau de M. Mazure en est encore une réminiscence, aussi littérale, mais plus heureuse. Un autre morceau du même artiste, intitulé *Décembre,* est une œuvre bien supérieure à ce joli pastiche. C'est un effet de soir, par un temps froid; un voyageur à cheval chemine et hâte le pas dans une route déserte et un peu sauvage, entre des arbres dépouillés; le soleil est déjà tombé sous l'horizon, mais des bandes horizontales de nuages rougis par ses derniers rayons assombrissent encore par le contraste la surface de la terre déjà plongée dans l'obscurité. Cette scène naturelle a une expression de sombre tristesse et d'effroi qui saisit.

Nous placerons ici, sans pouvoir ranger l'œuvre dans aucune catégorie, une magnifique vue du *Grand-Canal* à Venise, de M. Joyant, traitée dans cette grande et magistrale manière qu'on lui connaît.

Marines. — Toujours même pauvreté dans ce genre, illustré en France par Joseph Vernet. Nous ne sommes guère marins, du moins en peinture. Quoiqu'on puisse, à la rigueur, peindre la mer sans la voir, comme on peint tant d'autres choses, plus éloignées encore de l'observation commune, telles que les saints, les vierges mères et les dieux, cependant l'occasion est pour beaucoup dans le choix d'une spécialité, et Paris, où se forme la masse des artistes, est loin des côtes. Il se fait peu de changement dans ce coin peu fréquenté de l'art. Depuis vingt ans, nous voyons cinq à six artistes paisiblement établis dans ce vaste empire des mers, où personne ne vient les troubler.

Le premier, en date et en renom, est M. Th. Gudin, dont la facilité et l'habileté prestigieuses n'ont plus besoin d'éloges. On lui reproche le luxe de ses effets de lumière souvent fantastiques; mais s'ils sont d'une vérité et d'une possibilité suspectes, il n'en faut pas moins beaucoup d'imagination pour les inventer et de ressources de main pour les exécuter. On ne peut lui refuser non plus une propreté et une élégance d'exécution qui rendent tout attrayant et aimable dans sa peinture, jusqu'aux naufrages et aux tempêtes. Il a deux tableaux cette année, tous deux pleins de fantaisie et de mouvement. Dans *le Naufrage,* effet de nuit, les nuages éclairés par la lune ressemblent trop à des masses de fumée produite par un vaste incendie. Dans *la Partie de chasse écossaise,* il y a beaucoup de météorologie et de pyrotechnie et un magnifique arc-en-ciel. Les scènes de mer et la mer elle-même, telles que M. Gudin les comprend et les exprime, n'excitent jamais cette émotion sérieuse et profonde, cet attrait indéfinissable qu'on éprouve devant la nature même ou devant un Backhuysen et un Albert Cuyp, mais elles in-

téressent ou du moins amusent toujours par la variété, le piquant des effets, et la gentillesse de l'exécution, toujours vive, facile et moelleuse.

M. Berthélemy, nom peu ancien, si je ne me trompe, semble avoir un sentiment bien plus profond, et par conséquent plus vrai, de la mer. Son *Évasion de Jean Bart* est une grande et belle étude de mer houleuse, par un temps sombre. La barque est bien perdue au milieu de l'immensité qui l'enveloppe de toutes parts, et les lames qui la soulèvent montent et descendent, se mêlent et se déroulent sans fin ni repos, avec la majesté terrible de l'infini. M. Berthélemy a plusieurs autres marines d'une moindre importance, mais son *Jean Bart* suffit pour le placer haut non-seulement dans sa spécialité, mais encore parmi les talents d'un ordre élevé.

MM. Morel-Fatio, Louis Garneray, Barry, Place, Jugelet, n'ont rien envoyé cette année qui puisse ajouter à leur réputation méritée, et leurs œuvres, quoique intéressantes à divers titres, n'ont rien d'assez saillant pour motiver, soit des éloges, soit des critiques développées.

Portraits. — Si notre marine pittoresque est pauvre, le portrait, en revanche, est d'une fécondité tellement exubérante, qu'elle décourage tout projet d'examen, et simplifie la tâche de la critique en la rendant impossible. Il faut qu'on sache qu'il n'y a pas moins de huit cent soixante-trois portraits, grands et petits, peints ou sculptés, sans compter les neuf têtes de chiens de M. Jadin, ce qui fait plus du tiers des morceaux exposés! et, chose plus étonnante encore! sur ces huit cent soixante-trois portraits, il n'y en a pas un qui ait, comme art, une véritable importance. La raison en est

simple. Il n'y a que les grands peintres qui puissent faire d'un portrait un tableau, une œuvre d'art, et ils n'en font que rarement, par occasion. Ceux qui tapissent si disgracieusement les salles de nos expositions sont presque tous l'œuvre de spécialistes ; or les spécialistes font en quelque sorte de la fabrique plutôt que de l'art. Les talents les plus heureux ne tardent pas à tomber dans la routine et le métier ; très-inégaux par les succès, car c'est la mode qui les fait, et il n'y a pas d'autorité plus exclusive et plus despotique, ils se distinguent à peine par le talent ; ils acquièrent souvent la fortune, mais rarement une réputation durable ; les œuvres sans nombre sorties de leurs ateliers disparaissent à l'instant sans laisser de traces. Telle est, à très-peu d'exceptions près, le sort des portraitistes et des portraits dans tous les temps.

Cette espèce de sentence d'excommunication ne doit pas être prise tout à fait à la rigueur, elle ne doit servir qu'à justifier la brièveté de nos remarques sur les portraits, et à nous dispenser de critiques particulières, complétement oiseuses, sans nous ôter le droit et le plaisir de signaler quelques exceptions, car il y en a à tout.

Nous réclamerons donc nous-même contre cet arrêt, d'abord en faveur d'un portrait de femme (assise, pèlerine noire, robe rouge brun, mains jointes sur les genoux), bien posé, d'un dessin étudié et précis, sans sécheresse, d'un coloris simple et vrai ; bon portrait et bon tableau de M. Vetter ; puis, pour un portrait d'homme assis, que le livret dit être celui de M. Hittorf, plein d'animation, finement modelé, fraîchement et spirituellement peint par M. Roller. Ce sont là deux noms assez nouveaux, du moins dans le portrait. Une troisième exception serait pour les huit ou neuf figures

de femmes mi-corps que M. Landelle donne pour des portraits, mais qu'on prendrait aisément pour des compositions de fantaisie, au goût capricieux et pittoresque des ajustements, à l'élégance de la tournure et au sentiment des têtes, et s'il fallait en préférer une comme portrait, nous choisirions celle au petit voile noir, au mantelet ponceau, qui regarde fort simplement de face, sans trop poser comme quelques-unes de ses compagnes. Nous défendrions également M. Bénédict Masson, pour son portrait de mademoiselle Masson, de l'Opéra, qu'à son grand air, à la pureté des lignes, à l'ampleur scénique de l'ajustement, on prendrait pour une Melpomène, et madame Calamatta, pour son *Espagnole*, d'un dessin ferme, d'un grand goût et d'un ton plus vigoureux que fin.

Nous insisterons moins en faveur de M. Verdier, dont le maniérisme est excessif, et dont l'exécution est d'un lâché inadmissible. Dans le portrait, le dessin est de rigueur, sinon le dessin des dessinateurs, du moins celui des coloristes, et M. Verdier n'en a d'aucune sorte. Il parvient cependant à mettre toujours un sentiment, une expression à chaque tête, une physionomie à l'ensemble de sa figure, et quelquefois à y en mettre trop, comme il lui est arrivé dans le portrait de M. Flocon, membre du gouvernement provisoire.

Les trois portraits du général Cavaignac seraient aussi dans l'exception : l'un parce qu'il est de M. Horace Vernet, l'autre (par M. Lépaulle) parce qu'il est bien peint, le troisième (le nom de l'auteur m'échappe) parce qu'il est ressemblant. Celui de M. Louis Blanc se recommande de reste par le nom de l'artiste, M. Henri Scheffer.

M. Baumes et M. Émile Lecomte ont envoyé chacun un portrait d'homme, remarquable par la fermeté du

modelé et la réalité physionomique. Celui de M. Louis Monrose, par M. Pichon, a des qualités analogues, avec plus de finesse. Deux portraits de femme de M. Tessier, dans une bordure ovalaire, nous ont paru d'un goût et d'une tournure à mériter une meilleure place que celle qu'ils occupent à une hauteur presque inaccessible aux éloges et aux critiques. Il n'en est pas heureusement de même du gracieux portrait signé Amélie Brémond, qu'on peut voir de près et louer en sûreté de conscience.

Tous ces artistes donc, et d'autres encore, qui voudront bien se placer eux-mêmes dans l'exception, n'ayant plus le temps de le faire nous-même, méritent qu'on leur pardonne le délit général de portraitisme.

J'allais oublier les miniaturistes. La longue et rude lutte entre madame de Mirbel et madame Herbelin n'a pas cessé; elle se continue depuis un temps immémorial avec des chances diverses, et il est impossible de décider de quel côté restera définitivement la victoire.

En voilà assez, et même trop, sur les portraits et le reste. Il nous faudra cependant demander un dernier quart d'heure d'audience aux lecteurs en faveur de la sculpture et des sculpteurs, et de quelques autres productions des arts du dessin.

La peinture sur porcelaine est en quelque façon un art nouveau. On a connu de tout temps de la poterie peinte, mais ce n'est pas la même chose. Orner une coupe, un plateau, un vase de dessins et de couleurs, c'est ce qu'ont fait les Italo-Grecs avec l'argile cuite, les Italiens et les Français de la Renaissance avec la faïence, les Chinois et les Saxons avec la porcelaine, les Vénitiens avec le verre; c'est ce qu'a toujours fait et fait encore la céramique, n'importe la matière et les pro-

cédés qu'elle emploie; et c'est par l'ornementation, non moins que par le choix des formes, que ses produits sont des œuvres d'art. Le goût, sous ces deux rapports, a beaucoup varié suivant les temps et les lieux, et rien ne ressemble moins à un vase étrusque qu'un pot à fleurs chinois. Cependant, ces deux types les plus parfaits, l'un du genre monochrome. l'autre du genre polychrome, sont, malgré leur différence, régis par le même principe, qui est la subordination de l'ornement à la forme et la subordination de la forme à la destination de l'objet. Dans l'un et l'autre, la peinture reste, à titre de simple décoration, ce qu'elle doit être, un élément additionnel et secondaire; elle ne se montre qu'avec discrétion, à certaines places, dans une certaine étendue; destinée à faire valoir l'objet, elle ne provoque pas l'attention à son détriment. Les sujets, les lignes, la qualité des couleurs sont, ainsi que la distribution, déterminés par le même principe; car bien que le caprice et la fantaisie semblent avoir dans ce genre une latitude infinie, il a cependant ses conditions et ses lois particulières. La peinture sur porcelaine, telle qu'on la pratique maintenant, paraît avoir dévié de la route indiquée par le goût et par la tradition. Elle est faussée d'abord dans son application la plus usuelle et la seule véritablement naturelle : l'ornementation des produits céramiques. Au lieu de rester l'accessoire, elle est devenue le principal; dépassant les limites de son unique fonction, qui est d'orner l'objet auquel on l'applique, elle veut avoir une importance propre et indépendante, et l'objet qui la supporte n'a plus d'autre valeur que celle qu'il en reçoit; il est fait en quelque sorte pour la peinture, et non la peinture pour lui. Cette interversion de rôles est particulièrement remarquable dans les produits de haut luxe, dont nos manufactures

nationales sont très-fières, et qui passent pour les chefs-d'œuvre de cet art. On a été conduit là par la mauvaise direction donnée au perfectionnement des procédés techniques. La chimie s'est évertuée à communiquer à la peinture sur porcelaine les tons, les couleurs et les effets de la peinture à l'huile ; on a considéré chaque pas qu'on faisait dans cette voie comme un progrès; et quand on est enfin parvenu à donner tant bien que mal à une composition peinte sur porcelaine l'aspect d'un tableau, on a cru avoir atteint le dernier terme du perfectionnement. Le progrès, comme difficulté vaincue, ne peut certes être contesté; mais il n'y avait aucun intérêt d'art à vaincre cette difficulté, et c'est un malheur de trouver ce qu'il ne fallait pas chercher. A quoi, en effet, a profité ce prétendu progrès? A la céramique? Nullement, car ces peintures-tableaux dont on couvre la surface d'un vase ou d'un plateau sont tout à fait contraires aux vrais principes de l'ornementation; elles cachent la forme, altèrent la physionomie de l'objet au lieu de les faire ressortir; et elles sont d'autant plus malencontreuses, sous ce rapport, qu'elles sont plus près de la perfection qu'elles recherchent, c'est-à-dire qu'elles ressemblent davantage à la peinture ordinaire. Serait-ce à l'art en général? Mais l'art n'a que faire de nouveaux matériaux et de nouveaux procédés techniques pour la peinture, surtout lorsque, loin de lui fournir de nouvelles ressources, ces procédés n'ont d'autre but avoué que d'imiter très-difficilement et mal ce qu'il fait fort aisément et bien avec ses propres moyens. Il y a plus, c'est que la porcelaine est, de toutes les matières employées pour la poterie, celle qui se prête le moins à ces imitations. En effet, les tableaux sur porcelaine les mieux réussis, comparés à la peinture qu'ils prétendent reproduire et qu'ils ne font que singer, ne supportent

pas l'examen; ils sont tantôt criards et durs, tantôt mous et sourds, et toujours plus ou moins faux de ton. Et ce sont les qualités mêmes de la porcelaine, la dureté, la finesse. le poli, l'éclat, qui la rendent si réfractaire à ces tentatives! Pourquoi donc renoncer à l'effet propre et naturel de ces qualités, qui font toute la beauté céramique de la porcelaine? Et au lieu de les utiliser et faire valoir par un système d'ornementation approprié à la matière et aux objets, comme l'ont fait admirablement les Chinois, pourquoi les étouffer et annuler à plaisir en vue de résultats d'une tout autre nature, et qu'en définitive on n'obtient pas? La faute en est en grande partie à la chimie; c'est aujourd'hui la science à la mode; elle est infiniment estimable dans son domaine, mais elle se mêle trop de tout. Dans ces derniers temps, elle a fait invasion dans l'esthétique et y a semé bien des hérésies. Il faut se défier de l'art des chimistes comme de leur cuisine.

La peinture sur porcelaine a cependant une propriété recommandable, c'est son inaltérabilité, très-compensée, il est vrai, par la fragilité de la matière. Grâce à cette propriété, elle pourrait, à bien moins de frais que la mosaïque, être employée à la copie des chefs-d'œuvre; mais l'incertitude de ses procédés en ce qui touche le coloris ne permet pas d'espérer beaucoup de fidélité dans ces traductions; les essais qu'on en a faits (et toujours en petit), pour les chambres de Raphaël, par exemple, n'ont certes rien d'encourageant, quoique exécutés par les praticiens les plus habiles en ce genre. Une gravure, même médiocre, vaut infiniment mieux que ces prétendus *fac-simile.* L'emploi de la porcelaine pourrait encore peut-être être admis pour certaines peintures, placées à l'extérieur des monuments, au grand air, ou sur le pavé des édifices; mais d'autres matières,

beaucoup moins coûteuses et d'un maniement moins ingrat, par exemple, la lave de Volvic, seraient bien préférables pour cet usage tout exceptionnel.

On voit que nous ne sommes pas trop partisans de la peinture sur porcelaine. Mais tout ceci s'adresse au genre en général. Nous ferons ici comme pour les portraits, et, tout en condamnant inflexiblement le système au nom des principes, nous sommes très-disposé à reconnaître et à apprécier les efforts et le talent des artistes.

L'exposition est peu riche en ce genre. Le morceau le plus travaillé, et le plus propre à confirmer nos remarques générales, est la petite traduction du *Raphaël au Vatican,* de M. H. Vernet, par madame Adèle Marielle, dont les tons un peu crus, assez durs et trop vifs, doivent être mis sur le compte de la chimie, en laissant volontiers à l'artiste le mérite de la fidélité de sa copie dans le dessin des figures et particulièrement des têtes. La *Sainte Famille,* d'après Bouchot, par mademoiselle Mareschal, est infiniment plus douce à l'œil, et reproduit avec assez de bonheur la grâce un peu maniérée de l'original.

La *Sainte Famille,* de M. Devers, d'après Murillo, mériterait aussi une distinction ; mais nous préférons de beaucoup son autre *Sainte Famille,* d'après Bernardino Luini, qui n'est par sur porcelaine, mais en émail sur lave. Cette peinture a un ton de fresque, grave, sévère et magistral, qui conviendrait admirablement à des peintures murales. Ces qualités cependant ne sont pas, il s'en faut, celles du tableau original de Luini, qui, comme son maître Léonard, se distingue surtout par la suavité coquette et l'élégance raffinée du modelé.

Les fleurs et les plantes sont un des objets favoris des peintres sur porcelaine, et c'est un instinct de goût

qui, en ceci, est leur guide. Les fleurs, en effet, admettent un certain degré de conventionnel et de fantaisie, qui les rapproche de l'arabesque; elles sont un des éléments naturels de l'ornementation, et lui fournissent directement ou indirectement ses plus ingénieux motifs. Il y a une douzaine de ces tableaux à bouquets, presque tous peints par des dames, qu'on nous permettra, pour abréger, d'admirer en masse. Nous ne ferons qu'une exception pour le plus important par la dimension comme par l'exécution. C'est un grand plateau circulaire, offrant sur le pourtour une élégante et riche guirlande de fleurs entremêlées de fruits, tressée en couronne autour d'une touffe de fleurs qui occupe la plaque du milieu. La guirlande est, d'après le livret, peinte d'après nature, et le fond d'après Jaccober, chef d'école en ce genre; le tout ingénieusement agencé, finement dessiné et fraîchement peint par madame de Saint-Albin.

Je joindrais volontiers à cette belle guirlande les quatre ou cinq brillants et frais bouquets de capucines, volubilis, camélias, et autres aimables et douces fleurs et fleurettes, si gentiment assortis et si naïvement touchés par mademoiselle Euphémie Didiez; charmantes peintures et aquarelles qu'on rencontre à l'entrée même de la salle des dessins.

Nous n'avons pas en France autant de goût pour l'aquarelle que les Anglais. Ce genre a pris chez eux un développement si gigantesque, qu'il fournit à lui seul les matériaux d'expositions périodiques, fondées et entretenues par la grande société des aquarellistes organisés en corporation sous le titre de *Water-Colours Painters*. Cette rage nationale d'aquarelle leur a été inoculée par Bonington, qui, à ce que j'entends dire, passe aussi, de ce côté du détroit, pour le plus grand

maître du genre. La manière anglaise est toute conventionnelle et de métier, comme leur gravure. Les petites marines de M. Louis Garneray si pimpantes de couleur et si brillantées d'effet, et celles de M. d'Andiran (il n'en a qu'une cette année, et c'est un pastel), rappellent assez, par leurs qualités et leurs défauts, la méthode des aquarellistes anglais. Parmi les aquarelles à caractère plus original, nous citerons une grande et belle vue de Saint-Pierre de Rome, et de la campagne qui l'entoure, en plein soleil d'été, par M. Ziem. Chez nous, du reste, le pastel, presque abandonné depuis la fin du dernier siècle, est redevenu de mode, pour le portrait d'abord, et il tend maintenant à se substituer, pour le paysage, à l'aquarelle, à la gouache, à l'encre de Chine et autres ingrédients de la peinture sur papier. M. Flers, entre autres, a envoyé six petits paysages au pastel, tous frais, clairs et gais de ton, finement et légèrement touchés, mais un peu mous cependant, comme c'est la tendance de ce procédé. Il y a aussi, si je ne me trompe, du pastel dans *les Ruines d'un temple égyptien,* beau dessin d'un effet vigoureux et d'un style sévère, de M. Eustache.

C'est aussi par des pastels que M. Vidal débuta si brillamment il y a quelques années, et inaugura un nouveau type d'élégance, de haute fantaisie et de grand goût mondain dans le portrait de femme. Cette manière, très-piquante, plut singulièrement aux hommes, et ne parut pas étonner les femmes, car elles l'adoptèrent immédiatement et à l'unanimité. En même temps que ses portraits, il faisait paraître chaque année, comme amorce, quelqu'une de ces figures de fantaisie, ayant nom Zoé, Marinette, Noéma, etc., si charmantes de tournure et d'expression, auxquelles toutes les femmes auraient, à leurs risques et périls, voulu ressembler, et

dont l'ajustement avait tout le caprice et l'originalité d'un produit de l'imagination et de l'art, sans cependant sortir (point essentiel) des données du goût féminin, en fait de mode et de toilette. Ces séduisantes apparitions de *filles d'Ève,* plus ou moins pécheresses, et pécheresses non pénitentes, ont cessé; elles se sont converties; elles ont rejeté, comme la Madeleine, leurs joyaux et leur parure, et dépouillant même leur sexe, les voilà, le livret, hélas! nous l'atteste, métamorphosées en *anges déchus* à l'oreille basse, aux ailes cassées, aux yeux noyés des *larmes du repentir!* Espérons que M. Vidal n'a réduit à ce piteux état que les plus coupables, et qu'il ne répétera pas cette leçon de moralité larmoyante. Sa figure de *Polymnie,* grandement drapée à l'antique, debout sur des débris d'un édifice ruiné, le poing posé sur la bouche, dans l'attitude du silence, est assez énigmatique. Dans ces essais de grand style, l'artiste a peut-être un peu oublié qu'il ne faut pas forcer son talent; et sans méconnaître l'intelligence et le sentiment fin et délicat de ces nouvelles compositions, il nous semble qu'elles ne rappellent les anciennes que pour les faire regretter.

M. Bida a tiré de son carton de touriste un *Marché d'esclaves circassiennes* à Constantinople, pris sur les lieux et sur le fait. Les figures ont du caractère et sont probablement d'une grande vérité de type et de physionomie. L'exécution, au crayon noir, est un peu trop symétrique et uniforme : on dirait un dessin de graveur.

Les grands cartons de M. Nic.-Aug. Hesse, représentant les apôtres, ont été exécutés sur verre; ils décorent la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Eustache. C'est là qu'il faut aller les voir, pour juger s'ils ont bien rempli leur destination. Considérés comme dessins, on

peut approuver la sagesse de l'artiste, qui, ayant à traiter des sujets illustrés et consacrés par tant de grands maîtres, a cru devoir s'abstenir de tout effort inutile d'invention, et maintenir le caractère et le style de ses figures dans ce juste milieu traditionnel qui met l'œuvre à l'abri des éloges et des critiques, et sauve la responsabilité de l'auteur. Les deux *Histoires de saint Landry*, par M. Galimard, sont aussi des cartons pour vitraux. Il a été parlé précédemment et de l'auteur, et de ses peintures. Nous n'y reviendrons pas. Il y aurait seulement, à propos de vitraux, une observation à faire, analogue à ce qui a été dit de la peinture sur porcelaine. Là aussi l'art s'est dévoyé. On s'est fort lamenté, depuis un siècle et plus, sur la perte du prétendu secret de la peinture sur verre, qui n'a jamais été un secret, et qui n'a jamais été perdu ; mais ce qui est véritablement, sinon perdu, du moins bien oublié, c'est le principe essentiel de cet art. On prétend le perfectionner en l'assimilant, autant que possible, à la peinture ordinaire ; on veut faire des tableaux sur vitres, et on veut que ces tableaux aient le sens, le caractère, le goût de composition, le genre d'effet et de couleur de ceux qu'on peint sur des murs ou qu'on y suspend. Ce sont là autant d'hérésies, non avouées peut-être en théorie, mais qu'on tend évidemment à réaliser dans la pratique. La peinture, ou plutôt le coloriage des vitraux n'a pas un but figuratif, imitatif, expressif, comme les autres arts du dessin. Ce n'est qu'une annexe de l'architecture, un moyen d'ornementation. Son unique fonction est de modifier la lumière qui pénètre dans l'édifice, de l'assouplir, de la rompre et de la charger, à son passage dans ce milieu coloré, de teintes variées qui s'harmonisent ensuite par leur choc et leur mélange dans les vastes profondeurs du monument. Ce milieu lui-même,

c'est-à-dire le plan de verre traversé par la lumière, a aussi une valeur décorative propre. La disposition des couleurs dont il est imprégné, et qui entrent dans sa composition et sa substance, ne saurait donc être tout à fait arbitraire ; il faut les distribuer d'une certaine façon, les circonscrire par des lignes, leur faire prendre des formes définies, soit géométriques, soit de caprice, comme l'arabesque, soit empruntées à l'imitation de la nature vivante. Tous ces expédients ont été employés. Mais le mode de ces représentations doit toujours être subordonné à la fonction principale du vitrail. C'est pour cela que les anciennes verrières tirent leur beauté principale de l'éclat, de la vivacité, de la pureté, de la richesse merveilleuse des couleurs, abstraction faite de la valeur et de la signification des images qu'elles forment par leur assemblage. Vu de loin, à sa place, un vitrail n'est pas et ne doit pas être un tableau ; c'est un store de verre colorié, et c'est dans l'effet immédiat, direct et exclusif du jeu et du mélange des couleurs, que résident la beauté et la valeur propres de ce système de décoration.

Quelques portraits, plus ou moins mélangés de pastel, se distinguent parmi le grand nombre, soit par la fraîcheur de la couleur, comme celui de la jeune fille assise, de M. Riesener ; soit par la finesse étudiée du modelé, comme une tête d'enfant de M. Tyr ; soit par la belle tournure, comme celui de jeune femme de mademoiselle L. Delaune ; soit par le charme de l'expression, comme la figure mi-corps de mademoiselle Amélie Brémond.

Je me prévaudrai de la rencontre de ce dernier nom pour réparer un oubli à l'égard d'une fort belle figure de M. J. Brémond, qu'il appelle *la Muse d'André Chénier*. Elle a bien pu, en effet, apparaître ainsi quel-

quefois au poëte, avec sa chaste draperie blanche, sa physionomie douce et sereine, accoudée comme la Polymnie sur un cippe antique, dans l'attitude de la méditation, auprès d'un laurier verdoyant et de fleurs nouvellement écloses! Telle aussi a pu se montrer à lui cette *Jeune Captive,* muse ou amante, *qui ne veut pas mourir encore!* Cette élégante et poétique image a été, comme bien d'autres œuvres de marque, sacrifiée au goût effréné de symétrie qui a présidé à l'arrangement du Salon. C'est la hauteur et la largeur des tableaux qui ont seules déterminé leurs positions respectives. Que de toiles auxquelles un pouce, en plus ou en moins, a fait perdre ou gagner une place au soleil! La régularité mathématique du tracé des lignes horizontales et perpendiculaires formées par la juxtaposition ou superposition des cadres, et l'exact balancement des grandeurs et des formes, exigés partout avec une rigueur draconienne, témoignent de la justesse du coup d'œil architectural des ordonnateurs. On semble avoir opéré d'après le principe que les tableaux sont faits pour l'exposition et non l'exposition pour les tableaux. C'est le point de vue de la pure décoration, mais non celui d'une équitable et intelligente exhibition des ouvrages.

Il y a parmi les dessins quelques *curiosités.* Tels sont les petits *fac-simile* de Fra Bartolomeo et de Giotto, exécutés à l'aquarelle par M. Génie Vidal, et une composition de symbolique chrétienne (*la Grappe de Chanaan*), historiée à la manière des miniatures des vieux manuscrits, avec une extraordinaire fidélité d'imitation, par M. Ledoux. Peut-être encore faut-il ainsi appeler un paysage à la plume, de M. Beaunier, tant ce procédé, autrefois si employé, est aujourd'hui devenu exceptionnel! La plume faisait, pour les anciens peintres, l'office du crayon, Cet instrument est plus

difficile à manier : il a dans sa marche quelque chose de vif, de ferme, de décidé et de magistral, qui ne sied qu'à des mains sûres et exercées; il est éminemment propre à fixer, dans toute sa fraîcheur, la pensée originale et de premier jet de l'artiste : c'est l'outil naturel du dessin. Raphaël, Léonard de Vinci, Michel-Ange, le Corrége, le Guerchin, et la plupart des grands maîtres, avaient toujours la plume à la main ; et c'est à cette habitude que nous devons ces précieux bouts de papier où ils écrivaient rapidement, sous forme de *notes*, les idées qui traversaient leur esprit.

Une remarque, nouvelle peut-être, et, dans tous les cas, très-évidente, c'est que la gravure est née du dessin à la plume. Il n'y a pas, dans les procédés des arts, de filiation plus aisée à reconnaître. La gravure est l'imprimerie du dessin. Aussi est-elle apparue en même temps que la typographie. L'art de Maso-Finiguerra et celui de Guttemberg sont des arts jumeaux. La gravure a subi bien des vicissitudes depuis ses premiers essais au XVe siècle. Sa période la plus brillante a été, comme de coutume, assez voisine de ses débuts. Elle n'était pas encore alors ce qu'elle est devenue depuis, un procédé de pure imitation et de traduction ; c'était un art original, au moyen duquel les artistes exprimaient leurs propres pensées, ce qui n'a guère plus lieu maintenant (et bien exceptionnellement encore) que dans la gravure à l'eau-forte. En se réduisant à ce rôle subordonné, d'ailleurs si utile et si précieux, elle perdit les allures vives, libres et piquantes qu'affectait le burin, alors qu'il n'était qu'une plume au service de l'inspiration personnelle et indépendante de l'artiste ; mais elle fit des progrès sous le rapport de la science et du technique. Du reste, quoiqu'il y ait beaucoup de métier, et, si l'on veut, de routine dans la pratique de la gravure, telle qu'on la démontre

et qu'on l'exerce depuis deux siècles et plus, la perfection purement mécanique, qui s'apprend, n'y peut tenir lieu du sentiment et du goût, qui ne s'apprennent pas, et ce sont toujours ces dernières conditions qui classent le talent des graveurs et la valeur artistique des œuvres.

La gravure est aujourd'hui fort délaissée ; j'entends la gravure sérieuse et savante des Audran, des Drevet, des Édelinck ; car, dans un genre inférieur, tel que celui des *illustrations* de toute nature, on n'a jamais vu dans le monde autant de gravures et de graveurs qu'en ce siècle. La cause de cet abandon est en grande partie dans l'extension exagérée de ces applications usuelles, qui accaparent les graveurs par l'appât d'un gain modeste, mais fréquemment répété et sûr, et par la concurrence de la lithographie, qui a beaucoup empiété sur le domaine du cuivre et du burin. D'autres causes encore, économiques et intellectuelles, pourraient être indiquées. Constatons seulement le mal, d'abord pour le déplorer, et ensuite pour inviter à chercher le remède. Ce qui manque aux graveurs, c'est un public, non point d'amateurs et d'admirateurs, mais un public d'acheteurs ; et si ce public leur manque, c'est parce qu'une belle et grande estampe est une œuvre d'industrie autant que d'art, dont l'exécution exige beaucoup de temps, et par conséquent de frais, et l'avance d'un capital considérable, dont les intérêts et les dividendes sont d'une rentrée si lente, si laborieuse et si problématique, qu'il n'y a guère d'éditeurs disposés à en courir les chances. La difficulté est en grande partie, comme on voit, financière. C'est donc ici le cas de recourir à l'État, qui peut seul, comme il le fait pour d'autres produits de luxe d'un bien moindre intérêt , suppléer à l'insuffisance de l'industrie privée. Une partie des

fonds des beaux-arts seraient fort convenablement employés là, et ils pourraient l'être même d'une manière productive. Pourquoi n'y aurait-il pas une calcographie du Louvre comme il y a une calcographie du Vatican? Ce ne sont certes pas les chefs-d'œuvre qui nous manquent en peinture, dessins et sculptures. C'est bien là qu'il y aurait à faire quelque chose de nouveau, et en même temps, ce qui est rare, d'utile!

En attendant l'arrivée de ces secours lointains et plus qu'hypothétiques, la gravure, disions-nous, dépérit. Les œuvres de longue haleine deviennent de plus en plus rares. Les talents ne manquent pas, mais le chômage les dégoûte, et ils abandonnent une carrière de jour en jour plus ingrate. Quelques-uns luttent héroïquement. On leur doit, faute de mieux, des couronnes.

D'après ce qui précède, on ne s'étonnera pas de la brièveté de nos remarques sur les gravures du Salon. Huit ou dix pièces et quatre à cinq artistes peuvent être cités.

L'estampe la plus importante n'est pas due au burin français. C'est un portrait de Charlemagne, d'après une peinture d'Albert Durer, de la collection de l'école des Beaux-Arts, à Nuremberg, par M. Albert Reindel. L'esprit allemand, sincère, patient et en même temps passionné, se prête bien à la gravure. Celle-ci est d'un travail savant et précieux, mais un peu trop uniformément distribué, ce qui fait que la tête du grand empereur n'a pas peut-être assez de valeur et de relief.

M. Pollet a finement traduit un délicieux portrait de Raphaël, du palais Sciarra-Colonna, à Rome, connu sous le nom du *Suonatore di violino;* mais il a mieux interprété encore un charmant portrait de femme en pied, d'après un pastel de Vidal. La tête est du modelé

le plus fin et le plus élégant, et tout l'esprit de l'original a passé dans la copie.

M. Laugier est un de ces graveurs dont nous admirions l'héroïsme ; sa *Belle Jardinière* est un nouvel hommage de cet habile et consciencieux artiste aux belles et saines traditions. Il y a de l'avantage pour les graveurs à s'attacher aux grands maîtres, et à Raphaël surtout, qui leur a toujours porté bonheur.

On sait que les Allemands ont sérieusement entrepris, il y a quelque trente ans, de restaurer l'art chrétien primitif, et de refaire le moyen âge. Ils se mirent, comme de coutume, à cette tâche avec une roideur systématique telle que plusieurs de leurs artistes et écrivains n'hésitèrent pas, pour entrer plus profondément dans l'esprit de leur œuvre, à abjurer le protestantisme et à se faire catholiques. Ce goût archaïque se généralisa ; il influa jusque sur les procédés des arts, et les vieilles pratiques redevinrent de mode comme les vieilles croyances. La gravure s'en ressentit. Pour la mettre à l'unisson du reste, on reprit la tradition des vieux maîtres sur bois et sur cuivre, et particulièrement de l'école d'Albert Durer. On ne pouvait du reste mieux choisir, et, de toutes ces restaurations, celle-ci fut la plus heureuse. Ce genre de gravure convient, en effet, admirablement au style, au caractère et à l'effet des peintures primitives ou néoprimitives, et même à celles des grands maîtres italiens du XVIe siècle, jusqu'à Raphaël. C'est dans cette manière qu'ont été gravées la plupart des compositions de l'école moderne allemande, de Munich, de Rome et de Dusseldorf. On en trouve un spécimen au Salon : c'est la gravure de *la Madone*, de Fra Bartolomeo, du palais Pitti, à Florence, exécutée par M. Devacher, sous la direction de M. Calamatta.

M. Martinet, dont le talent très-distingué est devenu populaire par son excellente estampe de *Charles Ier dans le corps de garde,* d'après M. Delaroche, et par celles de quelques madones peu connues de Raphaël, a envoyé le portrait de madame Pauline Viardot, d'après Ary Scheffer. La gravure reproduit fidèlement le tableau, et si on avait quelque chose à y reprendre, ce serait au peintre que devrait s'adresser la critique. Parmi les portraits, assez nombreux, le plus remarquable, après le précédent, est celui, à la manière noire, d'après l'original de M. H. Wetter, qui figure dans l'exposition des peintures et qui a reçu des éloges mérités. L'auteur de la gravure, M. Leprix, a le droit de les partager. A propos de portraits, il ne faut pas oublier la très-intéressante collection de portraits de femmes et personnages célèbres français du XVIe siècle, par M. Riffaut.

Les eaux-fortes sont très-rares; ce genre jouit de très-peu de faveur maintenant. On peut citer cependant quelques petits paysages de M. Marcel, d'une pointe fine et vive; deux pièces de M. Chaplin, et sept à huit pièces, particulièrement des vues d'Orient, de M. Toudouze.

En lithographie, le morceau le plus important est l'*Incendie du quartier juif au moyen âge,* tableau de M. R. Fleury, dont l'effet et la couleur sont admirablement reproduits dans la copie de M. Mouilleron.

Je ne sais s'il faut encourager la tentative de M. Aubry-Lecomte, déjà faite par d'autres, de reproduire en *fac-simile* lithographique des estampes sur cuivre. Cependant l'appât du meilleur marché pourrait bien faire préférer sa copie de la *Sainte Famille* d'Édelinck à une épreuve de la gravure originale, et cette considération, quoique accessoire, a son importance. Une lithographie d'une œuvre de Raphaël, habilement et consciencieu-

sement exécutée, comme celle-ci, d'après un excellent dessin, est en soi une production très-recommandable, qu'elle réalise ou non d'ailleurs la prétention de tenir lieu d'une gravure. Il est à souhaiter que les belles choses ne coûtent pas cher; et il est très-méritoire, dans quelque genre que ce soit, de chercher à résoudre ce problème d'économie politique.

La sculpture n'a pas dans sa marche les mouvements capricieux et changeants de la peinture ; elle va d'un pas égal, toujours dans la même ligne; on ne voit point là de révolutions ; les agitateurs, les novateurs y sont fort rares, et ceux qui se montrent de loin en loin passent, comme des astres erratiques, sans laisser de traces. Il y a des sculpteurs plus ou moins habiles, mais la sculpture elle-même reste dans le même courant d'idées et de goût. Chacun y fait et y veut faire la même chose, et le moins recherché de tous les mérites, c'est l'originalité. On ne sait guère là ce que c'est qu'une manière, un style : aussi ne s'y forme-t-il jamais d'écoles. On admire les œuvres de quelques artistes, mais on ne les imite pas, et de même que les talents les plus renommés n'ont pas eu de maîtres particuliers, ils n'ont pas non plus de disciples.

On parle ici de la sculpture moderne, celle qui date de la fin du dernier siècle.

Cette espèce de fixité de la sculpture, au milieu des agitations continuelles des autres branches de l'art, tient à deux causes : l'une qui est permanente et de l'essence même de cet art, l'autre accidentelle et historique.

La sculpture, ou, pour mieux dire, la statuaire a un domaine de représentation et d'expression fort étroit. Son objet principal et presque exclusif est la forme humaine, et la forme humaine prise isolément, car le

groupe est plutôt une déviation qu'un développement légitime de son principe. Privée par là de l'élément scénique et dramatique, le mode de ses représentations n'est pas moins restreint que leur objet. Ces conditions et d'autres encore resserrent singulièrement les facultés d'invention de l'artiste. Le petit nombre et la fixité des éléments dont il dispose le condamnent à une sorte de stérilité relative. Il ne peut, comme on dirait en musique, que faire des variations sur le même air. Il est vrai que ce thème étant la forme humaine, qui est le prototype et la source de toutes les formes et de toutes les expressions, la sculpture gagne en dignité ce qui lui manque en étendue; elle est, par excellence, la sphère du beau et du sublime, et marche, à ce titre, en souveraine, à la tête des arts du dessin. Telle est du moins l'opinion unanime des sculpteurs.

L'autre cause de ce *statu quo* de la sculpture, c'est l'influence de l'art antique partout prédominante depuis David et Canova. Cette autorité est si ancienne, si respectée, si vénérée, qu'elle constitue une sorte de foi. Et on n'oserait dire qu'elle soit illégitime. La statuaire des Grecs a, comme leur architecture, le privilége de l'universalité et de la pérennité. Les principes essentiels de l'art y sont appliqués avec une telle profondeur et une telle justesse, que la beauté des œuvres du ciseau grec a pour le genre humain tout entier une clarté et une évidence de sentiment irrésistibles; elle est universellement sentie et admirée, comme une vérité du sens commun, formulée en proposition, est universellement comprise et acceptée. C'est ce qui fait que le goût antique, principalement en sculpture, ni ne vieillit, ni ne passe; il est en quelque sorte le goût par excellence, et l'idée de l'art grec se confond aisément avec celle de l'art absolu. Il y a eu toujours des protestations contre

cette orthodoxie qu'on accuse d'immobiliser l'art et d'enchaîner le génie. Il y a eu plus que des protestations isolées. L'art chrétien, à son origine et à la belle période de son développement, a rompu avec les traditions antiques; des écoles particulières, l'école florentine, par exemple, se sont élevées, et ont prouvé qu'il était possible d'ouvrir des voies nouvelles; mais toutes ces manifestations n'ont été que des épisodes dans la marche générale de la sculpture. Dès le XVIe siècle, la réapparition des anciens monuments de l'art, si longtemps enfouis sous terre avec les sciences et les lettres, raviva le goût et le sentiment de l'antique, qui depuis n'a cessé de prévaloir.

Je n'entends point discuter ce fait : il suffit de le constater. J'ajouterai, cependant, que cette tendance de la sculpture à se reporter toujours et à se maintenir fermement dans la tradition antique, en dépit de l'anachronisme apparent de cette pratique, et malgré toutes les protestations de fait et de théorie, est assez justifiée par le succès. Si elle n'est, comme quelques-uns le disent, qu'une superstition académique, un préjugé scolastique, il ne paraît pas que le public, qui cependant n'est guère endoctriné sur ces choses ou qui l'est le plus souvent en sens contraire, sente et pense autrement que les gens d'école et d'académie. En effet, les talents contemporains le plus en faveur sont ceux qui marchent dans cette voie, et si, de temps en temps, quelque œuvre de sculpture attire un peu l'attention générale, fort apathique à cet endroit, on peut presque assurer qu'elle est plus ou moins directement de fabrique grecque; et les deux statues qui, cette année, ont les honneurs de l'exposition, sont ostensiblement de cette famille.

Que manque-t-il à cette statue de femme assise, la

tête inclinée sur l'épaule par le sommeil, les bras tombant et abandonnés sur les genoux, les mains à demi ouvertes retenant encore la quenouille chargée de laine, avec sa longue et chaste robe à plis pressés et abondants, qui voile le corps sans le cacher? que manque-t-il à cette *Pénélope,* puisque c'est ainsi que la nomme M. Cavelier, pour être une figure antique? D'avoir été déterrée dans la villa d'Adrien ou dans les jardins de Salluste, et de n'avoir perdu ni sa tête, ni son nez, ni son bras droit ou gauche. Il lui manque aussi peut-être un peu de cette grande liberté et fermeté de ciseau des marbres grecs et romains du bon temps. L'exécution, pleine de délicatesse et de goût, tourne un peu cependant à la rondeur et à la mollesse, et ce léger défaut, s'il existe, est rendu plus sensible par cette couche uniforme d'enduit jaunâtre, nouvellement appliquée au marbre, qui lui donne en plus d'un endroit l'aspect de la cire. On ne saurait, du reste, s'inspirer plus heureusement de ce goût à la fois naïf et subtil, de ce sentiment d'élégante gravité et de force tranquille qui impose et ravit dans les statues antiques. Cette figure est un des meilleurs arguments qu'on ait envoyés de Rome en faveur de l'école du Monte-Pincio.

La seconde figure, dont le public a le bon goût de s'occuper, est celle de M. Pradier; il va sans dire que ce n'est pas une Pénélope. Cet artiste comprend la femme tout autrement. C'est, au dire du catalogue, *Chloris caressée par le Zéphire.* C'est bien Dorat. Ces motifs-là étaient en grande faveur sous la première république, qui lisait Parny et Bertin. Sculpteurs et peintres rivalisaient en ce genre d'esprit. On trouve dans les livrets du temps *les Amours d'un Papillon et d'une Rose, l'Amour brisant ses flèches aux pieds de la Beauté,* etc., etc. Les critiques notaient avec éloges ces

pensées ingénieuses. Nous ferons de même pour la Chloris de M. Pradier, et, par occasion, pour la légende d'une statue en plâtre de M. Schroder : *la Tristesse de l'Amour à la vue d'une rose brisée!* et pour cette autre non moins jolie : *l'Amour volant des boutons de rose*, de M. Camagni. L'amoureux Zéphire n'est pas présent en personne dans la composition de M. Pradier, et Chloris n'en reçoit que des caresses idéales, qui suffisent cependant pour la troubler beaucoup. A demi enveloppée dans sa tunique qu'on dirait prête à tomber, et qu'elle ramène et retient machinalement sur son sein, elle semble à la fois surprise et émue des frémissements de ce souffle érotique. La tête, légèrement tournée en haut, est plus jolie que belle, et n'est pas d'un goût aussi satisfaisant de profil que de face. C'est là aussi un peu le défaut de la figure dans son ensemble; elle n'a qu'un point de vue. Il n'en est pas de même dans les Vénus antiques dont cette Chloris est une charmante variété; elles s'offrent d'une manière également heureuse de tous les côtés, et l'on peut en faire le tour sans craindre de les surprendre en faute. Il lui manque aussi, pour leur ressembler tout à fait, cette sévérité dans la grâce et cette chasteté du haut idéal qui purifie la signification charnelle de l'image en l'élevant à l'abstraction du symbole.

C'est encore à cette belle famille grecque qu'appartient une petite statue en plâtre d'*Héro*, de M. Loison, qui débuta si heureusement, il y a quelques années, par une *Psyché* que les chercheurs de fins morceaux n'ont pas oubliée. Cette figure est d'un jet simple, facile et plein de grâce ; elle pèche un peu par le modelé, qui se fera sans doute mieux sentir dans l'exécution en marbre, à en juger par le travail exquis d'un buste de femme du même artiste.

Il faut être Allemand de race pour aller prendre un sujet de statuaire dans les ballades d'Uhland, et Allemand d'esthétique pour traiter une légende du moyen âge dans le plus haut style héroïque grec. Ceci entendu, c'est une très-remarquable chose que *la Malédiction du Chanteur*, de M. Ch. Müller. « Deux chanteurs, dit la bal-« lade, montent un jour au château redoutable et ter-« rible. La reine, charmée de leurs chants, leur jette « une des roses qui ornaient son sein. Le roi, trans-« porté de fureur, leur crie qu'après avoir séduit son « peuple, ils veulent séduire sa femme, et plonge son « glaive dans la poitrine du plus jeune des chanteurs. « L'autre alors appelle la malédiction du ciel sur le « tyran au cœur de pierre, etc., etc. » Dans le groupe de M. Müller, le jeune chanteur, frappé à mort, est tombé sur ses genoux qui ploient sous le poids du corps, entraîné et s'affaissant lui-même sous le poids de la tête et des bras pendants; son vieux compagnon le soutient d'une de ses mains passée sous l'épaule, tandis que de l'autre il élève au ciel le poignard sanglant, dans une attitude d'imprécation et de menace. Ces deux figures sont entièrement nues, et dessinées dans le principe grec de l'époque héroïque. La figure du jeune homme est saisissante par la justesse et l'énergie du mouvement de prostration, et rappelle par la grandiose simplicité des lignes et des formes les admirables Niobides de Florence. Il rappelle encore plus directement quelques figures que l'auteur connait mieux que nous, et auxquelles il doit, en conscience, laisser une bonne partie de l'éloge. L'autre figure est moins bien réussie : la tête manque tout à fait de valeur et de signification; mais l'exécution du torse est, dans le modelé et dans le mouvement, d'une grande *maestria*. L'imitation dépasse un peu dans cette œuvre ses droits légitimes et va jusqu'au

plagiat ; mais les plagiats de cet ordre ne sont pas communs, et on aura rarement l'occasion de les signaler et de les absoudre.

La petite *Hébé* en marbre de M. Huguenin, fraîche, rondelette et potelée, n'a guère de grec que son nom ; mais c'est une figure souriante et agréable, bien ajustée et bien posée, qui tient honorablement son rang parmi les autres œuvres de l'artiste.

Il y a, ce semble, plus de finesse d'étude et un sentiment plus délicat dans une toute petite figure couchée, que M. Jalcy donne pour une *bacchante*. Cette mignonne figurine, gracieusement tournée et posée, a peut-être un défaut, c'est d'être si jeunette dans les formes, tandis qu'elle est si avancée par l'expression et la pensée de son mouvement.

On ne peut certes faire le même reproche à une autre figure de femme presque colossale, couchée ou plutôt étendue, faisant partie d'un groupe intitulé par M. Lechesne : *Pendant le sommeil;* on y voit un aigle très-impérial, et qui peut passer pour celui de Jupiter, prêt à enlever un gros et gras enfant pendant que sa mère dort. On ne peut guère louer dans cette composition bizarre que l'exécution des détails, qui est large et d'une grande vérité. Nous préférerions du même artiste quelques groupes d'oiseaux et autres animaux exécutés en bois, artistement fouillés et pleins de vie et de mouvement.

On ne peut contester à l'*Icare* de M. Ferrat le mérite de l'originalité, car il n'y a rien de plus neuf au monde qu'une statue ayant les pieds en l'air et la tête en bas. Ces singularités sont rarement heureuses ; à la vérité, elles se font voir forcément, mais non regarder, car on n'est pas tenté d'y chercher autre chose que la singularité même. Cependant, en redressant cette figure, on

peut y voir la marque d'excellentes études et d'un talent qui n'a pas besoin d'exciter par des tours d'adresse un intérêt puéril de simple curiosité, comme le prouve, du reste, le beau buste de Tibulle, du même artiste.

A propos de bustes, il paraît que la direction des Beaux-Arts a commandé toute une iconographie grecque, romaine et française, pour la décoration, si je ne me trompe, de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève et de l'école normale. Bon nombre de ces bustes sont d'une médiocrité qui interdit toute mention; quelques-uns mériteraient d'être distingués à titre de charges sérieuses, qui sont les meilleures; mais nous ne voulons affliger inutilement ni les auteurs, ni les ordonnateurs. Quand on fait faire de l'art pour encouragement, et c'est notre triste condition aujourd'hui. on est exposé à ces mésaventures. Il y en a enfin quelques autres dignes de leur destination. Au Tibulle de M. Ferrat, il faudrait ajouter le Plutarque de M. Cavelier, le Mirabeau de M. Elshoët, et le Virgile de M. Ramus, qui a aussi envoyé une statue de *saint Laurent* fort remarquable par la dignité simple de la pose, par l'expression très-élevée du sentiment religieux, et qui rappelle le saint Bruno d'Houdon et plus particulièrement le style de Lesueur. Je ne crois pas que le portrait de Saint-Just, par M. David (d'Angers), ni ceux de MM. Ledru-Rollin et Buvignier, par M. Garraud, aient la même distinction; mais le Saint-Just, s'il est ressemblant, a un grand intérêt historique, et il en a un autre incontestable par le mérite de l'exécution, qui est fine, délicate, élégante même, et digne de cette belle et jeune tête qui était portée, disait-on, comme un saint sacrement, et qui roula dans le même panier que celle de l'auteur de ce sarcasme. Parmi les portraits historiques, ceux d'Ampère et de Ballanche, commandés à M. Bon-

nassieux par la ville de Lyon, sont traités avec un grand goût, dans une manière à la fois large et fine et qui rappelle la belle exécution antique. Les modernes sculpteurs n'ont jamais compris la tête humaine comme les anciens; ils cherchent trop le caractère dans l'expression, et traitent le portrait en peintres. Les anciens, Grecs et Romains, négligeaient le jeu de physionomie proprement dite, qui est mobile et transitoire, et ne s'attachaient qu'aux lignes et aux formes permanentes par lesquelles se manifestent et se fixent à l'extérieur les qualités fondamentales de l'homme intérieur.

Je n'entends, ni pour le buste, ni pour les autres œuvres de sculpture, commenter tous les articles du livret. Je ne veux pas oublier cependant une *Tête d'étude* de femme, en bronze, de M. Fourdrin, qui me paraît le morceau le plus fin et le plus pur de goût et de sentiment qu'on puisse trouver parmi ces centaines de marbres, de plâtres et de bronzes. Le modèle est évidemment antique, mais l'artiste se l'est approprié par la nouveauté de l'ajustement de la coiffure qui est d'une élégance du plus grand goût, et par d'autres variantes dans le modelé du nez et de la bouche. C'est là encore un de ces plagiats qui valent mieux que la plupart des inventions originales dont nous aurons à parler.

Parmi les statues monumentales destinées à louer la mémoire, à propager le culte des grands hommes, la plus remarquable, à divers titres, est celle du *grand prêtre de la Raison*, de celui qui, mieux que Montesquieu, a retrouvé les titres longtemps perdus du genre humain, de René Descartes. Sur le socle est inscrite la fameuse formule : *Cogito, ergo sum.* La figure est simple, grave, méditative, mais en même temps hardie et résolue. Ce sont les caractères et de l'homme et de sa pensée. Cette belle statue de M. de Nieuwerkerke est colos-

sale ; elle perd à être vue de si près. Il faut aux œuvres de la sculpture un lieu déterminé ; une statue ne souffre ni le déplacement, ni la compagnie comme un tableau. Toutes ces productions, si différentes de dimension, de goût, d'intention, de destination, entassées pêle-mêle, se nuisent réciproquement. On vient d'accommoder son œil et son esprit à ce marbre de trois mètres, représentant un philosophe, et on a immédiatement à les appliquer à une figurine d'ivoire de douze pouces, représentant une tragédienne, mademoiselle Rachel, en costume d'Hermione ! C'est une charmante statuette de M. Barre, mais qui n'aura toute sa grâce et son effet qu'isolée sur un guéridon, ou sur une cheminée, entre deux vases étrusques. On n'a pas moins de peine, après avoir supporté le blanc vif et criard d'un plâtre de quinze pieds, à promener une loupe sur les ciselures et les broderies de la coupe ou du plat d'argent de M. Vechte. On peut à peine s'assurer que si l'exécution de ces œuvres de haute orfévrerie, dont Benvenuto Cellini a créé le style et déterminé les principes *consilio manuque*, est d'une main très-habile, l'invention des sujets n'a pas coûté beaucoup d'efforts à l'imagination de l'artiste, les figures de la coupe étant à peu près toutes empruntées à Flaxman, et celles du plat à Nicolas Poussin.

Quelques œuvres semblent afficher une prétention non douteuse à la nouveauté, à l'invention, à l'originalité. Il y a toujours des esprits qui n'aiment pas la grande route, où ils sont coudoyés et devancés, et qui cherchent à arriver plus vite et seuls par quelque chemin de traverse.

Je suppose que c'est une idée semblable qui a inspiré l'auteur du groupe de *Persée délivrant Andromède*, que le livret prétend être dans le style Louis XIV. On ne saurait dire si ce grand plâtre est d'un style quel-

conque, historiquement classé, mais on reconnaît sans peine que c'est, à très-peu près, la copie manquée d'un groupe du Puget, visible tous les jours dans le jardin de Versailles.

Il y a quelque autre part une figure allégorique de *l'Envie*, qui, pour la première fois, est représentée sous la livrée de la jeunesse et de la beauté, et dont le style, si style il y a, serait emprunté à Jean Goujon.

On ne peut guère voir dans ces essais que des pastiches, et des pastiches maladroits.

Le *Duguesclin*, de M. Toulmouche, n'appartient à aucune école : c'est une œuvre véritablement originale. Mais si les traditions de la statuaire antique et moderne sont évidemment innocentes de ce délit artistique, on peut en accuser avec assez de probabilité certaines poétiques en vogue il y a quelque quinze ans. L'auteur a pu se laisser dire, par exemple, que le laid était le beau, que l'art avait pour objet la vérité vraie, que le grotesque était un ingrédient essentiel du sublime, et autres choses de ce genre. Un Duguesclin, compris et exécuté d'après ces principes, prendrait aisément la forme et la tournure que nous voyons à celui-ci. Ce serait un gros et gras bonhomme, à trogne commune et disgracieuse (le brave connétable n'était pas beau), portant lourdement sa cotte de mailles comme un vulgaire soudard, et, le poing sur la hanche, étalant un gros ventre de Sancho Pança. C'est là, en effet, l'homme vrai, l'homme réel, le Duguesclin *in naturalibus*. Il y a le laid, la vérité vraie et le grotesque. Rien ne manque à la théorie, pas même le talent, qui fait pardonner à l'artiste, mais non à l'œuvre.

Il y aurait plus d'une inconvenance à ne pas parler, à propos de ces essais de quelques sculpteurs, d'un jeune artiste qu'on voudrait prendre pour un novateur

puissant et original, destiné à révolutionner la sculpture. M. Auguste Préault est trop homme d'esprit pour avoir une ambition si difficile à satisfaire. Ses efforts sont dignes d'intérêt, et son talent les rend sérieux, quoiqu'ils ne paraissent pas tels à tout le monde. Il nous permettra de réduire à ces quelques mots, d'une intention toute bienveillante, notre jugement sur ses œuvres. Si nous nous taisons sur sa première exposition, ce n'est pas pour lui épargner des critiques directes, c'est seulement pour ne pas affaiblir, auprès du public, par des éloges relativement modérés, l'effet du grand et formidable hourra dont il a été salué à son début.

L. PEISSE.

Variétés.

TRIBUNE PARLEMENTAIRE.

Sous le titre de *Tribune parlementaire,* M. de Lamartine va publier un ouvrage en deux volumes, dans lequel seront retracés et jugés tous les événements qui ont précédé, signalé et suivi le grand drame de février. En attendant la publication de l'ouvrage entier, nous sommes heureux de pouvoir placer sous les yeux de nos lecteurs un fragment de la préface dans laquelle sont reproduites quelques-unes des phases de la vie de l'auteur.

J'ai débuté dans la vie politique par la diplomatie en 1820. Je débutai dans la polémique par un petit écrit intitulé : *Politique rationnelle,* en 1830.

Cette brochure n'est que la date de ma politique parlementaire. Elle n'a d'autre mérite à mes yeux, elle ne pourrait en avoir d'autre aux yeux des lecteurs que d'établir la conformité parfaite entre toutes mes idées d'alors et toutes celles d'aujourd'hui. Je n'y renvoie

donc pas mes amis ; mais j'y renvoie avec confiance mes calomniateurs. Ils verront que je n'ai eu qu'une ligne, partant de la conscience et aboutissant au progrès possible sous toutes les formes de gouvernements. Cette brochure, insérée dans mes OEuvres générales, n'est que le certificat d'origine de mes idées. Elle sera aussi pour tous les hommes de bonne foi le témoignage de la constance tant méconnue de mes opinions.

1830 me surprit au service de l'ancienne dynastie. Je la servais dans les rangs obscurs et secondaires de la diplomatie. Longtemps secrétaire d'ambassade dans différentes cours d'Italie, je venais d'être désigné pour le poste de ministre plénipotentiaire en Grèce. J'appris la révolution de juillet à l'étranger. J'accourus en France. La révolution de juillet n'avait point de griefs contre moi. C'était une révolution libérale, modérée. J'étais aussi modéré de sentiment et plus libéral d'idées qu'elle-même. Elle pouvait donc m'accueillir, et elle m'accueillit. Un scrupule d'honneur et de fidélité à mes antécédents m'empêcha d'entrer dans les rangs de ceux qui la servaient.

Je vins à Paris apporter ma démission au roi Louis-Philippe. Je la remis à M. Molé, alors ministre des affaires étrangères. Elle était ainsi conçue :

« Je reconnais le fait et le droit de la révolution qui vient de s'accomplir. Je suis prêt à servir mon pays comme citoyen, dans les chambres ou dans toutes les fonctions électives gratuites. Mais j'ai servi la dynastie tombée sans me dissimuler ses fautes. Je plains ses malheurs. Je ne veux pas, en restant au service de Votre Majesté, avoir l'apparence de passer d'un gouvernement à l'autre avec la fortune. Je ne me constitue point en opposition, mais en indépendance. »

Le roi lut cette lettre en conseil. Il n'en fut point offensé; il la passa au duc d'Orléans, son fils, en lui disant :

— Lis. Voilà une démission honorablement donnée.

Il la lut lui-même à M. Laffitte, qui en approuva les termes.

— Dites à M. de Lamartine, ajouta le roi en se tournant vers M. Molé, qu'il vienne comme autrefois me voir. Nous n'en serons pas moins bienveillant pour lui.

M. Molé me transmit le lendemain ces détails et cette invitation.

— Je suis très-touché et très-reconnaissant, dis-je à M. Molé, des paroles du roi, mais je n'irai pas à la cour. On croirait que j'y vais pour chercher de la faveur, et je n'irais que pour la refuser. Je m'abstiens donc de toute espèce de rapports avec la nouvelle dynastie.

Après quelques semaines passées à Paris, je partis pour Londres où m'appelaient des intérêts graves. Je m'arrêtai à Hondschott, petite ville du département du Nord, chez une de mes sœurs qui avait épousé un des hommes les plus excellents et les plus influents du pays, M. de Coppens.

C'était le moment des élections. L'arrondissement de Dunkerque cherchait un député, je cherchais des électeurs. Je m'offris. Je brûlais d'entrer dans la carrière parlementaire. J'ébauchai ma candidature, et j'allai attendre à Londres le jour des élections.

M. de Talleyrand était alors ambassadeur à Londres. Il y portait le poids de la diplomatie européenne. Il était à lui seul un congrès. Je le vis souvent, je l'admirai à l'œuvre, je le respectai même. Il avait consacré sa vie à l'ambition et au plaisir. Il consacrait sa vieillesse à la réconciliation de l'Angleterre et de la France, et à la paix. Sa pensée était ma pensée. Je causais souvent

avec lui le matin de la crise du monde. Il m'engagea à rentrer dans la diplomatie. Je lui opposai mes scrupules. Il les combattit par des raisons d'État, je les gardai par des raisons d'honneur.

Je revins à Hondschott. Les orléanistes me combattaient comme légitimiste, les républicains comme orléaniste, les indifférents comme un poëte. Ce mot devint dès lors l'injure banale contre moi. Combien de fois n'ai-je pas maudit alors la malheureuse notoriété des vers que j'avais écrits dans l'oisiveté de ma jeunesse!

— Encore, s'ils étaient mauvais, disais-je à mes amis, le public n'en saurait rien ou me les pardonnerait. Il excuse ou il amnistie les mauvais poëtes. Les affaires publiques en sont pleines. Mais il n'amnistie jamais les poëtes dont il se rappelle les vers. La poésie est le crime irrémissible. Il faut l'accepter et me résigner. Et cependant je dis comme Galilée : « Je me crois le bon sens et le courage d'un vulgaire citoyen. »

Mes protestations furent vaines. On persista à me reléguer dans le ciel. Le jour de l'élection, il y eut une longue et formidable émotion contre moi sur la place publique de la ville de Bergues, en face de l'hôtel de la poste, où j'étais venu attendre mon sort. La garde nationale me protégeait avec peine contre les vociférations et contre les menaces de mes adversaires. De quart d'heure en quart d'heure on m'apportait des écrits imprimés pour ou contre moi. C'étaient de véritables *hustings* anglais. Je lisais avec dédain et pitié ces diatribes, et je les déchirais sans y répondre.

A la fin de la matinée, on m'apporta un pamphlet en vers intitulé *Némésis*. C'était une amère apostrophe du poëte Barthélemy, qui me raillait à propos de ma candidature. Les vers étaient beaux d'insulte, amers d'ironie, sanglants des blessures qu'ils croyaient faire à

mon ambition et à ma vanité. C'était le fouet d'une Furie emportant à chaque claquement sonore des lanières de la peau d'un pauvre Orphée. Je suis par ma nature tellement impersonnel que j'admirai les coups tout en les ressentant.

—Comment! m'écriai-je, j'ai le courage de m'exposer au plein jour de la malveillance des partis, de descendre de mon nuage inviolable dans la mêlée, de braver les passions politiques, de briguer le péril, dans l'unique intention de défendre la cause de la civilisation, de la patrie, de l'intelligence et de la liberté ! Et voilà un poëte, un émule, un confrère proscrit comme moi par le préjugé contre les poëtes, qui se joint à la tourbe de la médiocrité pour m'outrager dans mon dévouement et pour m'éclabousser de ses vers, pendant que cette élection m'éclabousse de sa boue! Ah! c'est trop fort! je n'ai pas de vengeance, mais j'ai de l'indignation dans l'âme; il faut la soulager.

Je pris la plume et j'écrivis tout tremblant de colère civique et d'une seule haleine la réponse à la *Némésis* qui a paru dans les journaux de Paris quelques jours après, et qui tourna, non les rieurs, mais les patriotes de mon côté.

Ce fut toute ma revendication, car ce ne fut pas une vengeance. L'insulte en vers peut devenir immortelle. Une peine immortelle infligée à quelqu'un pour une triste satisfaction d'amour-propre un moment blessé, c'est un crime que Dante a oublié dans son Enfer. Les strophes de Pindare n'ont pas des ailes pour porter l'insulte au ciel ou à la postérité.

M. Barthélemy répliqua par une seconde *Némésis,* dans laquelle il versa l'huile et le miel sur les blessures qu'il m'avait faites. Tout fut oublié par moi, excepté son talent et ses malheurs, expliqués, dit-on, par d'autres

infortunes, et qu'il est bien l'heure d'amnistier. La Muse aussi est une Madeleine qui ne se prosterne pas en vain aux pieds du Temps, ce grand rédempteur, belle de ce repentir de la jeunesse qui rachète tout. Je n'ai jamais vu Barthélemy, mais j'ai su que Béranger lui gardait affection. Tout le monde peut se fier à un pareil garant.

Après que le scrutin de Bergues eut prononcé contre moi, je sortis de la ville au jour tombé, au bruit des applaudissements qui saluaient la victoire de mon rival et ma défaite. Je renonçai à d'autres tentatives, et je partis pour un long voyage en Orient.

Deux ans après je revenais, avec ma caravane, de la ville et de l'oasis de Damas, ce port avancé du commerce de l'Orient, sur le bord du grand désert de Mésopotamie. J'étais campé sous les cèdres de l'Anti-Liban. Je regardais, du haut d'un mamelon, la longue et large vallée de la *Cœlo-Syrie,* au fond de laquelle les rayons du soir frappaient et se réverbéraient comme un réflecteur immense contre le marbre jaune des temples de Balbek. Je voyais de loin un cavalier arabe monter au pas essoufflé de sa jument les rampes rocailleuses qui conduisaient à mon campement. Arrivé près de moi, il descendit de cheval, fouilla dans sa ceinture, en tira une lettre, la porta à son front en me saluant, et la remit à mon interprète.

La lettre était du consul de France en Syrie. Elle en contenait une de ma sœur.

Madame de Coppens m'annonçait ma nomination de député par les électeurs de sa chère ville de Hondschott et de Bergues. Le temps et l'influence de mon beau-frère, dans le pays où il était aimé, avaient ramené à mon nom toute cette contrée. C'était une élection de famille. J'en contractai depuis les sentiments pour cette

population du Nord, où tout est cœur, quoique tout soit raison. Il semble que les provinces flamandes, véritable *Latium* français, n'aient été réunies tard au noyau de la France que pour se serrer avec plus de patriotisme et d'amour autour du centre de notre unité nationale. Cette province sans frontières est la mieux défendue, parce qu'elle a pour frontières ses bataillons plus inexpugnables que des murs.

Après avoir lu ces lettres, je changeai ma route, qui me conduisait alors en Égypte, et je pris la route des ports de Syrie. Un vaisseau me porta à Chypre, à Rhodes, à Smyrne, à Constantinople. Je traversai ensuite à cheval l'immense partie du continent qui s'étend de Constantinople au Danube. Je vis la Bulgarie, la Servie, la Hongrie. J'entrevis en passant l'Allemagne. J'arrivai en France quelques jours avant la session des chambres.

Mes longs voyages m'avaient rendu plus indifférent encore aux divers partis qui divisaient mon pays. J'étais un étranger pour ses factions parlementaires. Je n'eus pas de peine à m'en isoler.

— Où allez-vous vous asseoir dans l'assemblée? me demanda la veille un de mes amis.

— Au plafond, lui répondis-je.

En effet, j'avais résolu d'être impartial. La nature de mon esprit me portait à prendre à chaque parti ce qu'il me paraissait contenir de vérité, sans adopter ni ses passions, ni ses ambitions, ni ses erreurs. C'était un rôle ingrat dans un temps de révolution. Je m'y résignai sans me faire aucune illusion sur l'impopularité qu'il me préparait dans tous les camps.

En effet, dès que je montai à la tribune, je devins l'objet des dénigrements de tous les journaux. — Poésie et toujours poésie! disaient les partisans de la royauté nouvelle.—Métaphysique et philanthropie! disaient les

hommes de calcul.—Complaisances ambitieuses et courtisanerie déguisée! disaient les républicains. On me reléguait d'une voix unanime dans la région des chimères. On me renvoyait sans cesse à mes hémistiches. C'étaient les *carrières* de mon esprit. Je subissais cet ostracisme de dénigrement plutôt que de manquer à mes convictions.

Cependant l'infatigable travail d'études politiques et oratoires auquel je me livrais commençait à me faire écouter de temps en temps avec moins de défaveur. Les applaudissements qui rentraient du dehors dans la chambre imposaient à mes ennemis. Ils ne manquaient pas de journaux pour faire défigurer, le lendemain, mes discours, et pour affirmer à leur public que j'avais balbutié de mémoire des phrases pleines de son, vides d'idées, plus vides encore de conviction. Leur public les croyait sur parole. Mais un public plus large et plus impartial rendait insensiblement plus de justice à mes efforts. On finit par m'accorder un certain rang parmi les orateurs de mon pays.

L'époque de la coalition survint. Toutes les oppositions se liguèrent et se groupèrent contre M. Molé, qui représenta seul un moment avec dignité et talent la constitution et la paix. Je fus indigné de cette ligue, évidemment menteuse ou perverse, entre des partis qui s'abhorraient entre eux et qui ne s'alliaient que pour se détruire. M. Guizot, M. Berryer, M. Thiers, M. Barrot, M. Dufaure, M. Garnier-Pagès, étaient d'un côté, chacun avec son parti; M. Molé seul contre tous. Je fus tenté par le bon droit et aussi par l'abandon général où on laissait le ministre de l'amnistie. Je parlai pour M. Molé. Je combattis la coalition comme si j'avais été ministériel ou ambitieux. Je n'étais rien qu'indépendant et sincère...

Quoique opposé presque constamment à la politique de M. Thiers et de ses amis, je crus reconnaître une véritable moralité de vues et une haute abnégation d'amour-propre dans l'abdication du pouvoir qu'on ne pouvait plus garder qu'à titre d'agitateurs de l'Europe. J'avais toujours eu de la justice pour l'écrivain. Une secrète estime couve en moi pour l'homme d'État. Je me repentis d'avoir jouté trop fort à la tribune et dans la presse contre les erreurs du ministère de 1840.

Ce que j'avais prévu et annoncé aux deux cent vingt et un dynastiques de la réunion Jacqueminot arriva. Quand le jour des rémunérations fut venu, les conservateurs me convoquèrent chez M. Delessert. Il s'agissait de nommer un président de la chambre. Sept ou huit orateurs montèrent à la tribune. Ils firent tous le même discours ; le voici :

« Un homme nous a gratuitement défendus, quelquefois sauvés, toujours honorés. Cet homme, c'est M. de Lamartine. Nous lui devons une rémunération éclatante. Le moment de la lui décerner est venu. La présidence de la chambre serait le signe de notre estime et de ses services. Mais il est assez généreux pour nous permettre de nommer M. Sauzet. M. Sauzet a toujours combattu contre nous, pendant que M. de Lamartine se dépopularisait et se compromettait pour nous. N'importe, M. Sauzet peut nous être utile, M. de Lamartine ne nous sert plus à rien. Nommons M. Sauzet, et que M. de Lamartine nous le pardonne. »

Un si beau raisonnement obtint l'assentiment universel. Les partis sont plus égoïstes encore que les hommes isolés. Il semble que les hommes, en se réunissant en parti ou en foule, n'associent que leurs vices, jamais leurs vertus.

J'applaudis moi-même ; car je ne voulais pas être lié

par une reconnaissance quelconque au parti que j'aurais bientôt à combattre. Je rentrai dans mon isolement.

Le roi me fit appeler deux fois afin de me ramener, dans des circonstances graves pour lui, à ses idées. Le roi était roi; il était habile, éloquent, persuasif, séduisant de familiarité. Il n'y avait qu'une conviction très-forte qui pût cuirasser l'âme contre ses grâces, ses forces, ses caresses, ses obstinations de paroles. Je fus touché de sa confiance et de ses bontés. Je résistai en pliant comme le roseau sous le vent de la faveur des cours. Je fus respectueux, mais inébranlable.

— Quelle impression vous ai-je faite? me dit le roi en me congédiant.

— Sire, lui dis-je, vous m'avez étonné, mais non changé.

M. Guizot m'offrit l'ambassade de Vienne ou de Londres. Il ajouta que si cela ne me paraissait pas suffisant, le roi attacherait à ces fonctions déjà immensément rétribuées des avantages de rang et de fortune qui en accroîtraient la valeur. Il insista plusieurs mois. Je fus sensible à ces insistances d'un homme d'État dont j'honorais le caractère et les talents, tout en répugnant depuis mon enfance à ses doctrines. Je ne voulus pas de liens d'or. Je me conservai pauvre et laborieux pour l'inconnu. Je combattis modérément d'abord, puis énergiquement M. Guizot. La distance entre nous s'élargissait à mesure que le gouvernement remontait vers le passé et que mon esprit, avec celui du siècle, descendait vers l'avenir. Un fait bien étrange attestera l'abîme d'idées qui s'approfondissait entre le dernier ministre de la royauté et moi.

Le 24 février au soir, les premières personnes qui entrèrent dans le cabinet du ministre des affaires étrangères pris par le peuple, cabinet où M. Guizot ne devait

plus rentrer, trouvèrent sur sa table quelques notes qu'il avait sans doute rapportées de la chambre. La veille, j'avais parlé. M. Guizot devait me répondre. Entre la veille et le lendemain, la révolution avait submergé la tribune. Une de ces notes contenait ces mots tracés de la main de M. Guizot :

« Plus j'écoute M. de Lamartine, plus je m'aperçois qu'il nous est impossible de nous comprendre. »

On me remit ce papier quand j'entrai moi-même, le 28 février, dans le cabinet de M. Guizot. J'y entrai non en triomphateur qui vient saisir une dépouille et insulter à la chute d'un adversaire, mais avec le serrement de cœur d'un homme qui entre dans la chambre vide d'un mort ou d'un exilé. Tout cet appartement me faisait l'impression d'un sépulcre. Je ne m'y établis pas. Singulière destinée qui me faisait saisir mon nom encore chaud, écrit la veille par la main du ministre de la monarchie écroulée, comme un défi que la révolution venait de relever pour moi !

Les choses humaines jouent ainsi entre elles des espèces d'*ironies* sublimes. Les plus graves destinées ont quelquefois, comme la démence, des éclats de rire au milieu des larmes. Ces contrastes sont les railleries de la Providence. Les hommes légers en rient ; les hommes sérieux les respectent, s'inclinent et tremblent. L'abîme entre M. Guizot et moi était grand en effet, puisqu'il ne devait être comblé que par une révolution.

Cette révolution, je la pressentais ; je ne l'avais pas faite. Je m'étais même refusé aux banquets réformistes. Je les considérais comme une agitation extrême qui poussait trop aux hasards, aux vertiges et aux convulsions. Mais cette révolution une fois faite, je m'y

dévouais tête et bras pour l'achever et la modérer à la fois. J'étais jeté par la république dans le cabinet de M. Guizot. De toutes les pensées qui avaient agité son âme dans ce cabinet, je n'en conservai que deux : l'ordre, mais l'ordre démocratique au dedans ; la paix, mais la paix repopularisée par sa force et par sa dignité au dehors.

C'est donc entre la révolution de juillet, qui me jette de la diplomatie dans la chambre, et la révolution de février, qui me jette de l'opposition modérée au ministère républicain, que se place ma carrière oratoire. En voici les principales traces. Si le lecteur n'y trouve pas un grand talent, il y trouvera, je l'espère, bonne foi, conscience, intention droite. Ce ne sont pas là des titres, je le sais, ce sont des excuses. Il n'y a pas de crime derrière moi. Il y a sans doute des fautes. Les hommes politiques, dans les temps d'agitation et de doute comme ceux où nous sommes, sont trop heureux encore d'avoir des excuses à présenter à la postérité, et de ne laisser que des fautes et point de sang pour traces de leur passage par la tribune.

Et maintenant on ne cesse de me dire, et je lis sans fin dans les journaux de mes adversaires : « Pourquoi avez-vous voulu parcourir une carrière parlementaire? Qu'y avait-il à gagner pour vous? Ne seriez-vous pas plus heureux si vous vous étiez contenté du don poétique dont Dieu vous avait doué, et de cette carrière sereine des lettres, où l'on ne lutte qu'avec des strophes et des vers pour des palmes qui ne sont jamais trempées de larmes et de sang? Vous êtes comme tous ces ambitieux de gloire, comme tous ces cupides de renommée qui, n'ayant reçu qu'un talent, aspirent précisément à celui qui leur fut refusé, et perdent l'un sans conquérir l'autre. »

Je n'ai rien à répondre s'il s'agit de bonheur. Et moi

aussi j'aurais mieux aimé passer ma vie à cultiver mon champ, à philosopher en égoïste sur les révolutions des empires, à penser, à rêver, à chanter, à voyager en butinant des images, des voluptés d'esprit et des vers dans les délicieux climats de l'Orient, qu'à étudier péniblement des questions politiques, à façonner ma langue rebelle aux improvisations parlementaires, à lutter tantôt pour les droits légitimes du peuple, tantôt contre ses démences, crucifié à deux poteaux pendant les plus belles années de ma vie dans les enceintes fiévreuses où je respire les miasmes sans avoir la maladie de l'ambition. Mais il s'agit de devoir, et le poëte est citoyen. L'homme est indivisible comme la patrie.

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle!

« Mais vous ne gagnez à ce rôle ingrat, ajoutent mes contradicteurs, que des peines d'esprit et des tristesses de cœur. Les assemblées murmurent, les journaux travestissent, les envieux raillent, les rivaux insultent, les lâches calomnient, les crédules haïssent, la foule méconnaît et honnit. Vous sortez de ces lices pur de sang, mais taché de boue. Est-ce là un avant-goût de la postérité? Si vous posez devant elle, lui préparez-vous ainsi une bien flatteuse image de vous-même? »

La postérité? Je réponds avec sincérité que je n'y pense pas. Elle n'entend pas de si loin. Elle ne voit que les grandes mémoires en perspective. Ma postérité à moi est à peine d'un lendemain. Mais si j'y pensais en effet, croyez-vous que je me plaignisse des petites haines, des petites injustices, des petites calomnies souffertes de mon vivant pour ébaucher ma courte mémoire devant un court avenir?

A. DE LAMARTINE.

Paris, 1er juin 1849.

Poésie.

L'ARMÉE D'ITALIE.

Oportet me et Romam videre.
(Act. Apost., cap. XIX, vers. 21.)

Chaque fois qu'il entame une haute entreprise,
L'homme d'État doit voir, sans crainte ni surprise,
Les soupçons, les clameurs, qu'excite le début;
Il est justifié quand il arrive au but.
Alors tombent les cris, les reproches, le doute :
La gloire reste; et ceux qui barrèrent sa route
Sont contraints d'admirer l'empreinte de ses pas.

Que n'eussent-ils pas dit, que ne diraient-ils pas,
Que d'infamants soufflets, que de taches de boue
Le pouvoir n'eût-il pas appelés sur sa joue,
Si, pendant que l'Autriche, empire envahisseur,
Menaçait l'Italie et Rome, notre sœur,
La France, rencognée au fond de ses casernes,
Eût livré ce vieux sol aux Vandales modernes!

Et si nos régiments, engourdis de repos,
Craignant de voir au feu déchirer leurs drapeaux,
Eussent borné leur gloire aux combats de la rue,
Ou, sur le boulevard, à passer la revue,
A jouer aux soldats de bois et de carton,
Devant un président nommé NAPOLÉON?

Nous n'avons pas voulu vivre sous cette honte;
Des froids raisonnements nous n'avons pas fait compte.
Cet instinct qui jamais ne se trouve en défaut,
L'honneur, intime voix, nous a crié plus haut
Qu'il fallait raviver, aux champs de l'Italie,
L'auréole d'un nom dont elle fut remplie;
Nous y manifester comme dignes enfants
De ceux qui tant de fois y furent triomphants,
Et prouver, si l'Europe osait lui faire insulte,
Que notre république, avant son âge adulte,
Sait manier l'épée avec un bras viril.
Le temps presse, chaque heure aggrave le péril,
Chaque sol se crevasse : une fuite soudaine
Livre au joug allemand la Toscane et Modène :
Les Lombards, en grondant, sont rentrés sous le frein;
Vienne dicte la paix aux portes de Turin;
Par le nord, par le sud, par les Alpes, par Gênes,
L'aigle de Ferdinand se montre avec des chaînes;
Comme une proie offerte aux tyrans les plus forts,
Aux Brutus du dedans, aux Tarquins du dehors,
Rome, pleurant trop tard sur ses ingratitudes,
Se débat sans espoir entre deux servitudes.
C'est à nous de trancher ce dilemne : laissons
Les vains déclamateurs nous crier leurs leçons;
D'un douteux droit des gens affrontons la routine.
Sans doute, pour calmer une guerre intestine,
Nul peuple n'a le droit de lancer ses soldats
Chez un peuple étranger; mais Rome ne l'est pas;
Tout peuple catholique est fils du Capitole;
De l'univers chrétien Rome est la métropole,
La seconde patrie où nous unit la foi;
Sur son trône électif chacun peut être roi;

Et, quand nous y portons nos pas et notre gloire,
Nous ne faisons qu'entrer sur notre territoire.
Hâtons-nous donc; sauvons nos droits en la sauvant;
Convoquons notre armée, elle est prête; en avant!

Eh quoi! l'aigle de France, en déployant son aile,
Va porter l'épouvante à la ville éternelle!
Aïeule des cités! ne crains rien, cette fois,
Ceux que tu vois venir ne sont pas ces Gaulois
Qui frappaient les vieillards sur les chaises curules;
Ce ne sont pas ces Goths, ces Alains, ces Hérules,
Ces grands dévastateurs, inépuisable essaim
Que Dieu soufflait sur toi des bords du Pont-Euxin.

Rome même vaincue en rendra témoignage;
Nous en sommes plus fiers que de notre courage;
Jamais, depuis que, prompte aux désolations,
La guerre se promène entre les nations;
Depuis qu'éternisant d'horribles représailles,
Elle assiége des murs ou livre des batailles,
Elle n'avait armé, de ses fatales mains,
Des ennemis plus doux, plus courtois, plus humains,
Plus avares du sang et des larmes de l'homme,
Que les fils de Brennus devant les murs de Rome.

Elle eut beau recevoir, dans ses pressants dangers,
Ces bataillons d'intrus, à son peuple étrangers,
Que la soif du désordre enrôle à toute orgie,
Tous les désespérés de la démagogie,
Tous ces aventuriers qui colportent sans choix
Un fer cosmopolite et de vagues exploits;
Le feu de nos canons qui brûlait leur paupière
Eût fait crouler sur eux le dôme de Saint-Pierre,
Et, sans traîner deux mois à travers les ennuis,
Le siége n'eût duré que deux jours ou deux nuits,
Si le modérateur de la bouillante armée
L'eût lancée en un bloc sur leur ville fermée;

Mais, pour l'honneur français, pour Rome et non pour eux,
Nous ne porterons pas des coups si désastreux ;
Notre puissance aspire à prendre tout entière
Une ville vivante, et non un cimetière;
Cette Rome, en un mot, qui s'offre devant nous,
Nous semble une relique à courber les genoux,
Et nous portons sur elle une main qui tressaille,
En craignant d'écorner cette antique médaille.
Étranges ennemis que trouvent les Romains !
Avant de les combattre ils leur tendent les mains,
Déroulent sous leurs yeux la profonde tactique
Qui réduit la victoire en fait mathématique,
Se rapprochent des murs par degrés, pas à pas,
Et sur eux lentement resserrent le compas,
Pendant que, chaque jour, pleurant de s'y résoudre,
Sur la brèche élargie ils dirigent la foudre.

L'entendez-vous gronder sous cet horizon clair,
En ébranlant le roc où tonna Jupiter ?
Rassurez-vous, amis des trésors du vieil âge !
Elle se gardera d'imprimer un outrage
Aux monuments des rois, des papes, des consuls ;
L'intelligent boulet, docile à nos calculs,
Loin de les effleurer, devant eux se dérange ;
La France ne fait pas la guerre à Michel-Ange,
Toute œuvre de génie est sacrée à ses yeux ;
Nos soldats, que pénètre un culte si pieux
Devant l'arc triomphal qu'édifia l'empire
Et devant la colonne où l'empereur respire,
Respecteront aussi, sous le mont Palatin,
La colonne Trajane et l'arc de Constantin.

Ville sainte ! quel deuil sur sa tête de veuve,
Que de sang aurait teint l'eau jaune de son fleuve,
Si l'égoïste France eût lâchement permis
Qu'elle tombât vaincue à d'autres ennemis,
Aux bras napolitains, espagnols ou tudesques !
Ceux-là dans leurs exploits sont moins chevaleresques ;
Ils pratiquent la guerre avec tous ses hasards ;

Leurs aveugles boulets brutalisent les arts,
Tombent également sur l'homme et la statue,
Et l'instinct d'Attila leur dit : Ravage et tue !
Vous eussiez vu pleuvoir un sinistre volcan
Des murs du Colisée à ceux du Vatican ;
Vous auriez entendu tomber, des hauts portiques,
Les saints, les demi-dieux et les héros antiques ;
La balle eût constellé d'un sacrilége sceau
Les murs que Raphaël couvrit de son pinceau ;
La mitraille eût grincé sur les marbres d'Athènes ;
L'obus eût, en sifflant, traversé les fontaines,
Et, sur l'autel poudreux que le temps respecta,
La bombe eût rallumé les flammes de Vesta.
Vous auriez retrouvé ces désolantes scènes
De vols, d'assassinats, d'égorgements obscènes
Que l'histoire marqua pour les siècles futurs,
Tous les hideux tableaux qui remplirent ces murs
Aux temps de Genseric, d'Alaric, d'Odoacre,
Les temples, les palais souillés par le massacre,
Croulant sur un amas de cendre et de charbon,
Comme sous Bélisaire et Charles de Bourbon.

On le sait aujourd'hui que la preuve en est faite ;
Nulle injure à venger, nul esprit de conquête,
Nul espoir d'envahir un opulent butin,
N'ont conduit notre armée au rivage latin.
Nous y sommes venus, instruments d'équilibre,
Pour relever le front de la reine du Tibre,
Pour l'arracher au joug qui le tenait courbé,
Pour rendre ses enfants à cette Niobé,
Pour sceller de nouveau l'investiture antique,
L'œuvre de Charlemagne, éminent politique,
Qui place une couronne au-dessous de la croix,
Et donne au pape un sceptre indépendant des rois.
Quand nous avons posé le pied sur l'Italie,
Telle fut notre tâche ; elle sera remplie :
La licence étouffait d'un hypocrite amour
La noble liberté qui lui donna le jour ;
Sur le sein maternel notre bras l'a frappée.

Jaloux de régler seuls l'emploi de notre épée,
Nous l'avons su garder pure, sans l'asservir
Aux mains d'un empereur comme d'un triumvir.
Au lieu de ce fantôme impuissant et farouche,
Que la nuit adultère enfanta de sa couche,
De cette république au type montagnard,
Que l'ivresse éleva sur le bout d'un poignard;
République sanglante en arrivant au monde,
Étroite, iconoclaste, isolée, inféconde,
Impossible en un mot : nous consoliderons,
Sous la vieille tiare à trois rangs de fleurons,
Ce paternel pouvoir d'origine céleste,
Vénéré par celui même qui le conteste,
Imposant par l'éclat de ses solennités,
Patron de tous les arts, de toutes les clartés,
Par qui Rome, quand tout dormait sous l'ombre noire,
A rayonné, mille ans, de grandeur et de gloire.
Nous lui rendrons un lustre aussi beau que jadis,
Et plus splendide encor qu'aux temps de Léon Dix;
En le purifiant des mauvais alliages,
Des abus qu'y laissa la rouille des vieux âges;
En le rajeunissant de cette floraison
Qu'on nomme intelligence, ou progrès, ou raison;
De cet esprit nouveau qui proclame sur terre
Aux fils du même Dieu leur part héréditaire;
Dogme réparateur, en traits de flamme écrit
Dans le code immortel tracé par Jésus-Christ.

Maintenant, c'est à vous, successeur des apôtres!
De fermement aider nos efforts par les vôtres,
En venant poser l'ordre et semer les pardons
Dans Rome délivrée où nous vous attendons.
Que sert de promener votre cour inquiète,
Votre synode obscur, de Bologne à Gaëte,
Comme on voit sur les flots vaciller un fanal?
Il est temps de rentrer au palais Quirinal;
Et, sans doute, en mettant les pieds dans son enceinte,
Vous aurez oublié le calice d'absinthe,
Et ne soufflerez pas sur le divin flambeau

Que votre avénement fit resplendir si beau !
Sur un chaos d'erreurs confusément écloses,
Hâtez-vous de fonder un grand ordre de choses ;
D'un pouvoir reconquis coupez de larges parts ;
Que d'obliques refus, que d'obstinés retards
Ne viennent point froisser un peuple où se retrouve
Le sang des deux jumeaux allaités par la louve.

Nul conseiller ne vaut votre cœur paternel ;
Loin de vous, et bien loin, l'esprit d'Achitophel
Dont la fausse sagesse, insidieux organe,
Parle sous l'uniforme ou la noire soutane !
Pour nous, de qui le sang ne réclame aucun prix,
Notre rôle est tracé, notre dessein est pris :
Tant que Rome vivra sous la garde française,
Les jours de Mazzini, ceux de Grégoire Seize
Dans ses murs désolés ne reparaîtront plus ;
Et tant que flotteront des droits irrésolus,
Tant que fermenteront de haineuses querelles
Entre ce peuple, ardent pour les choses nouvelles,
Et vous, le serviteur des serviteurs de Dieu,
La France maintiendra son épée au milieu.

BARTHÉLEMY.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

